. **Pauvre Diable** (Le) provincial, ou les lettres écrites à M. de*** Par le Sieur F. C. de L***. *Avignon*, 1763, in-12 de 2 ff. non chiff. et 342 pp., veau rac., dos orné, tr. marb. (*Rel. anc.*).

Livre rare, anonyme, qui n'est cité dans aucun manuel bibliographique.
Il ne faut pas confondre ce livre, en prose avec le fameux poème satirique de Voltaire.

L E

PAUVRE DIABLE

PROVINCIAL,

O U

LES LETTRES

*Écrites à M. de ****

Par le Sr. F. C. de L *****

LETTRE PRÉMIÉRE.

A AVIGNON,

M. DCC. LXIII.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1947
.F3P2
1763

C.U. spec.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

QUelque mal écrites que ſoient les Lettres que j'ai adreſſées à Mr. de ... j'ai de bonnes raiſons pour les mettre au jour ; mais comme il eſt à propos que je n'apprenne pas quelles ſont ces raiſons , je me contenterai d'aſſurer , qu'elles m'ont plus volontiers d'éterminé , que la vaine gloire à laquelle on doit preſque toutes les productions litéraires.

Néanmoins , j'ai ſu aſſés reſpecter le Public , pour n'avoir remis au Libraire la copie de mes Lettres , qu'après que j'ai eu fait mon poſſible afin de les rendre moins mal. Je m'y ſuis caſſé la tête , & je ſuis bien fâché de ce que pour tout fruit de cette nouvelle peine , j'ai ſeulement expérimenté , que le mauvais Ouvrage coute autant au mal habile Ouvrier ,

que le bon coute à l'habile, même le plus avide de la réputation d'homme de génie & de bel esprit.

Après cet avertissement, je crois pouvoir m'exposer à la malice de certains Critiques, avec autant de sécurité, que j'aurai de confiance à me livrer à la discretion des Esprits supérieurs, partagés des sentiments de l'homme de bien.

LE
PAUVRE DIABLE
PROVINCIAL,
OU
LES LETTRES
Écrites à Mr. de ***
LETTRE PRÉMIÉRE.

MONSIEUR,

J'Apprends de Paris, que le Petit Ouvrage que je hazardai de donner au Public, tomba il y a quelques jours en vos mains : Qu'après l'avoir lû, vous demandâtes à une perſonne qui ſe trouvoit auprès de vous, ſi l'Auteur étoit connu du Public : Que cette perſonne vous répondit, qu'elle ignoroit ce fait ; mais qu'elle avoit oui dire, que cet Auteur qui avoit adreſſé ſon Ouvrage

à quelques perſonnes des plus diſtinguées, n'avoit été que froidement remercié. On ajoûte, qu'alors vous le plaignites, en vous écriant, LE PAUVRE DIABLE ! Et témoignâtes que vous ſeriez charmé de le connoître, & de pouvoir lui procurer les Protections qu'il avoit ſans doute en vûe.

CE PAUVRE DIABLE, ainſi que vous m'avez très-juſtement nommé, à l'honneur de vous remercier de vos ſentiments d'humanité ; & comme vous déſirez le connoître, je vais dans cette Lettre, qui ne pourra être que très-longue, vous apprendre ma naiſſance, mon éducation, & la conduite que j'ai tenuë juſqu'à ce jour. Cette conduite qui n'a jamais été bien connue du Public, marque des ſentiments, qui, ſuivant que je m'en flatte, vous feront juger que je ne ſuis pas indigne de votre eſtime.

Avant que je m'exécute, je vous dirai, que je penſe, que ce qui a pu vous intéreſſer pour moi, eſt la juſtice que je me ſuis rendue, en ne donnant mon Ouvrage, que pour ce qu'il valoit.

Il eſt vrai, MONSIEUR, que je ſuis bien éloigné de penſer comme ces jeunes Auteurs frivoles, qui dou-

nant de temps en temps au Public, des Recueils de quelques Chanſons, ou Vaudevilles, & autres ſemblables niaiſeries, s'imaginent être des Écrivains du prémier Ordre, parceque quelques-uns de Mrs les Journaliſtes, qui jugent devoir pour l'entretient de la Litérature, encourager les jeunes Auteurs, ont fait en leur faveur toute la violence qu'ils pouvoient faire à la bonne foi.

Auſſi, ces Auteurs ne ſe laſſent point dans ces Recueils, d'inſtruire le Public de ces éloges, & ils s'en donnent eux mêmes, ſans pudeur, dans les avertiſſements qu'ils compoſent ſous le nom du Libraire, & où ils lui font ſottement annoncer, qu'il va leur procurer de nouveaux Lauriers.

Néanmoins, on a critiqué très-judicieuſement le troiſiéme Recueil de l'un de ces Auteurs, & dévoilé le puéril ſtratagême, que lui fait mettre en uſage, cette envie enragée de perſuader ſur l'exélence de ſes talents; mais cet *Écrivailleur*, toujours trop avide de tout ce qui pourroit lui donner quelque réputation dans le monde, où il croit gagner à ſe faire plus connoître, ne répond à cette critique, ſous le nom d'un ami, que

pour pouvoir encore, en défendant une mauvaise cause, se vanter, & faire son éloge, d'une manière qui marque autant de puérilité que de vanité.

Cependant, crevant de dépit, & faisant sans doute peu de cas de la gloire dont on l'a comblé, en daignant critiquer ses Ouvrages, & démontrer avec toute la clarté possible, qu'ils ne valent rien (grace qu'on ne fait pas à tous) il se répend si fort en injures contre le judicieux & spirituel Critique, qu'il prend pour une personne, envers laquelle il doit se reprocher le plus indécent, & le plus injuste procédé, que pour juger qui des deux Auteurs mérite d'être sifflé, il ne faudroit pas un Artisan, plus spirituel, que celui, qui, seulement par les gestes emportés de l'un des disputans d'une Thése, jugea que ses gestes lui tenoient lieu de bonnes raisons.

Que gagnent donc certains individus, à tâcher que personne ne les ignorent! Quel est l'homme qui n'aimât mieux, par exemple, être un Faquin tout à fait ignoré, qu'un Faquin parfaitement connu, qui devient le jouet des personnes sensées!

Pour moi, MONSIEUR, je

puis vous assurrer, que je prends la liberté de vous écrire, sans croire que je sois capable de bien m'en acquiter. Je ne suis point avide des éloges qui font la plus délicieuse satisfaction de ces êtres frivoles, qui se croient sages, tandis qu'ils sont assez sots pour laisser voir en eux, & leurs foiblesses particulières, & toutes celles des Petits Maitres, & des Fats qu'ils critiquent. J'ambitionne quelque chose de plus, c'est la gloire de ces vrais Philosophes, très rares, qui n'ont aucun goût pour les frivolités, dont se repaît puérilement, tel qui n'est pas encore capable de leur préférer ce qui est plus digne de l'homme.

Il est temps, MONSIEUR, de vous faire le petit récit que je vous ai annoncé. Peut-être vous amuserai-je un peu, si vous ne vous attachés qu'à l'intérêt des faits, en me faisant grace de cet esprit brillant, & de ce stile agréable, dont je ne puis orner mes productions.

Dans les premières années de ce siécle, je n'acquis à Lyon, où mon Père n'étoit recommendable que par sa probité. Il y exerça d'abord une Profession, & y ayant gagné quelque bien, il entreprit de le faire valoir en commerçant; mais à peine en-

troit-il dans ce nouvel état, qu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut.

Je n'avois que trois ans, quand par sa mort, ma Mère se vît chargée de mon éducation, & de celle de deux autres Fils, & d'une Fille, qui mourut sans avoir été mariée. L'un de mes deux Frères, prit la Profession des armes, & fut tué quelques années après, à la guerre; l'autre mourut, après avoir exercé durant plus de vingt ans, avec honneur, l'Office de Conseiller du Roi, E. C. E. en la même Ville de Lyon.

Ma Mère sacrifia à notre éducation, presque tout le bien que mon Père avoit laissé. J'achevois mes études, & cette digne Mère, qui désiroit que j'embrassasse l'État écléſiastique, tâchoit sans cesse à me persuader, qu'il étoit le plus honnorable, & le plus heureux que je pusse prendre, quand une Fiévre violente qui me survint tout à coup, ne lui fit songer qu'à ma guérison.

Cette fiévre fut si opiniâtre, que je demeurai plus d'un an malade ou convalescent; mais jamais maladie, ni convalescence, ne furent peut-être mises plus à profit que je mis l'une & l'autre. Javois envie de m'instruire à

fond sur certaines choses, & comme elles pouvoient être apriſes par la lecture & par les réflexions, je ne manquai pas de satisfaire mon envie, au moyen des Livres convenables que ma Mère ne réfuſoit pas d'acheter.

Voulant ſurtout me rendre en état de paroître dans le monde, avec tout ce que ſon difficile commerce éxige de politeſſe, de manières aiſées, de prudence & de politique, tant pour ne point ſe donner de ridicule, que pour ſe garantir autant qu'il pourroit être poſſible, de la malice des hommes, je m'appliquois à cette grande étude, avec tant de ſoins, qu'ils ne manquèrent pas de m'y faire faire quelques progrés.

Enfin ma ſanté étant parfaitemcnt rétablie, & ma Mère ne me voyanr aucune inclination pour l'état qu'elle vouloit que j'embraſſaſſe, voulut bien ſe préter aux preſſantes & réitérées ſollicitations que je lui faiſois, de me préſenter à Mr. de C. Commiſſaire Général de.... au département de Lyon, en le priant de me protéger dans l'envie que j'avois d'avoir quelque emploi. Comme un de mes Couſins, qui étoit Écleſiaſtique, avoit été Précepteur du Fils de ce Monſieur, je me flattois qu'en conſidération de

l'eſtime dont l'un & l'autre l'honnoroient, on daigneroit s'intéreſſer pour moi ; & j'us une joye inexprimable, quand j'entendis Mr. de C. non-ſeulement promettre, qu'il feroit pour mon avantage tout ce qui lui ſeroit poſſible ; mais qu'il donneroit des marques de ſa bonne volonté à ſon retour de Paris, où il étoit obligé d'aller paſſer cinq ou ſix mois.

Néanmoins, quelques jours aprés, j'apréhendois ſi fort que ma Mère, pendant l'attente de l'exécution des promeſſes de Mr. de C... put m'engager à ſatisfaire le déſir qu'elle avoit encore de me voir le petit Colet, que je reſolus de profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit de ſortir du logis. Pour cet effet, je lui dis, conformément à la vérité, que je venois de rencontrer à la promenade, l'Avocat qu'elle avoit employé pour ſes affaires, & chez qui elle m'avoit mené pluſieurs fois. Qu'il m'avoit abordé, & que cet Avocat, qui avoit beſoin de quelqu'un pour écrire dans ſon Cabinet, m'avoit offert de m'y occuper, de m'inſtruire, de me donner place à ſa table, & de m'aider juſqu'à ce que je fuſſe ſon Confrère, tout cela ſans en vouloir retirer autre choſe, que le plaiſir qu'il auroit par l'eſpérance de

de faire un éléve qui lui feroit honneur. J'ajoutai, que ſi elle agréoit cette offre, que je trouvois très-avantageuſe, je l'accepterois d'autant plus volontiers, qu'au cas que Mr. de C. ne put me procurer aucun emploi convenable, ou que pouvant m'en procurer un, je ne puſſe honnêtement ſortir de chez l'Avocat, j'étois tout déterminé à continuer de faire mon profit des bontés qu'il voudroit avoir pour moi, le Barreau ne me répugnant pas.

Ma Mère me permit de ſuivre un plan qu'elle n'avoit pas lieu de déſaprouver; & dès le lendemain matin nous allames enſemble chez le généreux Avocat, où elle me laiſſa, & où elle fit aporter mes hardes avant la fin du jour.

Je ne demeurai pourtant pas longtemps dans le glorieux apprentiſſage des Loix; car Mr. de C. ayant été de retour quatre mois après ſon départ, & ayant fait ſavoir à ma Mère, que j'avois un emploi prêt à exercer, duquel je ſerois content, & qui me méneroit à des emplois plus conſidérables, je n'eus pas plutôt appris l'état des choſes au généreux Avocat, que cet admirable modelle de généroſité, bien loin de me marquer un

mécontentement qui put me contraindre, par gratitude, à demeurer chez lui, ne me montra que l'air le plus content ; & prenant la parole : Apprenez, me dit-il avec une douceur charmante, que tel n'eſt pas parfaitement dans nos intérêts, qui ne nous oblige que pour ménager les ſiens ; que lorſqu'on n'agit que pour l'avantage d'une perſonne, on ne ſe fait pas une peine de ceſſer d'agir pour ſon plus grand avantage, & que ma principale intention, n'ayant été que de vous obliger, je dois d'autant moins m'opoſer au parti que vous paroiſſez avoir envie de prendre, que je ne doute pas que vous n'en tiriez un profit plus prompt & plus grand que n'eſt celui de la connoiſſance des Loix. Courez donc où la fortune vous appelle ; & s'il arrivoit que dans la ſuite vous puſſiez avoir beſoin de moi, n'apréhendez pas de m'employer où vous jugerez que je pourrois vous être utile ; on ne peut plus ſenſiblement flatter un bon cœur, qu'en lui faiſant voir qu'on le croit capable de la noble généroſité, qui ne fait eſtimer pour vrai plaiſirs, que ceux qu'on doit goûter à en faire.

Après que j'eus témoigné à ce généreux Avocat, ma reconnoiſſance,

pour l'excès où il portoit en ma faveur cette générosité, je sortis de chez lui ; & Mr. de C.... ayant obtenu de la Cour, que pour lui aider dans les fonctions de son emploi, il feroit choix d'un Sous-Commissaire général qui seroit payé aux dépens de SA MAJESTÉ, ce fut moi qu'il mit en place, & je lui dois l'heureuse préférence qu'il me donna pour remplir la promesse qu'il avoit eu la bonté de me faire.

Je ne pourrois exprimer à quel point ma vanité se sentoit flattée. Je me mis l'épée au côté ; & comme j'aimois extrêmement la parure, & que je sçavois faire paroître avec avantage, celle que je pouvois me donner, on m'en vit bientôt une si brillante, qu'elle ne manqua pas de me faire des envieux outrés parmis les gens que j'avois laissés au dessous de moi. Mais je me riois, de voir combien ils se tourmentoient par leur envie & par leur rage, tandis que je goûtois toute la douceur de l'heureuse situation dont ils se faisoient folement une amertume.

Il n'y avoit que six mois que je vivois dans la plus charmante tranquilité, lorsque j'entrepris de la troubler en prenant envie de me voir au

plutôt, un éxat imitateur de ces Cavaliers aplaudis & chéris par le beau Séxe. J'y étois pouſſé, tant par le goût naturel que je ſentois déjà pour ſes charmes, que par les ſéduiſantes peintures que je voyois dans ces Romans, où l'amour paroît avec tant d'attraits, aux jeunes gens qui ne le regardent que du côté qui les flattent ; & nonobſtant l'obſcurité de mon extraction, dont j'ai eu longtemps la foibleſſe de m'inquiéter, me ſentant la même élévation, & la même délicateſſe de ſentiment des plus illuſtres HÉROS de ces ROMANS, je ne ſongeai plus qu'à faire un choix qui ſatisfit autant ma vanité que mon cœur.

Mais je rencontrai plus d'obſtacles que je n'en avois prévus contre la réuſſite de mon projet. Ma trop grande jeuneſſe ne fut pas le moindre de ces obſtacles ; j'eſpérimentai bientôt par le peu de progrès de mes tentatives, que la figure d'un jeune homme de ſeize ans, ne parle point avantageuſement pour lui auprès des Femmes. Cependant je perſeverai aſſez long-temps ſans me rebuter ; mais après que je me fus témérairement adreſſé à la femme d'un Conſeiller, à laquelle j'oſai faire une déclaration

galante, un jour que cette Dame étant dans un Parloir où elle attendoit une Réligieuse, je m'y trouvai aussi pour y en attendre une autre, à qui je venois faire une visite de la part de ma Mère, je renonçai à la galanterie, dans le dépit que me donna le malheureux succès de ma déclaration. Aussi n'avois je tiré autre fruit, que de me faire dire, ensuite d'un rire éclatant, qui d'abord me déconcerta, que j'avois très-bien retenu les leçons qui m'avoient sans doute été faites, pour que je pusse entretenir agréablement une Dame quand l'occasion se présenteroit, & que je pourrois jouer un très-heureux rôle, dès que l'âge donneroit du poids à mes discours.

Véritablement, cette réponse me piqua si fort, & me rendit si confus, que je demeurai plus de deux ans sans reprendre envie de m'exposer à me voir encore le joüet d'un Séxe, qui me paroissoit aussi peu porté pour un Amant trop jeune, que pour un Amant trop vieux.

Cependant je tâchois de me dédomager d'ailleurs, des satisfactions que je ne pouvois me procurer de ce côté; & surtout, toujours très charmé de l'état plus brillant où je me

voyois, je ne pensois pas qu'entre les personnes distinguées, il put en être qui eussent assez de bassesse de sentimens pour sentir des inquiétudes sur cet état, quand un jeune Officier Gentilhomme, qui néanmoins étoit d'âge à être plus raisonnable qu'il ne le fut, eut bien la bonté, au risque de sa vie, de faire voir en lui une de ces personnes si mépriſables. Nous nous connoissions de vue, parceque nous avions démeuré dans le même quartier, durant les dix ou douze de mes prémières années ; & ce jeune homme ne pouvant sans doute supporter, que par ma parure j'eusse égalé la sienne, il m'aborda un matin que nous nous rencontrâmes sur le Rampart, & au même instant que par une révérence, je prévenois celle que l'usage poli exigeoit qu'il me fit en m'abordant, il ne répondit à la mienne, que par un coup de doigt qu'il me donna sur le né, en me disant : Où vas tu, petit fou, avec cette épée & cet habit qui te déguisent si bien ? Un tel procédé dans un homme de naissance, à qui je n'avois donné aucun sujet de me maltraiter, m'étonna à un tel point, & me fit tomber dans une si grande perplexité, que je demeurai muet & immo-

bile juſqu'à la fin de ſon diſcours ; mais alors, une juſte indignation me décidant : vous jugés, lui répondis-je, que je ſuis fou, & je juge que s'il y a de la folie en moi, cette folie eſt moins blamable que l'étourderie & l'impertinence, qui rendent capable d'un procédé auſſi bas que l'eſt celui dont je vais tâcher de tirer ſatisfaction, auſſi-tôt que je vous verrai en état de vous défendre.

Dès le commencement de mon diſcours, j'avais mis l'épée à la main, en reculant de quelques pas, pour éviter une ſurpriſe, & avancer enſuite ſur mon agreſſeur. Je le rédoutois pourtant aſſés ; mais cet étourdi, dédaignant de ſe ſervir de ſon épée, & ne m'opoſant que ſa canne, ne put ſe garantir que du prémier coup que je lui portois ; car ayant voulu la lever pour m'en frapet ſur la tête, un tranſport de fureur me fit élancer ſur lui avec ſi peu de ménagement, que je le parçai preſque de part en part au milieu de la poitrine. Il voulut alors mettre l'épée à la main ; mais il tomba évanoui en tâchant de la tirer du fourreau.

Je puis aſſurer que mon cœur étant naturellement tendre, & porté à la pitié, je fus accablé de la plus vive

douleur & du plus vif repentir, quand je vis ce jeune homme renverſé ſur la pouſſière, perdant ſon ſang, & paroiſſant déjà couvert de la pâleur d'une perſonne expirante. Je m'aproche auſſi-tôt tout troublé, tout tremblant : je me jette ſur un génouil, à côté de lui ; & faiſant un effort pour reprendre ma voix, que le ſaiſiſſement où j'étois tenoit enchainée : ah ! Monſieur, m'écriai-je auſſi haut que je le pus, pour me faire entendre, que pourrois-je faire pour vous rapeller à la vie ? Qu'il eſt fatal, ce coup que vous m'avez forcé de vous porter ! Mais l'Officier ne donnoit que les ſignes d'une mort prochaine.

Heureuſement pour lui & pour moi, que deux honnêtes Artiſans qui avoient paſſé à côté de nous, au moment qu'il m'attaquoit, s'étoient arrêtés à quelques pas de-là, pour voir quelles ſeroient les ſuite de l'attaque. Ils ne virent pas plutôt la fatale cataſtrophe, qu'ils s'approchèrent, & l'un des deux ayant d'abord prié l'autre d'aller au plus vite quérir un Confeſſeur & un Chirurgien : Pourquoi ne fuïez vous pas ? me dit-il en me relevant malgré moi. Il eſt vrai, continua-t'il, que vous n'avez

eucun tort dans cette affaire, & que nous pourrons en rendre témoignage; mais il eſt pourtant très-à-propos que vous vous éloigniez promptement, & que vous vous mettiez en lieu de sûreté juſqu'à ce qu'elle ſoit bien éclaircie, & que vous n'ayez rien à craindre. Profitez donc, pour vous retirer, de ce que perſonne ne paroit qu'à plus de deux cens pas d'ici; nous donnerons & feront donner au bleſſé, tous les ſecours néceſſaires. Je ne me déterminois point à m'éloigner; mais l'honête Artiſan, me fit de ſi vives inſtances, que je n'y pus réſiſter plus long-temps.

J'alai chercher un réfuge chez mon Couſin l'Écléſiaſtique, dont j'étois beaucoup aimé. La peine que je me faiſois de lui apprendre ma malheureuſe avanture, me fit d'abord feindre de n'être venu que comme je venois de temps en temps pour le voir par amitié; mais il remarqua bientôt ſur mon viſage, tant d'abattement & tant de triſteſſe, que conjecturant qu'il métoit arrivé quelque choſe de facheux: Qu'y a-t-il donc de nouveau? me dit-il avec beaucoup d'émotion. Vous m'apportés ſans doute quelque facheuſe nouvelle? Il eſt vrai, lui répondis-je, après avoir long-

temps hézité, que je n'ai rien à vous apprendre que de très-fâcheux pour moi & pour Mr. de .... que vous connoiſſez : il vient de m'attaquer, & je viens de le bleſſer mortellement. Je racontai enſuite à mon Couſin, comment la choſe s'étoit paſſée, & lui dis, que je me flatois qu'il avoit aſſez de bonté, pour agréer que je demeuraſſe caché chez lui, juſqu'à ce qu'on eut reconnu mon innocence.

Mon Couſin ne prenant que plus d'allarmes : Je n'ai, repliqua-t-il, rien à vous refuſer de tout ce que vous voudrez abſolument ; mais je penſe qu'il y auroit bien moins de riſque pour vous, & bien plus de tranquilité pour moi, ſi vous pouviez vous déterminer à prendre le parti de ſortir d'ici au plutôt, pour aller vous réfugier dans la Ville de Trévoux, qui n'eſt diſtante de celle-ci que de quatre lieues, & où l'on ne pourroit vous arrêter ſans des formalités qui vous donneroient le temps de fuir, & de vous m'être plus à couvert des pourſuites qu'on va ſans doute faire contre vous. Je vous donnerai l'argent dont vous pouvez avoir beſoin ; & vous pourriez, ce même jour, vous voir hors de danger, ſi vous conſentiez que ſans perdre du temps, je

vous traveſtiſſe en mendiant, pour que vous puſſiez faire le voyage à pied, & lentement, de même que le feroit quelqu'un qui ne ſeroit pas dans le cas d'apréhender qu'on le pourſuivit. Je témoignai à mon Parent que le parti me répugnoit beaucoup; mais il tâcha ſi fort de me perſuader, qu'il ne me le propoſoit que pour ma plus grande sûreté, & il me donna tant d'apréhenſion ſur les funeſtes ſuites que pourroit avoir cette affaire, & ſur la facilité qu'on auroit à me découvrir, ſi je ne m'éloignois, que je conſentis à tous ce qu'il vouloit que je fiſſe.

Comme une des plus grandes ſatisfactions des jeunes gens, eſt la parure, & qu'ils ſouffrent beaucoup, ſi peu qu'ils trouvent du déſordre dans cet ajuſtement qui fait un de leur plus grands ſoins, je ſentis mon amour propre & ma vanité bien bleſſés, quand je me vis équippé comme mon Couſin avoit voulu que je le fuſſe; mais un retour de mes réflexions ſur le danger où j'étois, m'ayant encore déterminé à faire tous les ſacrifices que demandoit ma sûreté, je ne ſongeai plus qu'à me la procurer ſans aucun délai; & m'étant appliqué ſur le dos, un ſac où j'avois

mis tous mon habillement, & tout ce que je m'étois fait prêter par mon Cousin, pour le besoin que j'en aurois dans la suite, je sortis de chez ce bon Parent, & traversai la Ville & le Fauxbourg, m'apuyant sur un gros bâton, & imitant du mieux qu'il m'étoit possible le mendiant boiteux.

Ce n'étoit pas sans peine que je marchois ainsi; car cette démarche contrefaite, le poids de mon sac, & la chaleur excessive de la saison où l'on étoit, me fatiguoient si fortement, que je ne désirois que de me voir en pleine campagne, pour pouvoir me reposer quelque temps. Je m'y vis donc à peine, que ne pouvant plus me soutenir, je profitai du prémier endroit où je me trouvai à l'ombre. J'y demeurai un quart d'heure, durant lequel j'étois encore si troublé, que ne pensant à rien, pour vouloir penser à trop de choses, je me relevai & continuai ma route, me demandant souvent quel étoit le lieu ou j'allois, & le sujet qui m'avoit amené jusqu'où je me voyois si dissemblable de moi-même.

Je n'étois éloigné que d'un quart de lieu de Trévoux, quand, ne pouvant aller plus loin sans me reposer encore,

encore, je fus contraint de céder une seconde fois à ma lassitude, & de profiter de la commodité d'une maniére de Bosquet qui joignoit le chemin, & qui donnant beaucoup d'ombre & beaucoup de fraicheur, au moyen des rameaux touffus de nombre de puissans chênes, étoit l'endroit le plus propre au délassement dont j'avois besoin. Les charmes de cet endroit, & mon extrême accablement, ayant bientôt assoupi mes sens, ils se seroient sans doute livrés au sommeil, si ce que je vais raconter ne les eut tirés de leur assoupissement.

J'étois étendu sur le dos; j'avois la tête sur le sac de mes hardes, & j'avois les yeux fermés, quand j'entendis le bruit que quelqu'un faisoit en m'approchant, de beaucoup plus près qu'on ne l'eut fait, si l'on n'eut eu aucun dessein sur moi. Je rouvris aussi-tôt les yeux, en me relevant, & je jettai avec émotion mes regards, du côté d'où le bruit se faisoit entendre; mais ce que je vis n'étoit pas ce que j'avois d'abord apréhendé. Au lieu des Archers, par qui je me croyois déjà arrêté, il ne se présenta à ma vue, qu'un jeune homme d'environ dix-huit ans, qui

ne paroiſſoit pas être du commun, & qui avoit à la main ſon épée, au bout de la quelle pendoit de l'ordure, dont il avoit été ſur le point de me couvrir, ou de me remplir la bouche, que j'avois peut-être ouverte.

Un badinage ſi déplacé, ne m'ayant trouvé ſuſceptible que du plus grand mépris pour ſon auteur, je me contentai de faire le geſte qui pouvoit le lui marquer. Cette action fit pourtant plus d'éfet que je n'en attendois ; le jeune homme s'en ſentit ſi fort piqué, qu'il m'eut percé de ſon épée, ſi je n'euſſe réuſſi à la lui faire tomber de la main, par un violent coup de bâton, que je lui déchargeai ſur le bras armé. Il entréprend de la ramaſſer ; mais au moment qu'il ſe courbe, je le renverſe en le repouſſant de toute ma force, & me trouve auſſitôt ſaiſi de ſon épée. Il ſe hâte de ſe relever en me priant de lui laiſſer la vie, qu'il croit que je vais lui arracher ; mais en lui diſant qu'il devroit être honteux de l'uſage qu'il avoit voulu faire de ſon épée, & que je voulois bien lui faire obſerver que les haillons ſont quelque fois portés par tel qui ne les porte pas ordinairement, je la romps, & la jette au devant de ſes pas,

qu'il dreſſoit du côté d'un Château que je voyois à environs trois cents pas de-là.

Après cette expédition, étant revenu à mon ſac, je m'en chargeai pour continuer ma route, & m'éloigner le plus diligemment qu'il me ſeroit poſſible, d'un champ de bataille où le vaincu pourroit m'envoyer des gens capables de le ſervir dans la plus cruelle, & la plus injuſte vangeance.

Je m'applaudiſſois de cette ſeconde victoire, & je ne réfléchiſſois pas, que la Ville où j'allois me réfugier pour la prémière affaire, étoit un réfuge devenu dangereux, par le traitement que je venois de faire à un jeune homme, qui ſuivant les aparences, réſidoit dans cette Ville, & y tenoit un rang diſtingué. Mais cette réflexion étant venue très-à-propos à mon ſecours, dans le temps que je paſſois auprès d'un ſentier qui étoit entre des broſſailles très-hautes & très-épaiſſes, & qui paroiſſoit tendre à la Rivière de Saône, je ne héſitai pas de fuir par ce ſentier, en me propoſant de me rendre au bord de cette Rivière, & de la cotoyer juſqu'à ce que j'uſſe trouvé un batteau pour la traverſer, afin de prendre la route de la Bour-

gogne, & me rendre à Dijon, ville capitale de cette province, où mon Cousin avoit un intime ami, que je me flattois d'engager à me garder secretement chez lui, jusqu'à ce que je pusse reparoître à Lyon.

J'évitois par là très-prudemment, ce qui auroit pu m'arriver de fatal dans une Ville toute de protection pour le jeune homme à qui je venois d'avoir à faire, & où il lui auroit été très-aisé de me découvrîr, de me reconnoître, & de se vanger comme il auroit jugé à propos. Il est vrai que je m'étois proposé de n'entrer dans cette Ville, qu'après que je me serois revêtu de mon habillement; mais il m'auroit d'autant moins fait méconnoitre, que les derniers mots que ma sotte vanité m'avoit imprudemment fait adresser à cet étourdi, n'avoient pû que le persuader que je n'étois pas ce que je lui avois paru.

Tout devoit aller si heureusement pour moi, que je me vis bien-tôt près de l'instant où je toucherois à l'autre bord de la Rivière; mais il étoit près de six heures après midi, & je n'avois pris aucune nourriture depuis le souper du jour précédent, n'ayant pas eu le temps de dîner, à cause d'une affaire à laquelle je va-

quois quand je rencontrai l'Officier. J'étois si foible, qu'il me fut impossible de me soutenir en mettant pié à terre pour sortir du batteau dans lequel j'avois traversé la Rivière. Je m'évanouissois, & si le Battelier ne m'eut soutenu, me voyant chanceler, & sur le point de tomber, j'aurois pu faire une des plus dangéreuses chûtes sur le gravier où je débarquois.

Ce ne fut pas tout ce que je dus à cet honnête homme, car lui ayant donné pour son salaire, une bagatelle de plus que ce qu'il pouvoit exiger, il tâcha de me faire reprendre vigueur, en m'obligeant à boire deux ou trois tassées d'un assez bon vin qu'il avoit dans son batteau. Un peu remis par ce rafraichissement, je m'éloignai du bord le plus diligemment qu'il me fut possible, en me proposant de me retirer jusqu'au lendemain, dans la prémière maison que je découvrirois; mais après avoir marché demi-heure sans en découvrir aucune, je ne pouvois presque plus mettre un pié devant l'autre, quand tout à coup je vis à côté de moi, une vielle Païsanne, montée sur un petit cheval, que je n'avois pas entendu venir sur mes pas,

parce que le chemin étoit ſablonneux.

Cette Païſanne, ayant vû la peine que j'avois à marcher, deſcendit à l'inſtant, & m'adreſſant la parole : Montés à votre tour mon cheval, Pauvre eſtropié, me dit elle, nous arriverons plutôt à notre maiſon, qui eſt la plus proche que vous puiſſiés trouver. Je me ferai un grand plaiſir de vous donner par charité, le ſouper & le couvert.

J'acceptai volontiers la propoſition de cette charitable femme, auſſi-tôt que je lui en eut fait mes remercimens ; & nous étant remis en marche : Je ſuis, reprit elle, ſi ſenſible aux misères des pauvres, que je n'ai pû être que très-touchée de vous voir marcher avec tant de peine. Je ſuis donc bien contente de vous voir ſur ma monture, & je ſuis perſuadée que mon mari, qui eſt l'un des rentiers de Mr. le Marquis de... & qui n'a pas moins de pitié que moi, ſera bien aiſe de vous loger cette nuit, & de vous donner tout l'argent qu'il pourra ſacrifier à ſa charité. Nous ſommes preſque auſſi pauvres que vous ; mais nous ne ſavons pas inutilement, ainſi que les riches, qu'on doit ſe ſecourir les uns les autres.

Ne comptons donc pas sur eux, mon cher enfant; les pauvres doivent être accoûtumés à l'indiférence avec laquelle ces inhumains regardent les misères d'autrui, & il n'est plus que les Barbares, qui, suivant que je l'ai entendu dire, s'étonnent de ce que ceux qui sont plus en état de sécourir les pauvres, sont ceux qui les secourent moins.

Tandis que cette bonne vielle Païsanne me tenoit ce discours, qui, avec son procédé à mon égard, me donnoit une grande estime d'elle, ce que soufroit ma sote vanité, me portoit si fortement à juger que cette femme étoit digne de toute ma confiance, qu'aussitôt que je pus parler à mon tour, je ne hézitai pas à lui déclarer, que les haillons sous les quels elle me voyoit, n'étoient qu'un voile dont j'avois été contraint de me couvrir pour échaper aux poursuites d'un ennemi que je venois de me faire. Je lui racontai ensuite cette prémiére avanture, dont je déguisai un peu le commencement, en disant qu'elle n'avoit été occasionnée que par la fantaisie qu'un étourdi avoit prise de m'ataquer, uniquement pour savoir si je saurois me défendre; & la seconde avanture fut aussi racontée.

avec toutes ſes circonſtances. Cette femme parut prendre beaucoup de part à mes inquiétudes, & conjecturant que j'étoit un jeune homme de naiſſance, elle ajoûta dès-lors le reſpect à la pitié, & je remarquai qu'elle n'étoit que plus diſpoſée en ma faveur.

Je ne métois pas trompé en jugeant que je pouvois me confier à elle; mais je n'euſſe pas dû me perſuader que je pouvois le faire ſans riſque. Car n'ignorant pas que le peuple, par ſa raiſon mal dirigée, eſt en même tems auſſi vicieux que pieux; & qu'en faiſant une confidence, on s'expoſe ſouvent moins par les endroits qu'on a prévus, que par ceux qu'il n'auroit pas été poſſible de prévoir, j'avois lieu d'apréhender que la Païſanne eut avec une compaſſion naturelle pour les pauvres, un caractère aſſez mal fait d'ailleurs, pour qu'il put la porter à me trahir, dès-lors qu'elle ne trouveroit plus en moi cette misère qui ſeule avoit été capable d'exciter ſa compaſſion. Je méritois donc de payer chèrement, la frivole ſatisfaction que je venois de me donner; néanmoins, vous verrés, MONSIEUR, que ſi ma confidente m'expoſa ſans qu'elle eut aucun deſſein de m'expo-

ſer, j'euſſe été bien moins heureux ſi je n'euſſe pas eu l'imprudence qui pouvoit cauſer ma perte.

Nous n'arrivames qu'à l'entrée de la nuit chez ma bonne compagne; mais j'avois pu voir à cinquante ou ſoixante pas de ſon logement, un Château que je jugeai être celui du Marquis de.... dont elle étoit Rentière: c'étoit effectivement le Château de ce Seigneur. Comme cette femme ſçavoit le beſoin que j'avois de manger, elle ne ſe fut pas plutôt préſentée à ſon mari, alité à cauſe d'une maladie qui lui étoit ſurvenue depuis quelques jours, qu'elle me fit mettre à table; m'y ſervit du pain & du vin, & ſe hâta d'aprêter ce qu'elle avoit à y joindre.

Cependant je me remettois, & ſentois renaître ma vigueur, par le repos, & par quelques verrées de vin, que je buvois en attendant le ſouper; & la Rentière venoit de me ſervir, quand quelqu'un qui entroit, ayant d'abord attiré mes regards, je vis que ce quelqu'un étoit une Dame dont l'air & la parure annonçoient une perſonne diſtinguée.

L'entrée de cette Dame, me cauſa une ſi grande ſurpriſe, & un ſi grand trouble, que quoique je me fuſſe d'a-

bord levé, moins par attention au respect que je lui devois, que pour m'éloigner de dessous ses yeux, j'y demeurai sans m'en aparcevoir, en fixant mes regards sur elle. Un instant après, cette Dame s'étant éloignée avec mon hôtesse, pour lui parler en particulier, je ne la vois pas plutôt revenir sur ses pas, que je crois qu'elle va sortir; mais elle s'aproche de moi, & m'adressant la parole: Je serois si charmée, Monsieur, me dit-elle, de pouvoir vous être de quelque utilité, que je ne puis vous laisser ignorer, qu'on vient de m'apprendre, dans l'intention de vous procurer un logement plus convenable, que vous êtes un jeune homme de qualité, & d'un vrai mérite, obligé de fuir en l'état où je vous vois, à cause d'une affaire qui ne vous est pas moins glorieuse que fâcheuse. Je me flatte donc que vous pardonnerez à ma rentière, une confidence qu'elle ne jugeoit pas être contre vos intérêts. Je me flatte de plus, que vous vous rendrez à la prière que je vous fais de venir chez moi, où vous serez en sûreté, & ou l'on vous donnera des soins aussi empressés que le sont ceux de cette bonne femme.

Alors je ne pus douter, que la Dame qui me parloit, ne fut la Marquise de.... Épouse du Seigneur dont mon hôtesse m'avoit apris que son mari étoit rentier. Je lui fis une profonde révérence, & comme j'avois eu le temps de me rassurer pendant son discours, je me déterminai à profiter de tous les avantages que je pourroit tirer de cet évènement; & pour cet effet, tâchant d'être aussi poli qu'il le falloit, pour confirmer la Marquise dans l'opinion avantageuse qu'elle avoit de moi : Madame, lui répondis-je, puisque vous voulez par de si grandes marques de bonté, charmer les cruelles inquiétudes qui m'accablent, je ne puis mettre la confidence que j'ai faite, & celle qu'on vient de vous faire, qu'au nombre de ces moyens dont veut se servir la fortune, quand il lui plaît de faire le sort le plus digne d'envie, à tel qui a besoin de ses faveurs. Ainsi, je ne puis être que très-empressé de vous devoir tout ce que vous daignerez faire pour moi, & le plaisir parfait que j'aurai à exécuter tous les ordres dont il vous plaira m'honnorer.

La Marquise fut si satisfaite de ma réponse, qu'en laissant voir un air

de contentement qui me donnoit les plus flateuſes eſpérances pour le deſſein que j'oſois déjà former ſur ſon cœur : hé-bien, reprit-elle, je vous déclare, que votre plaiſir ne ſera pas plus parfait, que celui que j'aurai à me perſuader que je vous oblige. Je vais voir ſi mon rentier eſt moins malade qu'il ne l'étoit ce matin ; & en attendant, comme vous n'avez rien à riſquer chez moi, où autant pour votre ſatisfaction que pour ce que j'ai projeté, il n'eſt pas convenable que vous vous montriés en l'état où vous êtes, vous pourrez reprendre vetre habillement que je ſçais être ici ; & auſſi-tôt que vous ſerez habillé, je vous conduirai dans un logement plus digne de vous. A ces mots, elle dreſſa ſes pas du côté d'une chambre voiſine, où étoit le rentier ; la rentière la ſuivit, & lorſque je fus ſeul, je me hâtai de m'habiller & de m'ajuſter, avec d'autant plus d'empreſſement, qu'avant que la Marquiſe m'invitât à le faire, je me propoſois de ne l'accompagner chez elle, qu'après que je me ſerois remis ſous mon habillement.

Je fus à peine habillé, que je la vis revenir auprès de moi ; & comme on tire toujours quelque avantage de

de la parure, je dus à la mienne un compliment des plus flateurs. Je répondis auſſi poliment qu'il me fut poſſible ; & la Marquiſe m'ayant fait aſſeoir, en s'aſſeyant à même temps auprès de moi : Je déclare, reprit-elle, que j'aime à la folie, les jeunes Cavaliers qui ont la louable volonté que vous paroiſſés avoir, de rendre aux Dames les ſoins galants qu'elles attendent d'eux. Je tâcherai donc de vous engager à demeurer au Château, juſqu'à ce que vous n'ayez rien à craindre de votre fâcheuſe affaire ; & j'ai un plaiſir infini à me flatter, que vous vous rendrez à mes prières, & à celles de Mr. le Marquis de... mon Époux, en qui vous connoîtrez un viellard généreux, qui n'eſt pas moins ſenſible au mérite que je le ſuis ; qui ſent le plus grand plaiſir à l'admirer & à le protéger ; qui eſt d'une douceur & d'une affabilité charmante, & qui par un excès de bonté, eſt plus touché des malheurs d'autrui, qu'il ne le ſeroit des ſiens propres. Mais il faut à préſent que je vous prévienne, ſur l'idée que j'ai de vous annoncer ſous le nom du Chevalier de.... Fils d'une de mes amies. Je m'expliquerai plus au long à cet égard, après que j'aurai eu le plaiſir d'ap-

prendre par vous-même, les choſes auxquelles je dois celui que j'ai de vous voir.

J'étois ſi empreſſé d'aller chez la Marquiſe, & je me ſentois un ſi grand beſoin de prendre encore quelque nourriture, que je ne hézitai pas de raconter ce qui m'avoit obligé de me traveſtir, & de m'abſenter de Lyon; mais je n'avois pas manqué de faire uſage de la même ſuppoſition dont j'avois uſé avec la rentière, pour cacher le vrai ſujet du démêlé qui avoit été entre l'Officier & moi. Enfin je finiſſois le récit, par la rencontre que j'avois faite de cette femme, jugeant à propos de paſſer ſous ſilence ce qui venoit de m'arriver avec l'autre jeune homme, qui étant dans le voiſinage de la Marquiſe, pouvoit être quelqu'un dont l'intérêt lui étoit cher, quand la Marquiſe m'interrompit, en me priant de l'écouter un inſtant. N'auriez-vous pas, continua-t-elle, manqué de mémoire dans le récit que vous alliez finir? n'auriez vous eu à m'apprendre, à l'égard de votre fuite depuis Lyon juſqu'ici, que ce que vous venez de me raconter?

Ce diſcours me fit ſoupçonner, que la rentière n'avoit pas omis ma ſeconde avanture; mais comme

je penſois qu'il pouvoit être, que la Marquiſe ne vouloit ſavoir s'il ne m'étoit rien arrivé de plus que ce que je lui avois appris, que parce qu'elle ignoroit qu'il me fut arrivé autre choſe, je hazardai de lui répondre équivoquemeut, que je ne penſois pas d'avoir omis aucun fait qui put mériter ſon attention.

Ah! petit ingrat, reprit-elle, avec un air qui marquoit un tendre mécontentement, pourquoi voulez vous, tandis que je vous fais voir tout le fond de mon cœur, me cacher ce qui vous a obligé de traverſer la Saône, pour vous détourner de la Ville voiſine, où vous alliez vous mettre à l'abri des fâcheuſes ſuites que pouvoit avoir l'affaire dont vous m'avez fait part?

L'air de bonté & de douceur, avec lequel la Marquiſe me faiſoit ce reproche, me toucha ſi ſenſiblement, que je fus ſur le point de l'interrompre par l'aveu ingénu du vrai motif qui m'avoit fait taire l'avanture dont il s'agiſſoit; mais auſſi-tôt, me repréſentant la honte que j'aurois en faiſant voir par cet aveu, que j'avois manqué de confiance envers une perſonne qui me combloit de bontés, je perſiſtai à vouloir lui perſuader,

que je n'avois passé sous silence l'avanture, que parce que je n'avois pas jugé qu'elle fut digne de lui être racontée. Néanmoins, la Marquise n'ayant pas voulu me tenir quitte du récit, je le fis avec toutes les circonstances, tant j'appréhendois qu'en omettant quelques-unes de celles que la rentière n'avoit pas omises, je donnasse un nouveau sujet de mécontentement.

Je ne vous cacherai, pas mon cher enfant, me dit-elle à la fin du récit, que si je m'arrêtois à ce que j'ai d'abord pensé, je n'imputerois l'omission de votre seconde avanture, qu'à l'appréhension que le maltraité fut quelqu'un qui m'intéressât. Il est vrai qu'en ce cas, je serois offensée de ce que vous ne m'auriez pas jugé capable d'assez d'équité, pour approuver la vengeance que vous avez tirée d'une action des plus blâmables; mais ce qu'on voit arriver chaque jour, nous fait si bien connoître la nécessité d'une sage méfiance, que je n'aurois pas lieu de vous savoir mauvais gré de celle dont vous auriez usé à mon égard. Je me flatte qu'après ce que je viens de vous dire, vous n'aurez aucune appréhension, en apprenant, que suivant ce que

vous venez de me raconter de la figure du jeune homme, de l'endroit où il vous a insulté, & de sa fuite vers un Château qui ne vous paroissoit éloigné que d'environ trois cens pas, je suis plus certaine que ce jeune homme ne peut-être que mon neveu, dont la sœur, nouvellement mariée, est actuellement chez moi pour quelques jours.

Vous sentez parlà, continua la Marquise, combien on doit être réservé sur les confidences. Mais vous n'avez plus rien à appréhender; car j'ai recommandé à ma rentière, un entier silence surtout ce qui vous concerne, & je saurai agir de manière, qu'au cas que mon neveu vienne me voir avant que vos affaires vous permettent de retourner à Lyon, il ne puisse s'assûrer que vous êtes celui qui l'avez puni de sa sotise. Je vais donc, en commençant à suivre la prémière idée que j'ai d'abord eue, vous supposer pour Mère une amie que je fis à Paris, il y a quelques années. Comme cette amie n'est connue, ni du Marquis, ni d'aucune des personnes que vous verrez chez moi, vous n'avez aucun embarras à l'égard de la supposition; & si dans la suite, vous jugiez à propos de

faire au Marquis, confidence de la fâcheuſe affaire qui vous obligeoit d'aller vous réfugier à Trévoux, vous pourriez juger par les ſervices qu'il s'empreſſeroit de vous rendre, combien il mérite qu'on n'ait aucune appréhenſion de ſe confier à lui.

Il eſt vrai que vous allez arriver ſans voiture, ſans domeſtiques, & ſans hardes; mais vous ſerez venu par la diligence, que vous avez quittée à plus d'une lieue d'ici, & qui avec vos hardes & votre domeſtique, a ſuivi ſa route juſqu'à Lyon, où quelques affaires vous appellent, & où vous n'avez voulu vous rendre, qu'après m'avoir fait la viſite que Madame votre Mère vous avoit recommandé de me faire. Il ſe rencontre heureuſement, que la voiture dont je vous parle eſt arrivée ce ſoir à Lyon.

On me prodiguoit tant de bontés, que je n'en concevois que de plus flatteuſes eſpérances. J'avois oublié le vuide de mon eſtomac, & je commençois à témoigner ma gratitude, quand la Marquiſe ſe levant, & me prenant par la main: ſortons d'ici, interrompit-elle, je ne dois pas avoir l'indiſcretion de retarder plus long-temps le ſouper dont vous

avez besoin. Je quittai-donc ma bonne & charitable Hôtesse, que je ne pensai pas même à remercier, quoique je fusse naturellement plein de gratitude. Mais l'étourderie est toujours si grande dans un jeune homme que la vanité préocupe, que souvent il s'oublie dans les occasions où il voudroit moins s'oublier. Mon esprit étoit trop rempli de l'honneur qu'on me faisoit, de celui qu'on me feroit encore dans un magnifique Château, & surtout des plaisirs que j'y goûterois auprès d'une femme de qualité qui paroissoit avoir beaucoup d'empressement pour moi, & dont je me flattois d'avoir déjà fait la conquête. La Marquise n'étoit pourtant, ni belle, ni jeune; mais elle étoit Marquise, c'en étoit assez pour donner de l'empressement à un jeune fou, qui alors recherchant plus la satisfaction de sa folle vanité, que celle de son cœur, faisoit moins de cas de la personne, que de ce qui n'en étoit pas même l'ombre.

A peine sortions nous de chez la rentière, que nous vîmes venir à nous un domestique, portant une torche allumée. Il étoit envoyé par le Marquis, pour avertir la Marquise, qu'on n'attendoit qu'elle pour servir le sou-

per. Nous hâtames nos pas, & étant arrivés au Château, nous trouvâmes en effet, qu'on étoit déjà raſſemblé dans la Sale à manger, & qu'on étoit prêt de ſe mettre à table. Le Marquis ne m'apperçut pas plutôt, qu'il vint à moi; & la Marquiſe prenant alors la parole: Voici, dit-elle, Mr. le Chevalier de.... Fils de la meilleure de mes amies. Il arrive de Paris pour ſe rendre à Lyon, & je ſuis très-charmée de ce qu'en paſſant, il a bien voulu me venir voir.

Durant ce prélude, je faiſois mes révérences d'un air qui n'étoit point embarraſſé. Car au moyen des réflexions que je m'étois attaché à faire ſurtout ce que je liſois, voyois & entendois, j'avois ſçu me fortifier aſſez, contre cette timidité qu'on a quand on parle à gens plus élevés que ſoi; & qu'on a encore à un plus haut dégré, lorſque nonobſtant le mérite réel, par lequel on les ſurpaſſe ſouvent, on eſt follement honteux de n'avoir pas la naiſſance, ou le rang qui les diſtinguent.

Point de foibleſſe, m'étois-je dis cent fois: doit-on parce qu'on n'a pas ce dont ils ne peuvent tirer aucune gloire, ne le devant qu'au hazard ou à la fortune, perdre la tête

en préſence de gens ſouvent plus ſots que nous ne le ſommes ! Pour quoi, par une timidité & une honte déplacées, enchaîner alors un bon ſens qui nous fait un mérite, & qui ayant ſa liberté, feroit voir qu'il eſt une de ces choſes, qui peuvent nous faire trouver moins dignes d'un mépris qu'on ne peut avoir de nous ſans injuſtice, lorſqu'il n'eſt fondé que ſur le manque de naiſſance & de haut rang ! Reſpectons le noble, & toutes les perſonnes, dont le rang exige notre reſpect (tout homme qui ſait penſer les reſpectent) mais ayons pourtant avec eux, une aſſurance qui ne tenant ni de l'audace, ni de l'effronterie, marquera notre diſcernement, & nous permettra dans l'occaſion, de faire parroître les nobles ſentimens qui peuvent ſe trouver en nous.

Enfin, la Marquiſe ayant fini ſon diſcours : vous ſavez, Madame, lui répondis-je, d'un air libre, & d'une voix aſſurée, que ſi j'ai pris la liberté de venir vous faire ma très humble révérence, j'ai ſuivi en cela l'ordre que Madame de .... ma Mère m'en avoit donné. Je puis à préſent vous dire, que j'aurois infiniment perdu, ſi elle ne m'eut donné cette ordre,

à la faveur du quel j'ai l'avantage de voir en vous, Madame, une personne partagée du mérite le plus digne d'être admiré. La Marquise répliqua très-poliment à ma réponse, dont elle paroissoit fort contente ; il me paroissoit de plus, à l'air & aux gestes du Marquis, & de quatre autres personnes qui composoient la compagnie, qu'on étoit aussi très-content de moi. On se mit à table, où la Marquise, à côté de qui j'étois placé, me prodiguoit mille flatteuses attentions, & je remarquai qu'on applaudissoit avec un vrai plaisir à Monsieur le Chevalier, sur bien des choses qui auroient paru du dernier ridicule en ce petit roturier qui le représentoit.

Peu de temps après le souper, la Marquise qui savoit combien j'avois besoin de prendre le repos, me pressa de me retirer dans la chambre qu'on venoit de me préparer. Le Marquis m'y conduisit, quoique je me fusse opposé à sa politesse ; & avant que de me quitter : je vous prie, me dit-il, de ne vous faire aucune peine d'ordonner tout ce dont vous aurez besoin, au domestique que je laisse à votre service. J'étois si sensible aux bontés que le vénérable viellard me prodiguoit, qu'en le reconduisant

malgré lui, quelques pas au-dehors de ma chambre, je fis tous mes efforts pour lui faire des remercimens qui puſſent exprimer la vivacité de ma gratitude.

Je fus bien-tôt au lit; mais m'étant mis à repaſſer en mon idée, tout ce qui m'étoit arrivé en moins de quatorze heures, je ne pus de long-temps m'endormir; ce ne fut qu'au lever de l'aurore, que Morphée put triompher de mes ſens.

Maintenant, MONSIEUR, je vois bien que je ne puis en une unique Lettre, vous marquer tout ce que je me ſuis propoſé de vous apprendre: Je juge même qu'il en faudra plus de trois autres pour ce récit. Que j'aurois de ſatisfaction, ſi j'apprenois que vous êtes aſſez bon pour daigner le lire!

J'ai l'honneur d'être,
MONSIEUR,
Votre, &c.

LETTRE SECONDE.

MONSIEUR,

JE ſuis extrêmement flatté de la bonté qui vous porte à me témoigner, que vous avez agréé la prémière de mes Lettres, & que vous attendez avec empreſſement, celles qui me reſtent à vous adreſſer. Dans cette prémière Lettre, je m'étois laiſſé au lit, je vais dans celle-ci m'en ſortir, & agir ſelon les conjonctures.

Je ne me levai que près de l'heure du dîner, & apprenant que le Marquis ſe promenoit ſeul dans la grande allée qui faiſoit une des avenues du Château, je me hâtai d'aller l'y joindre, pour lui faire la confidence que je jugeois lui devoir; & le prier de m'accorder ſa protection. Je le trouvai aſſis ſur un grand lit de Gazon, où je l'abordai reſpectueuſement, & où il me fit aſſeoir à côté de lui, après qu'il ſe fut levé à mon abord, en me prévenant par le compliment le plus poli. Je répondis du mieux qu'il me fut poſſible à

ſes

ſes politeſſes ; & pour m'exécuter ſur l'objet de ma démarche : Permettez, Monſieur, lui dis-je, que je vous faſſe confidence de ce qui m'a occaſionné l'honneur que j'ai d'être chez vous. Vous pouvez, interrompit le Marquis, vous épargner la peine de faire un ſecond récit ; car Madame la Marquiſe, m'a déjà raconté, ſans la moindre omiſſion, vos deux avantures. Je vous aſſure que je prends beaucoup de part aux inquiétudes que vous donne la prémière, & que j'écrirai dès aujourd'hui à Lyon, pour prier mes amis d'avoir ſoin que votre affaire ne tourne pas autrement qu'elle doit tourner. Je remarque en vous des ſentimens qui engagent d'autant plus Madame la Marquiſe & moi, à vous rendre nos ſervices, que nonobſtant le ſilence que vous gardez ſur votre nom, nous n'avons aucun doute que vous ne ſoyez d'une maiſon diſtinguée.

Le Marquis ſe tut après ces mots, & je compris bien qu'il demandoit poliment que je me fiſſe connoître. Cela étoit naturel, mais j'euſſe été bien aiſe, s'il n'eut eu aucune curioſité ſur un point ſi mortifiant pour moi. Il falloit pourtant que je ſatisfiſſe le Marquis, ſoit en ſuivant le

vrai, soit en supposant un nom & une naissance qui auroient satisfait ma vanité; je pris le parti de suivre le vrai, aimant mieux essuyer toute la honte dont m'accableroit ma franchise, que d'employer une supposition, où je trouvois la plus grande bassesse. Je lui répondis donc, au bout d'un remerciment que j'avois beaucoup alongé, que mon nom étoit N... & que j'étois d'une extraction si obscure, que ma famille ne pouvoit avoir l'honneur de lui être connue : que je ne pouvois me faire gloire que des sentimens d'honneur qui étoient en moi, & de ce qu'à la faveur de la protection de Mr. de C.... j'étois parvenu à obtenir un emploi assez honnête dans la M....

J'avois répondu avec un ton de voix si bas, que le Marquis fut obligé de me demander, si je ne venois pas de lui apprendre que mon nom étoit N.... & que je n'avois pas de naissance. Ce retour du Marquis augmenta si fort ma confusion, que je ne pus sans rougir, arracher du fond de ma poitrine la confirmation de ce que je venois de déclarer.

Aussi, le Marquis ne s'aperçut pas plutôt de ma rougeur, & de l'air déconcerté qui l'accompagnoit, qu'il

détourna ſes regards pour me faire moins de peine ; mais jugeant qu'il me rendroit un grand ſervice, s'il réuſſiſſoit à me guérir de la foibleſſe dont il me voyoit donner des marques, il reprit la parole en ces termes. Si la plus haute naiſſance, ne reçoit ſon éclat, que des ſentiments & des manières nobles, qualités qui lui ſont eſſentielles, ces ſentimens & ces manières, ne pouvant avoir qu'un plus grand prix quand elles ſe font voir au travers de la plus obſcure naiſſance, à laquelle elles ſont peu ordinaires, & par conſéquent plus glorieuſes, je puis avancer qu'un Roturier partagé du vrai mérite, perd moins à laiſſer connoître ſon extraction, qu'un Gentilhomme dépourvu de nobles ſentiments, ne perd à faire connoitre la ſienne.

Il eſt vrai que certains Roturiers, plus favoriſés par la fortune, ſont aſſez ſottement orgueilleux pour le dédaigner. Il eſt vrai auſſi, qu'il arrive quelquefois que des Gentilshommes, qui ne ſont nobles que d'extraction, le mépriſent, & ſont honteux, ſi après lui avoir donné leur eſtime, ils apprennent qu'il n'a pas de naiſſance. Mais ce Roturier eſt-il moins eſtimable, & peut-il être quel-

qu'un qui osât disconvenir, que le mépris & la honte des Nobles dont il s'agit, ne fussent bien mieux placés, dans le cas où ces Nobles, ayant pu trouver de la bassesse dans les sentimens & les manières d'un Gentilhomme inconnu qu'ils auroient crû Roturier, apprendroient qu'il a autant de naissance qu'ils en ont ou qu'ils en pourroient désirer?

Un Roturier plein de nobles sentimens, ne peut donc que s'attirer l'estime des Nobles qui pensent noblement, & des Roturiers qui pensent avec la même noblesse. En effet pour lui accorder leur estime, les Nobles de cette classe, ne sont point retenus par le manque de naissance & de fortune de cet estimable sujet, & plus ces Nobles sont de haute extraction, moins ils fuyent l'approche du Roturier. Ils diffèrent d'ailleurs par là, de ces fortunés impertinents, qui commençant à vivre sur le pié de gens de condition, sont si jaloux de ce petit éclat naissant, qu'ils appréhendent sottement qu'il soit obscurci par le simple abord des personnes que la fortune à moins favorisées. Si un Rorurier, pensent-ils, posséde les qualités qui font la plus grande & la plus solide

gloire du Gentilhomme, s'il l'égale en toutes les choſes ſans leſquelles la naiſſance de ce Gentilhomme, lui ſeroit plus honteuſe que glorieuſe, pourquoi ne le jugerions-nous pas digne de notre eſtime, puiſque dans l'équité, nous ne pouvons le trouver mépriſable, par l'unique raiſon qu'il lui manque une naiſſance qui n'eſt pas ſeulement l'ombre de ce mérite ſur lequel l'eſtime doit être fondée? Car s'il eſt honteux à un Gentilhomme de ne point ſe ſentir de ſa naiſſance, combien n'eſt-il pas glorieux à un Roturier de ne point ſe ſentir de la ſienne!

Mais continua le Marquis, je crois en avoir aſſez dit, pour vous encourager à ne vous faire, à l'avenir, aucune peine d'avouer votre naiſſance, dans toutes les occaſions qui pourroient ſe préſenter. Tâchez-donc de vous guérir d'une foibleſſe qui ne peut que vous donner mal à propos des inquiétudes; & puiſque la fortune commence à vous favoriſer, jouiſſez toujours de ſes faveurs en homme de bien, & ſupportez toujours vertueuſement les revers, par les quels il peut arriver qu'elle vous faſſe eſſuyer de ſes caprices, vous ſerez toujours également content.

Au reſte, comme je me flatte qu'à la faveur de mon expérience, je pourrois aider à vos heureuſes diſpoſitions, je vous donnerois, ſi vous vouliez me permettre d'agir avec vous comme j'agirois avec mon fils, quelques leçons & quelques conſeils, très-utiles à un jeune homme qui commence à s'embarquer ſur la mer orageuſe de la ſociété civile. Je pourrois à même temps vous amuſer, & je penſe que vous ne prendriez aucun dégoût, en remarquant que la vertu & la prudence, doivent toujours être les guides de toutes vos actions. Mais rentrons au Château, je veux écrire ſans délai pour votre affaire.

Tandis que ce reſpectable Gentilhomme prononçoit ces derniers mots, nous apperçumes la Marquiſe, qui venoit nous joindre, & qui étoit déjà aſſez près de nous. Je me hâtai de remercier le Marquis de toutes les bontés qu'il daignoit avoir pour moi; & lui ayant demandé la permiſſion d'aller au-devant de la Marquiſe, j'y allai d'un air empreſſé dont elle me parut très-contente. L'ayant abordée reſpectueuſement, je lui dis, que l'inſtant avant celui où nous l'avions apperçue, Mr. le Marquis & moi, étions ſur le point de nous en

retourner, Mr. le Marquis, pour écrire, & moi pour avoir l'honneur de faire mon humble révérence à Madame la Marquise, que je pensois être visible à l'heure qu'il étoit. La Marquise me répondit, qu'elle me savoit un gré infini de mon attention, & que je ne l'obligerois pas moins, si j'avois la complaisance de me promener avec elle. Je lui repliquai qu'aucun plaisir ne pouvoit m'être plus sensible que celui de conformer ma volonté à la sienne; & le Marquis, qui passoit allors à côté de nous, s'étant rétiré, en nous disant qu'il alloit travàiller pour moi, je restai avec la Marquise, bien charmé de ce tête-à-tête, dont je me promettois un entretient plus flatteur que celui que je venois d'avoir.

Le Marquis nous eut à peine tourné le dos, que la Marquise me tendant sa main pour recevoir la mienne, que je n'osai lui donner qu'en tremblant, & après avoir un peu hézité: hé-bien reprit-elle avec beaucoup d'enjouement, vous venez, aimable enfant, de converser avec un Philosophe impitoyable, qui n'ayant plus de goût pour les plaisirs, & qui ne laissant échaper aucune des occasions où il peut enrreprendre d'en dégouter les

jeunes gens, n'a pas manqué de vous débiter ſon auſtère Morale, principalement contre cette belle Paſſion qu'on nomme Amour. Il peut, n'y étant plus propre, la déteſter tant qu'il lui plaira; mais vous devez profiter du bel âge, & pour cet effet, faire au moins durant quarante ans, comme Mr. le Marquis à fait durant le même nombre d'années. Continuez donc d'aimer, & de vous livrer à la volupté favorite des Dieux, & des plus eſtimables mortels; on ne doit ſe l'interdire, que lorſqu'on eſt aſſez malheureux pour ne pouvoir en uſer. Pour moi, continua-t-elle, j'aurois un plaiſir infini à vous entendre parler de vos avantures galantes; car je crois très-fortement que vous êtes un petit Coquet, qui avez déjà fait plus de cent amantes, à qui vous n'avez voulu faire grace d'aucune faveur.

Ce diſcours offenſa d'abord ma pudeur. J'avois été élevé dans des ſentiments pieux, qui ne manquoient jamais de m'inſpirer de ſages réflexions, dans les moments mêmes où je ſentois les plus vives atteintes des Paſſions dont j'étois déjà agité; ainſi je ne pus regarder la Marquiſe, que comme une femme à qui l'âge très-

avancé, ne pouvoit permettre de faire paroître si peu de vertu & de discrétion. Néanmoins ne pouvant résister à l'envie que j'avois de profiter de ses foiblesses : Je suis mortifié, Madame, lui répondis-je, de ce que je ne suis pas dans le cas de vous donner la satisfaction que vous désirés. Je voudrois du moins pouvoir vous en dédomager, en vous déclarant, que si jusqu'à présent je n'ai point eu d'intrigues galantes, je commence à sentir, non-seulement qu'il me seroit bien doux d'en avoir, mais que je serois capable d'aimer avec la plus vive passion, une Dame qui daigneroit agréer les sentiments que j'aurois pour elle.

La Marquise, ne croyant pas que je l'eusse en vue dans ce que je venois de dire, ou jugeant à propos de feindre qu'elle ne l'avoit pas compris, pour m'engager à parler plus clairement : S'il est vrai, reprit-elle, qu'il ne soit aucune fille, ni aucune femme qui ne puisse douter que vous êtes du nombre des hommes, combien ne sera pas heureuse la personne de mon sexe, qui aura les prémices de ce jeune cœur tout neuf ! Si j'étois jeune & belle, je voudrois avoir ce cœur, & si je n'osois vous le de-

mander, je vous ferois bien comprendre par mes empreſſements, que ce ne ſeroit pas m'offenſer que de me l'offrir ; mais n'étant ni belle, ni jeune, ni aimable, je me garderois bien d'entreprendre d'en faire la conquête.

Comme pendant ce diſcours, la Marquiſe, qui retenoit ma main dans la ſienne, me la ſerroit d'inſtant à autre avec un air plus paſſionné, il me vint à l'idée de la ſoupçonner d'avoir pour l'une de ſes paſſions favorites, celle d'aimer la Virginité dans les hommes, avec autant d'empreſſement que nous l'aimons dans le beau ſéxe, à qui nous en faiſons un ſi grand mérite. Auſſi, m'excitant à autant de hardieſſe qu'on tâchoit de m'en faire prendre : Perſonne, Madame, lui répondis-je, ne pourroit vous rendre ſi peu de juſtice que vous vous en rendez. Vous êtes charmante, & je ſens que rien ne me flatteroit plus, que d'avoir le bonheur de vous voir ſincèrement diſpoſée, à recevoir les prémices de ce cœur qui vous doit les prémiers déſirs que devoit, un jour, lui faire ſentir un ſéxe qu'on doit tôt ou tard chérir. Que vous êtes aimable ! S'écria-t-elle en m'embraſſant, & en paroiſſant tranſ-

portée de joie. Je vous proteſte, pourſuivit-elle, que rien ne me flatteroit plus auſſi, que de vous voir me donner des marques certaines, que j'ai pu vous inſpirer les tendres ſentiments que vous voulez que je croïe en vous.

La Marquiſe alloit continuer, quand nous vîmes venir à nous, nombre de Dames & de Meſſieurs, qui étoient arrivés au Château, & qui venoient la joindre. Comme on commençoit déjà, de loin, à la ſaluer & à la complimenter, nous fumes obligés d'aller auſſi-tôt au devant de cette compagnie, en répondant aux ſaluts & aux compliments. On ſe joignit, & un inſtant après on rentra tous au Château, où je fus d'autant plus charmé de me voir en une ſi belle compagnie, qu'à l'aide de l'aſſurance que je puiſois dans les bontés dont le Marquis & la Marquiſe daignoient m'honnorer, je paroiſſois dans une contenance qui ne me paroiſſoit pas déplaire.

Après le dîner, on retourna ſe promener dans la même allée. La Marquiſe alloit devant, avec une Dame, un gros Abbé très-gaillard, & un Officier. Trois autres Dames, un autre Officier, & un autre Abbé

auſſi jeune que je l'étois, alloient après; & le Marquis & moi ſuivions. Je remarquai que la Marquiſe, qui ſe retournoit ſouvent pour adreſſer la parole aux Dames qui étoient derriere elle, ne manquoit pas de me jetter des œillades, qui m'aſſuroient toujours plus de ſes tendres ſentiments pour moi; mais par la fatale légèreté des jeunes gens, laquelle leur laiſſe former en toutes occaſions, le déſir inquiet d'un nouveau contentement, qui diſſipe, ou empoiſonne celui dont-ils jouiſſent, je ne me ſentois preſque plus flatté des empreſſemens qui venoient de faire ma ſatisfaction. Une des Dames de la compagnie ſurvenue, m'avoit déjà rendu vivement paſſionné d'elle, & je ne déſirois que de pouvoir réuſſir à lui faire remarquer, par les ſoins que je me propoſois de lui donner, l'impreſſion que ſes charmes faiſoient ſur mon cœur.

On continuoit de ſe promener; je continuois de penſer à l'objet qui m'enchantoit, & je marchois avec un plaiſir infini ſur ſes pas, quand le Marquis tournant les ſiens vers un Boſquet dont s'éloignoit la compagnie, eut la bonté de me parler en ces termes.

Je

Je remarque, mon cher enfant, me dit-il avec douceur, que vous avez beaucoup de disposition à aimer le grand monde, & je pense qu'il peut arriver, que sa fausse gloire & ses faux plaisirs vous plairont si fort, que vous ne jugerez pas que rien puisse leur être préférable. Néanmoins, il n'est que ce qui leur est opposé, qui soit vraiment glorieux & avantageux, ce sont les vertus chrétiennes. En effet, ces vertus sont plus glorieuses & plus avantageuses que les vertus naturelles, en ce qu'elles sont plus pures, & que leur durée ne dépend que de nous; au lieu que malgré nos soins pour conserver la jouissance des choses frivoles, nous ne pouvons éviter de la perdre, souvent avant la fin de nos jours, qui ne sont pas moins tranchés, lors même qu'ils sont plus voluptueux, & par conséquent plus vides de tout ce dont ils auroient dû être remplis pour assurer notre éternelle félicité.

Pour moi, continua le Marquis, je ne puis sans pitié, penser à ces Impies, ces prétendus Esprits forts, qui dans l'yvresse de leurs passions effrénées, se croyant plus éclairés que tout le reste des hommes, s'excitent à douter des vérités de notre

réligion. Quelle certitude y a-t-il, disent ces imprudents, qu'il y ait un Dieu vengeur, une immortalité de l'ame, & du bien ou du mal qui nous soit reservé pour une autre vie ? Mais je crois avec les sages du christianisme, que s'il ne s'agissoit que de luter contre le préjugé, & non contre le libertinage qui l'enfante & le nourrit, on pourroit aisément, l'incredule n'étant simplement qu'incrédule, lui faire entendre raison. Car il est certain, qu'à l'aide de l'appréhension, qu'il ne manque pas d'avoir malgré lui, de l'immortalité de son ame & de l'existence d'un Dieu juste & vengeur, on le persuaderoit bien-tôt sur ces deux vérités, qu'il ne peut absolument nier, dès lors que par son appréhension, il les met, tout au moins, au rang des choses douteuses.

Pour cet effet, il suffiroit de lui dire : Vous nous demandez quelle certitude nous avons, que ce dont il est question, soit ; Nous vous demandons quelle certitude vous avez qu'il ne soit pas ? Et si pour faire montre de franchise, en suivant néanmoins votre préjugé, il vous plait de nous répondre, que vous déclarez n'avoir pas plus de certitude que nous

ne pouvons en avoir ; nous vous repliquerons, que de notre côté, n'appréhendant que ce que nul homme ſenſé n'a aucune raiſon de ne pas appréhender, nous prenons le parti que les prudents doivent prendre en un cas d'une ſi grande importance. Nous dirons de plus, que nous jugeons, qu'il n'eſt que des imprudents qui puiſſent le rejetter, dès-lors, que ſuivant la déclaration à laquelle on les néceſſite, ils n'ont aucune raiſon valable pour ſe déterminer avec toute ſûreté, à ne pas appréhender le malheur affreux où ils peuvent être expoſés en ne prenant pas un tel parti. Enfin, nous ajouterons, que vous ne pouvez le dédaigner, ſans vous rendre digne de blâme, juſqu'à ce que vous ayez prouvé démonſtrativement, que les actes d'impudence ſont préférable à ceux qui leur ſont oppoſés.

Je ſuis perſuadé, mon cher enfant, pourſuivit le Marquis, que par vos ſages réflexions, vous ferez le meilleur uſage d'une vie, qu'on peut rendre plus tranquille & plus douce par la fuite, que par la recherche de ces vains & pernicieux amuſements du monde. Vous reconnoitrez même, que ma morale, toute auſtère & toute ré-

butante qu'elle vous paroit ſans doute en cet inſtant, eſt néanmoins celle que tous les homme devroient ſuivre, s'ils étoient aſſez raiſonnables pour préférer les glorieux avantages de la vertu, aux honteux déſavantages des vices; & vous conviendrez qu'aucun homme ne peut ſincérement ſe dire votre ami, que celui qui dans vos plus ſolides intérêts, tâchera plutôt de vous porter aux vertus chrétiennes, qu'aux plaiſirs mondains, qu'on ne peut ſe diſſimuler être bien au-deſſous du prix par lequel on ſe hazarde de les payer.

Le Marquis finiſſoit à peine ces derniers mots, que la Compagnie qui revenoit ſur nos pas, nous ayant rejoint, & la Marquiſe nous adreſſant la parole: Vous ſaurez, Meſſieurs, nous dit-elle, en riant de toute ſa force, que ſur ce que nous venons de prier Monſieur notre jeune Abbé, de nous dire, ſur quoi il feroit plus particulièrement la guerre aux Dames, s'il étoit un jour Prédicateur, il nous a répondu que ce ſeroit ſur nombre de choſe. Comme cette réponſe a excité notre curioſité, nous lui avons ſi inſtamment demandé de nous regaller, en attendant, & même dès ce ſoir, d'un petit diſcours,

au moins contre un seul des défauts qu'il nous donne avec tant de libéralité, qu'il nous a promis ce discours pour demain après le dîner.

Le Marquis répondit trés-poliment en faveur du jeune Abbé; & on s'en retournoit au Château, quand le hazard me fit rencontrer seul à seul avec ce jeune homme. Nous liames conversation ensemble, & il me dit presqu'aussitôt, qu'il venoit de se donner une trop pénible tâche, par la témérité qu'il avoit eue de promettre sérieusement le discours dont j'avois entendu parler: Qu'ayant pris bien moins de temps qu'il n'en faloit, pour composer & retenir en sa mémoire un discours dont on put être content, il arriveroit qu'après avoir promis en téméraire, il seroit contraint de manquer de parole en sot.

Il est vrai lui répondis-je, que le temps que vous avez pris, est si court, qu'il ne vous seroit pas possible de faire une piéce sans défaut; mais comme votre auditoire ne sera composé que de vos parents & de leurs amis, de qui vous devez plutôt espérer une raisonnable indulgence, que craindre une maligne critique, vous aurez peu de peine à les con-

tenter par un discours au quel la moindre étendue suffira. Je veux, reqliqua-t-il incontinent, qu'il suffise que je ne fasse rien du tout. Je ne suis venu ici, que pour m'y divertir, & non pour m'y appliquer, & mettre mon petit esprit à la torture.

J'allois encore tâcher de résoudre le jeune Abbé, à composer cette petite piéce; mais pensant aussi-tôt, que je pouvois suppléer à son peu de courage, faire plaisir à ce jeune homme, & satisfaire ma vanité en faisant voir que j'étoit capable de quelque chose: Hé-bien, repris-je, vous ne ferez rien qui puisse vous fatiguer l'esprit, & vous ne laisserez pas de donner satisfaction aux Dames. Voici comment.

S'il vous plaisoit que je travaillasse pour vous, je composerois votre petit discours, sur l'un des sujets que vous auriez pu traiter; & pour vous épargner aussi la peine de le débiter de mémoire, & faire pourtant paroitre que vous le faites, nous nous servirons d'un stratagême qui ne pourroit que plus récréer la compagnie, s'il arrivoit qu'on le découvrit. Pour cet effet, vous feriez construire une chaire, placée d'une manière assez commode, pour que je pusse, sans

être apperçu, venir m'y cacher derrière vous, au moment que vos auauditeurs ne penſeroient plus qu'à vous entendre; & dès que nous ſerions l'un & l'autre dans la Chaire, & que vous parroitriez prêt à parler, je lirois à haute voix le diſcours, & vous le répéteriez bas, en faiſant les geſtes convenables, pour qu'il parut que c'eſt de vous de qui part la voix.

Le jeune Abbé ſe mit à rire de tout ſon cœur de l'expédient que je venois de lui propoſer. Il y conſentit avec une joye qui le tranſportoit, & convint avec moi, qu'on ne ſeroit pas plutôt hors de table, que nous irions nous munir de papier, d'encre, & de plume; & qu'avec chacun un fuſil, nous nous déroberions pour nous rendre dans la Garenne, où il chaſſeroit, pendant qu'en quelque endroit commode, je travaillerois pour lui.

Ces prémiers articles du projet furent exécutés, & je n'eus pas travaillé trois heures, que le diſcours fut compoſé. J'en fis la lecture au jeune Abbé, qui ne pouvoit ſe laſſer d'applaudir à cette petite piéce; mais je ſentois bien qu'elle ne méritoit pas un ſemblable ſuccès, auprès des per-

ſonnes de qui l'applaudiſſement me flatterois plus.

Le lendemain après le dîner, nous entreprimes de débiter ce diſcours, de la manière dont nous étions convenus. On s'apperçut bientôt du ſtratagême : il fit faire des éclats de rire qu'on ne diſcontinuoit pas ; mais le jeune Abbé, qui vouloit s'amuſer encore de notre badinage, où il réuſſiſſoit très-bien par le geſte, ayant demandé l'attention, & l'ayant enfin obtenue, à condition qu'on recommenceroit le diſcours, je le recommençai, & le continuai en ces termes.

Puiſqu'abſolument, Meſdames, vous exigés de moi un diſcours contre l'une des foibleſſes que nous vous reprochons ; je ne me diſpenſerai pas de vous ſatisfaire ; & la fragilité de vos cœurs, particulièrement à l'égard de la galanterie, ſera la foibleſſe ſur laquelle je vous entretiendrai, parce qu'elle m'a paru la plus répréhenſible de toutes les foibleſſes du beau ſéxe, étant la ſource de ce qui fait le ſujet de la plûpart de nos plaintes.

Je vais donc tâcher de vous faire revenir des fauſſes préventions qui vous entretiennent dans la foibleſſe

dont il s'agit ; mais j'aurois une grande ſatisfaction, ſi dès-maintenant, je pouvois vous perſuader, que votre intérêt ſeul m'inſpire, & que je n'ai aucune autre intention, que de vous donner de l'horreur pour cette foibleſſe, & du goût pour ce qui rendroit vos charmes plus puiſſants. Si néanmoins vous appréhendez de m'entendre, je vous raſſurerai en vous apprenant, que j'ai moi-même pour votre ſéxe, un foible qui ne pourra manquer de venir à votre ſecours, dans le cas où l'ardeur de mon zèle, voudroit me porter à vous faire part de quelques réflexions qui pourroient bleſſer votre amour propre.

Quoiqu'il en ſoit, je ſais que vous vous perſuadez mal-à-propos deux choſes. La prémière, que vous n'avez tant de fragilité en fait de galanterie, que parce qu'elle eſt attachée à la foibleſſe de votre ſéxe. La ſeconde, que comme il eſt par conſéquent certain, que vous n'êtes pas plus blamables à cet égard, que vous ne l'êtes, de ce que l'Auteur de la nature vous a fait naître femme, nous devons être plus indulgents pour les fautes que cette fragilité vous fait commettre.

Cependant, je puis vous prouver que votre fragillité en une telle paſſion, ne provient uniquement que du peu de ſoins que vous prenez à vous réſiſter. Je n'ai pour cet effet, qu'à vous rappeller ce que vous avez ſans doute remarqué, qu'il n'eſt preſque aucune perſonne du beau ſéxe, qui ne différe d'une autre, par le plus, ou par le moins d'excès qu'il y a dans les foibleſſes dont cette paſſion de galanterie la rend ſuſceptible. Comme vous ne pouvez diſconvenir d'un fait ſi évident, vous ne pouvez non plus vous diſſimuler, que ce n'eſt que le plus ou le moins de vertu de chaque individu de votre ſéxe, qui fait cette différence. Or étant certain, que la vertu dépend de notre volonté, & que par l'une & par l'autre, il eſt poſſible que toutes nos foibleſſes ſoient réprimées, il eſt donc certain auſſi, que vous ne devenez plus ſuſceptibles de fragilité en la paſſion dont il s'agit, qu'autant qu'il vous plait de laiſſer prendre à cette paſſion, plus d'empire ſur vos cœurs, en ne la repouſſant pas avec toutes les forces que vous pouvez lui oppoſer.

Ce que je viens de dire pour vous faire revenir de la prémière des deux

erreurs, à la faveur desquelles vous vous mettez si peu en peine de corriger la foiblesse qu'on vous reproche, doit aussi vous faire revenir de la seconde erreur ; car celle-ci n'étant fondée que sur la prémière, il vous est très-aisé de juger, que ne vous étant crues excusables, qu'en regardant comme vrai un fait des plus faux, vous n'êtes nullement bien fondées à exiger, que nous ayons une indulgence qui nous rendroit aussi blâmables que vous l'êtes.

Si donc le beau sexe, vouloit se résoudre à faire ses reflexions sur les deux fatales erreurs dont il se rend la victime, combien ne se reprocheroit-il pas les honteux écarts qu'elle lui ont fait faire ! & combien ne regretteroit-il pas ce qu'il perd auprès de nous ! Allors ne doutant plus que ce ne soit sur sa fragilité, que nous fondons les méfiances que nous avons pour ce qui regarde l'honneur de l'hyménée, il tiendroit sans doute, ainsi qu'il est en son pouvoir de le faire, la conduite qui lui assureroit cette estime pleine d'aveugle confiance qu'il désire de nous, & que nous voudrions bien avoir lieu de lui accorder.

Pour porter ce sexe charmant, à se

corriger d'une foibleſſe qui lui eſt ſi déſavantageuſe, ſeroit-il beſoin que je lui répréſentaſſe tous les déplaiſirs qu'elle lui fait eſſuyer ? Qu'ils ſont cruels, ces déplaiſirs, & que leur amertume eſt audeſſus des douceurs qui en ſont la ſource !

En effet, quelle douleur ne reſſent pas une jeune fille, quand nature, qui la ſollicite ſans ceſſe à ne ſuivre que les doux mouvements de ſon cœur, eſt enfin parvenue à ſe faire rendre en faveur d'un téméraire, le tribut qui ravit l'honneur, & cauſe les plus amers repentirs de la malheureuſe victime de ſa foibleſſe !

Enfin, de quelle conſéquence n'eſt pas encore cette fragilité, en une femme qui eſt ſous l'autorité d'un époux ! Eſt-il rien de plus déſagréable que ce qu'elle eſſuye, ſelon le caractère dont il ſe trouve partagé ! Car ſi l'honneur & l'amour, ou ſeulement l'un des deux, le rend délicat ſur la conduite de ſon épouſe, & qu'elle ne ſache aſſez habillement cacher ſes écarts, de quels reproches ne l'accablera-t-il pas, s'il ne ſe laiſſe emporter au dépit & à la fureur dont en tel cas un mari peut être ſuſceptible ! Que ſi elle a un époux ſi commode, qu'elle n'ait rien à craindre,

ni

ni de ſes emportemens, ni de ſes reproches, eſt-ce que l'infidélité des Amants, qui tôt ou tard ſe dégoutent d'une Amante criminelle, le triomphe des Rivales, les regards indignés de la plus ſaine partie du Public, & les remords de conſcience qu'elle ſent peut-être dès-lors, avant cet hivert des jours du beau Séxe, où ils ſont inévitables, eſt-ce, dis-je, que toutes ces choſes, ne lui feront pas aſſez ſentir, combien elle eſt victime de la fragilité de ſon cœur.

Qu'il plaiſe donc à ces Épouſes, de ne plus regarder leur foibleſſes dans le faux jour qui les leur fait paroitre excuſables. Que leurs Filles guidées, & aidées par de meilleurs exemples, commencent dès-leurs prémières années, à ſe former un cœur formidable, envers tout ce qui pourroit leur faire perdre cette pudeur, cette modeſtie & cette réſerve, qui ſont leurs plus grands charmes, & qui le ſeront toujours, ſous quelque établiſſement qu'elles puiſſent prendre. Que le beau Séxe, en un mot, ſe conduiſe de manière, qu'il ne nous donne plus lieu de lui reprocher, qu'il eſt à peine attaqué qu'il eſt vaincu; il s'épargnera la honte, & les cruelles amertumes qu'il ſe pré-

pare par sa fatale fragilité, & ne trouvera rien de si doux, ni de si glorieux, que toutes les nouvelles, & plus grandes satisfactions que nous nous empresserons de lui donner.

Mais, Mesdames, je ne veux plus vous exciter au réflexions que je désire que vous fassiez, qu'en vous donnant un exemple intéressant, de la honteuse extrêmité où le beau Séxe peut-être réduit par l'effort qu'il laisse prendre à la fragilité que je critique. Je vais donc vous faire part d'un Anecdote, qu'un Officier raconta, il y a quelques jours, comme récente, dans un cercle de personnes distinguées où je me trouvai par hazard. Il est d'autant plus à propos, que je ne vous laisse pas ignorer cette Anecdote, que vous y verrez succéder à l'un des plus grands traits de votre fragilité, le glorieux retour dont-il faudroit du moins que toutes les femmes fussent capables.

Eulalie, fille d'un Seigneur de la Cour de... fut mariée dans sa seiziéme année au Comte de D... agé de vingt-cinq ans, qui étoit l'un des plus aimables Seigneurs de cette Cour. Ils s'aimerent très-tendrement, durant les dix prémières années de leur mariage; mais comme grand

nombre de femmes, ne prennent plus de goût pour la galanterie, que dans l'âge où elle leur est moins pardonnable, la Comtesse vint insensiblement à se dégouter d'être toujours amante d'un époux qui avoit des amis aussi aimables que lui, & de jour en jour écouta plus favorablement le Baron de... l'un des amis du Comte, & l'un de ceux qui, sans doute par plus grande amitié pour lui, tâchoient de la rendre infidelle.

Ce Gentilhomme, âgé d'environ trente ans, étoit très-distingué par l'illustre maison dont-il étoit issu, & encore plus par les sentiments, l'esprit, les manières, & tout ce qui fait un Cavalier accompli. Il se promettoit tout de son amante, & cette amante fut mille fois prête à laisser échaper le dernier effet de sa foiblesse; mais chaque fois, retenue par un heureux retour de sa vertu, elle ne pouvoit se résoudre à faire de plus grands sacrifices à sa tendresse, & elle sentoit la plus grande satisfaction, à demeurer victorieuse des mouvements qui auroient achevé de ravir sa gloire.

Les choses étoient en cet état, quand le Baron fut obligé de faire un voyage d'environ vingt-cinq

lieues, pour régler les affaires d'une ſucceſſion conſidérable qu'un de ſes parents venoit de lui laiſſer. Il ne partit pas ſans être accompagné d'une très-vive douleur, de n'avoir pu engager la Comteſſe à lui donner de plus fortes marques de ſon amour, & la Comteſſe, en reſtant très-affligée du départ, reſta encore très-ſatisfaite de ce qu'elle avoit pu réſiſter juſques-là, aux attaques de l'amant le plus rédoutable par la ſenſibilité qu'elle avoit à ſon mérite.

Les Rivaux du Baron, qui s'étoient déjà apperçus de la préférence qu'on lui donnoit, n'eurent pas plutôt apris l'éloignement de cet amant, qu'ils redoublerent leurs ſoins; & le Chevalier de... entre tous, marqua tant de paſſion, qu'il falloit que la Comteſſe fut auſſi prévenue qu'elle l'étoit en faveur du Baron, pour ne pas ſatisfaire les déſirs du Cavalier le plus accompli qu'il put y avoir au monde, après celui dont elle avoit fait choix. Il ne fut donc pas plus heureux par l'abſence de ſon rival; car la Comteſſe que rien n'intéreſſoit dans la Ville, jugea preſque auſſitôt à propos, de s'abſenter ſecrettement, pour ſe rendre auprès de ſon mari, qui depuis cinq ou ſix jours

étoit allé dans une de ſes Terres, dont le Château avoit beſoin de quelques conſidérables & preſſantes réparations.

Le Comte fut très-étonné, & très-troublé de l'arrivée inopinée de la Comteſſe. Il appréhendoit que des raiſons fâcheuſes l'euſſent obligée à venir le joindre, & il eut les plus grandes inquiétudes, juſqu'à ce qu'il jugea pouvoir ſe perſuader qu'elle ne lui impoſoit pas, en l'aſſurant qu'il ne devoit attribuer le voyage, qu'à l'extrême tendreſſe d'une épouſe qui n'avoit pu ſupporter, plus long-temps, le déplaiſir d'être éloignée d'un époux chéri.

Les prémiers jours que la Comteſſe paſſa dans ce Château, lui furent très-agréables, tant par le plaiſir qu'elle avoit d'y penſer avec plus de tranquilité à ſon cher Baron, que parce qu'elle ne laiſſoit pas d'être flattée des tendres empreſſements que le Comte y redoubloit. Elle goutoit donc mille douceurs dans cette retraite; mais elle étoit bien près d'y reſſentir les plus cruelles amertumes

Un jour, le Comte, qui vouloit aller chez le Curé de ſa Terre, pour régler une affaire qu'il avoit avec

lui, fut à peine sorti du Château, que se ressouvenant qu'il avoit oublié de prendre dans le Cabinet à toilette de la Comtesse, un écrit dont il avoit besoin, & qu'il y avoit laissé depuis trois ou quatre jours, il rentre, & tout de suite, sans être vû de personne, il va promptement se rendre dans ce Cabinet.

Ne trouvant pas d'abord cet écrit, il continuoit de le chercher, quand sous un tas de coëffures, il trouve une lettre pliée & non cachetée, qu'il voit être adressée au Baron par la Comtesse. Alors le Comte, qui se persuade que cette lettre, qu'il est charmé qu'on ait différé de cacheter, ne peut que lui annoncer une épouse infidelle, se hâte d'en faire la lecture, en sentant une très-grande émotion. Les prémières lignes l'allarmerent au plus haut point; mais il est bien rassuré, en voyant que la Comtesse, après avoir témoigné au Baron, qu'elle a la plus parfaite reconnoissance pour les sentiments d'amitié qu'il sait si bien peindre dans ses Lettres, lui proteste, qu'en vain il espéroit de l'engager à se rendre indigne de l'estime d'un ami; & de la tendresse d'un époux.

Le Comte, qui jugeoit à propos que la Comteſſe ignorât que ſon intrigue naiſſante étoit découverte, remit auſſitôt la lettre où elle avoit été cachée, & ayant enfin trouvé l'écrit dont il avoit beſoin, il alloit promptement ſortir du Château, en tâchant de n'être vû de perſonne, quand paſſant par la chambre de ſa femme, il entendit qu'elle étoit près d'y entrer avec quelqu'un à qui elle parloit. Il ne put ſe cacher que dans cette chambre; & à peine a-t-il eu le temps de le faire, que la Comteſſe, ſuivie du laquais maure du Comte, y entre en effet. Le Comte ſe flattoit qu'elle alloit tout de ſuite paſſer outre; mais la Comteſſe s'approchant d'une armoire qui eſt vis-à-vis de l'endroit où il eſt caché, & d'où il peut voir ce qui ſe paſſe, dit au Maure, qu'elle veut qu'il lui aide à y chercher quelque choſe, ſe fait approcher un fauteuil, monte deſſus pour atteindre le haut de cette armoire, & appréhendant de tomber, ordonne à ce domeſtique de la ſoutenir.

Pourriez-vous, Meſdames, n'être pas étonnées de la fragilité de votre ſéxe, quand vous verrez que c'eſt en cette occaſion, que par un caprice

autant opposé au bon goût, qu'à la vertu, il plait à la Comtesse, de ne pas se servir de la fermeté avec laquelle il lui a été possible de résister aux soins des Amants les plus capables de la vaincre ? Cet attouchement, quoiqu'un pur acte servile, innocemment ordonné à un domestique hideux, qu'elle ne souffroit chez elle que par complaisance pour le Comte, qui l'aimoit beaucoup, cet attouchement, dis-je, fait aussitôt naitre en l'esprit de la Comtesse, des idées qui portent jusqu'au fond de son cœur, un feu & une émotion capables de lui faire former en faveur du Maure, les désirs les plus criminels & les plus honteux.

Il est vrai que cette vertu & ce bon goût, dont s'étoit toujours piqué la Comtesse, viennent d'abord lui répréſenter son égarement, & tout l'intérêt quelle a de n'en point donner des marques au Maure; mais se rapellant aussitôt, & l'amour dont elle le soupçonne d'être épris pour elle, & les sentiments peu communs qui le rendroient capable du secret qu'il devroit garder, elle ne pense plus qu'à tâcher de satisfaire la honteuse fantaisie qui la possède.

Pour cet effet, la Comtesse feignant

de se trouver mal, se laisse tomber entre les bras du Maure ; & comme si elle se sentoit trop pressée dans son corset, elle dénoue les rubans par lesquels un sein charmant y est renfermé, & l'exposant à la vue de ce mâgot, lui ordonne avec des mots coupés d'une pénible respiration, de lui frotter le dehors du gozier. Le Maure n'avoit sans doute jamais eu plus d'empressement à obéir qu'en cette occasion ; aussi ne lui étant possible de le faire, qu'en s'enflammant de tout le feu dont on vouloit qu'il s'enflammât, il succombe bien-tôt à la tentation qu'il a, de laisser écarter peu à peu de plus en plus la main sécourable, sur un sein qu'il ne profane déjà que trop par ses regards. Mais en une telle conjoncture, lui eut-il été suffisant de se rapeller sa condition, pour ne pas sentir qu'il étoit homme ?

Il prend donc d'instant à autre, de plus grandes libertés ; & jugeant par le silence de la Comtesse, qu'elle les approuve, ou qu'elle n'est pas en état de s'en appercevoir, il alloit hazarder le dernier trait de témérité, quand la Comtesse, à la faveur d'un subit retour de sa raison & de sa vertu, ou d'une subite extinction

d'un feu, qui ayant pu si tôt s'allumer, pouvoit s'éteindre de même, crut devoir revenir de son feint évanouissement. A l'instant, r'ouvrant ses yeux, qu'elle avoit d'abord fermés, elle jette ses regards sur le Maure, le repousse rudement, en feignant d'être très-étonnée de ce qu'elle se trouve de la manière entre ses bras, & s'enfuit dans son cabinet, pour se rajuster, & y essuyer sans témoins, les prémiers mouvements de sa honte.

Vous pouvez, MONSIEUR, être étonné de ce que le Comte, qui voyoit tout ce qui se passoit, n'étoit pas accouru, soit pour donner du secours à sa femme, qui paroissoit se trouver mal, soit pour faire cesser les téméraires libertés du Maure. Mais s'il ne jugea pas à propos d'acourir, ce fut, parce qu'en prémier lieu, il espéroit qu'un prompt amandement au mal pourroit l'en dispenser; & qu'en second lieu, s'étant presqu'aussitôt avisé de soupçonner sa femme, de la foiblesse dont elle étoit coupable, il étoit bien aise pour éclaicir le soupçon, de ne se montrer que quand on le réduiroit à la plus pressante nécessité de le faire.

Aussi, de quels mouvements n'étoit-il pas agité, voyant que d'ins-

tant à autre, sa modération & sa prudence étoient mises à une plus cruelle épreuve ! Étant donc bien charmé de ce que la Comtesse, par son heureuse fuite, eut voulu le quitter à meilleur marché qu'elle n'avoit paru vouloir le faire, il tâcha de calmer ses sens ; mais après avoir vû le Maure, sortir aussi de la chambre, il n'en sortit à son tour, que pour aller hors du Château, en un vallon voisin, se consulter avec plus de liberté, sur le parti que devoit lui faire prendre ce dont-il venoit d'être témoin.

A peine y est-il arrivé, que l'extrême accablement où le réduisoit sa vive douleur, le fait bien plutôt tomber, qu'elle ne le fait asseoir, au pié d'un des arbres de ce vallon. Là il ressent les plus vifs transports de fureur, en faisant ses reflexions sur le peu de ressentiment de sa femme contre un trop téméraire domestique. Il croit pouvoir se persuader, qu'elle n'auroit pu essuyer l'outrage avec tant de douceur, si elle n'eut été coupable, & si une honte extrême de sa foiblesse, ou la volonté de la satisfaire plus parfaitement dans la suite, ne lui eut empêché de témoigner à ce téméraire, toute l'indigna-

tion qu'il auroit été à propos qu'elle lui témoignât.

Enfin, il est d'abord tenté de rentrer au même instant chez lui, pour arracher la vie à l'un & à la l'autre; mais sa raison & sa prudence venant encore à son secours, il juge qu'aucun parti ne lui seroit, ni plus glorieux, ni plus avantageux, que celui, qui par plus de douceur, & par moins d'éclat, pourroit donner à la Comtesse, tant de confusion de son honteux égarement, qu'il n'y eut pas à appréhender qu'elle en redevint jamais susceptible.

Par conséquent, l'art de peindre qu'il possédoit avec assez d'habileté, lui paroissant le moyen qui pouvoit mieux convenir à son dessein, il résolut qu'il ôteroit de sa tabatière, le portrait qu'il y avoit fait de sa femme, & qu'il le remplaceroit au plutôt, par une représentation de ce qui s'étoit passé entre elle & le Maure. Je crois, disoit-il en lui-même, pouvoir me flatter, que cette représentation ne manquera pas de produire l'effet le plus heureux, quand la Comtesse, suivant sa coutume, voulant prendre du tabac dans cette tabatière, verroit que j'ai une parfaite connoissance de la honteuse foiblesse

foibleſſe dont elle s'eſt rendue coupable.

Il vient enſuite à faire des réflexions ſur le parti qu'il conviendroit de prendre à l'égard du Maure. Il ſent toute l'atrocité de ſon attentat; mais auſſitôt, par des ſentiments d'équité, il juge que ce domeſtique eſt très-excuſable, de n'avoir pas eu plus de vertu & de prudence que nul autre homme n'en auroit eu à ſa place, & qu'il ne s'en étoit trouvé en une épouſe qui pouvoit ſentir ce qu'elle devoit à elle même, & à un époux, qui n'avoit diſcontinué de lui donner tous les ſujets de ſe rendre toujours plus digne de la vive tendreſſe qu'il avoit pour elle. Néanmoins jugeant de plus, qu'il ne doit pas garder à ſon ſervice, ce garçon, il ſe détermine à le congédier dès le lendemain, ſous prétexte que la Comteſſe ne pouvant vaincre l'averſion qu'elle a pour lui, vient de demander plus inſtamment qu'on le congédie.

Cependant la Comteſſe, heureuſement échapée d'entre les bras de l'indigne objet, à qui, par une bizarre fantaiſie, elle alloit prodiguer tout ce dont elle n'avoit voulu favoriſer l'amant le plus aimable & le

plus aimé, la Comteſſe, dis-je, cette malheureuſe victime de ſa fragilité, n'arrive dans ſa chambre qu'avec une honte & des remords qui l'accablent. D'abord elle y prend la réſolution de s'ouvrir les principales veines, pour répandre juſqu'à la dernière goute d'un ſang qu'elle trouve indigne d'être animé; mais bientôt, peut-être par la naturelle attache que nous avons toujours à la vie, elle juge qu'elle ſe punira plus ſenſiblement, en déclarant, non-ſeulement au Comte, mais à toutes les perſonnes de qui elle pourra ſe faire entendre, l'excès de foibleſſe où elle s'eſt abandonnée. Elle ſe laiſſe donc la vie; & faiſant de nouvelles réflexions, durant leſquelles ſon reſſentiment contre elle-même ſe ralentit, elle ne tarde pas à décider, qu'il eſt plus à propos qu'elle prenne des meſures, pour que ſon écart en puiſſe être divulgué par le Maure, au cas qu'elle n'eut pas réuſſi à lui cacher ſa foibleſſe, ſous le feint évanouiſſement qu'elle avoit jugé propre à la couvrir.

La Comteſſe ne s'aſſure donc pas autant du ſecret, qu'elle s'en aſſuroit dans le trouble d'une fantaiſie déréglée. Elle juge être dans la néceſſité d'empêcher la confidence que le

Maure pourroit faire au Comte, pour prévenir une accusation, & faire sa cour à un maître dont il reçoit chaque jour de nouvelles marques de bonté. Ainsi, ne trouvant pas qu'elle ait un parti plus sûr à prendre, que d'arracher au plutôt la vie au Maure, elle s'y détermine à l'instant, & ne sort de sa chambre, qu'après s'être décidée sur le temps, le lieu & la manière, qui conviendroient mieux à cette cruelle exécution.

Voilà une entrépriſe étonnante! Mais la femme, n'eſt-elle pas un compoſé imcompréhenſible de foibleſſe & de force! & ne nous fait elle pas voir en l'occaſion dont il s'agit, qu'elle n'eſt foible qu'autant qu'elle veut l'être!

En attendant, la Comteſſe juge à propos de rechercher le Maure, pour agir avec lui de manière qu'il puiſſe croire, que bien loin qu'elle ait conſervé quelque reſſentiment de ſa témérité, cette témérité a vaincu l'horreur qu'elle avoit eue juſques là pour lui. Pour cet effet elle ſort de ſa chambre, & d'une fenêtre devant laquelle elle paſſoit, le voyant au jardin, ſe promener en s'arrêtant à chaque pas, ſans doute à cauſe du trouble où il ne pouvoit manquer d'être, elle s'y

rend avec d'autant plus d'empreſſement, qu'un autre lieu auroit été moins propre à ſon deſſein.

Le Maure étoit tourné de manière qu'il ne put voir ſa Maîtreſſe, qu'à l'inſtant qu'elle l'abordoit. L'étonnement & la crainte qui le ſaiſiſſent à cet abord inopiné, lui font auſſitôt tourner le dos à la Comteſſe, & ſes pas du côté d'où il pourroit plutôt ſortir de deſſous ſes yeux, & échaper à la réprimande qu'il penſe qu'elle vient lui faire. Alors la Comteſſe pour le raſſurer, fait un grand éclat de rire, & adreſſant la parole à ce malheureux, en le ſuivant toujours: Quoi! lui dit-elle avec un ton d'une douceur charmante, vous me fuyés, après les marques d'attachements que vous venez de me donner, par un ſecours auquel je dois peut-être la vie, que mon évanoiſſement auroit pu me ravir! Arrêtez vous donc, raprochez vous d'une trop bonne Maîtreſſe, & ne l'obligez pas à vous pourſuivre pour vous ordonner les ſervices dont elle a beſoin.

A ces mots, le Maure commançant à tomber dans le piége que lui tend la Comteſſe, il s'arrête en ſe retournant, la Comteſſe s'arrête auſſi;

& le Maure s'étant approché : suivez-moi, coutinue-t-elle, je veux vous faire amasser de l'autre côté du jardin, des simples que je ferai sécher pour les avoir après la saison. Il la suit, & la Comtesse n'est pas plutôt où elle s'est proposé de l'occuper, pour mieux remarquer sa contenance, & le rassurer plus parfaitement, que reprenant la parole : Voici, ajouta-t-elle en souriant, l'espéce de simples dont il faut me faire une grande provision. Amassez-en, dès-à-présent, le plus qu'il vous sera possible, & demain, ou le jour suivant, vous en amasserez encore pour que j'en aie la quantité que je désire. Je vous donnerai donc beaucoup de peine ; mais vous pouvez vous flatter, que vous obligerez une bonne Maîtresse, assez généreuse pour reconnoitre votre affection à son service.

Après ce discours, la Comtesse se préparoit à dire au Maure quelque chose de plus flateur, quand voyant paroitre le Comte avec un Seigneur voisin qui venoit la voir, & que le Comte avoit rencontré en revenant au Château, fut contrainte de quitter le Maure pour aller poliment au devant d'eux.

Le Comte & la Comteſſe, étant en préſence l'un de l'autre, eurent quelque ſatisfaction de ce qu'ils réuſſiſſoient à cacher les mouvements qui les agitoient ; mais la Comteſſe eut été bien plus ſatisfaite, ſi elle eut pu ſe perſuader qu'elle avoit aſſez affermi le Maure dans l'erreur qui paroiſſoit le flatter, & qui pouvoit la garantir du mauvais office qu'elle appréhendoit qu'il lui rendit avant qu'il fut à l'inſtant de n'être plus.

Auſſi, juſqu'à ce que le Comte fut au lit, elle eut la plus grande attention à ne pas le perdre de vue ; & ne s'étant pas couchée pour dormir, elle ne s'aperçut pas plutôt du lever de l'aurore, & du profond ſommeil qui ſembloit, alors, avoir anéanti tous les ſens du Comte, qu'elle ſe diſpoſe à exécuter le cruel projet.

Se levant donc d'auprès de ce digne époux, & ne ſe couvrant que d'un jupon, ſous lequel elle cache les deux piſtolets ſervant au Maure, dont elle s'étoit munie la veille, les ayant trouvés chargés, elle va ouvrir toutes les portes qui tendent au dehors du Château, depuis la chambre de ce domeſtique. Elle revient enſuite à la porte de cette

chambre, où il couchoit seul, & où il étoit encore enfermé ; elle l'éveille, & lui dit, qu'elle vient l'apeller au secours du Comte, qui se trouve très-mal ; elle attend que ce malheureux ait ouvert sa porte, & le voit à peine, que d'un seul coup tiré adroitement entre les yeux, elle le met en l'état par lequel elle se flattoit de conserver sa réputation, & de rétablir son repos.

Comme elle avoit prévû que le Comte s'éveilleroit au bruit ; qu'il seroit en peine de ce qu'elle n'étoit pas auprès de lui, & qu'il ne manqueroit pas d'accourir ainsi que les domestiques, elle se hâta de remettre les Pistolets dans la chambre du Maure, après s'être assurée qu'il ne donnoit aucun signe de vie. Cela fait, voulant couvrir le sujet qui l'avoit obligée de sortir de son appartement, elle s'étend à terre, à dix ou douze pas de ce domestique, pour feindre d'être tombée évanouie de frayeur, quand étant accourue au prémier bruit qu'elle avoit entendu, sans savoir ce qui en étoit la cause, elle avoit vû renverser le Maure, par un coup de Pistolet, lâché par l'un des deux hommes qu'il vouloit arrêter en les tenant au colet, tandis

qu'il crioit de toute sa force, aux Voleurs.

Le Comte, étant en effet accouru avec son valet de chambre, & deux autres domestiques, qui étoient venus savoir quel parti il vouloit qu'on prit sur le coup d'arme à feu qui venoit d'être tiré dans le Château, il s'allarma, voyant, non-seulement, que le Maure étoit à terre, mais que la Comtesse y étoit aussi sans mouvement. A l'instant, n'écoutant plus que la vraie tendresse qu'il avoit dans le fond pour une épouse dont-il auroit bien voulu pouvoir justifier l'égarement, il s'empressa d'examiner les blessures qu'elle pouvoit avoir reçues. Mais elle ne le rendit que très-peu de temps, la dupe de l'artificieux rôle qu'elle jouoit; car il ne fut pas plutôt sûr qu'elle n'étoit point blessée, & que le Maure ne respiroit plus, que nonobstant le récit qu'elle faisoit pour couvrir le crime dont elle venoit de se rendre coupable, il la soupçonna fortement de l'avoir commis. Néanmoins jugeant à propos de cacher son soupçon, il commence dès-lors à agir conformément à ce que la Comtesse avoit débité; & toujours bon & généreux Maître, il donne au Maure d'aussi

ſenſibles regrets que s'il n'en eut pas été offenſé.

Cependant, la Comteſſe, n'ayant pas tardé à reprendre toute ſa gayeté naturelle, & à paroitre avec tout le contentement, que pouvoit lui donner la réuſſite de ſa hardie entrepriſe, le Comte ne put que ſe fortifier dans ſes ſoupçons. Il n'en prit que plus d'envie de les éclaircir, & il eſt bien étonné, quand demi-heure après ce qui venoit d'arriver, faiſant ſecrettement la viſite de toutes les armes du Château, il voit qu'un ſeul des deux Piſtolets du Maure eſt chargé, & que l'autre paroit avoir été tiré tout récemment.

Alors ne pouvant méconnoitre l'auteur du meurtre, combien n'eſt-il pas plus indigné contre une femme qui n'a tâché de s'éviter la confuſion méritée par ſa foibleſſe, qu'en commettant le plus énorme de tous les crimes! Mais il entre bien-tôt dans cet intérêt extrêmement ſenſible, qu'une femme en réputation de vertu, ſe fait, d'empêcher l'éclat d'une foibleſſe échapée dont elle même ſe regarde comme un témoin qui ne lui donne déjà que trop de confuſion. De plus, à l'égard de ce dont la Comteſſe s'eſt rendue coupable en-

vers lui, un foible extrême pour elle, lui faisant sentir, qu'il ne pourroit vivre sans la pardonner, son ressentiment se dissipe ; & si ensuite de quelques réflexions, il trouve toujours à propos d'éxécuter ce qu'il s'étoit proposé, & même d'ajouter au tableau, la représentation de l'action récente, ce n'est qu'en sentant, qu'il ne pourroit voir opérer par son ouvrage, l'effet qu'il en espère, sans redonner à la coupable, d'aussi grandes marques de tendresse & d'empressement, que celles qu'il lui donnoit avant qu'elle l'eut contraint à les suspendre.

Enfin, douze ou quinze jours s'étant écoulés, & le tableau étant placé dans la tabatière du Comte, il n'eut qu'à y prendre du tabac auprès de la Comtesse, pour que suivant sa coutume elle ne manqua pas d'y en prendre aussi. Mais qu'elle eut détonnement & de confusion, quand ayant jetté la vue sur ce tableau, dont la différence des couleurs la porte à considérer ce qui ne lui paroit pas être son Portrait, elle voit parfaitement la honteuse représentation qui le remplace ! Ha ! s'écriet-elle aussitôt en elle même, comment peut avoir été découvert, un

ſecret que je croyois enſévéli avec le malheureux à qui j'ai arraché la vie! La choſe lui paroit incompréhenſible. Néanmoins, n'étant pas ſi empreſſée de faire des reflexions à cet égard, que de perſuader le Comte, ſur le repentir & la douleur qu'elle reſſent, de l'offenſe qu'alors elle juge être la cauſe de la froideur dont depuis il l'accable, elle ſe jette à ſes piés, avec des larmes & des ſanglots, qui au déffaut de la parole, qu'elle ne peut ſitôt employer, marquent aſſez les mouvements dont ſon cœur eſt pénétré.

La belle Comteſſe, en cette poſture, & en cet état d'affliction, toucha ſi vivement ce tendre époux, qu'il n'auroit pas différé à lui donner des marques du retour de ſa tendreſſe, s'il n'eut voulu par l'épreuve qu'il lui reſtoit à faire, s'aſſurer encore plus des ſentiments de la Comteſſe. Se retenant donc, il met la main dans ſa poche, en tire une petite boëte, dans laquelle étoient trois bols qu'il avoit fait lui même, avec des drogues qui ne pouvoient cauſer aucune altération à la ſanté de ſa femme, puis d'un air, & d'un ton des plus durs: C'en eſt fait, Perfide, lui dit-il, vous répandés

d'inutiles larmes. Déterminez-vous à avaller dès-l'instant ce Poison, ou je perce cent fois le lâche cœur qui a été, & qui seroit encore capable de m'accabler d'outrages.

A ces mots, la Comtesse s'éforçant de recouvrer la parole : Ha ! s'écria-t-elle, avec une voix qu'à peine elle pouvoit faire entendre, je vois bien, qu'il faut que je meure sans pouvoir travailler à mon salut, autrement que par le désir que j'ai de le faire ! Mais que je suis d'ailleurs contente, de ce que je vais vous devoir la fin de ma confusion & de ma douleur ! De combien la mort ne me sera-t-elle pas plus douce, qu'une vie où je n'aurois à me faire que de cruels reproches, d'avoir pu me rendre indigne de votre confiance, & de la tendresse que vous aviez pour moi ! Elle n'eut pas la force de lui dire rien de plus ; mais rapellant son courage, pour tendre la main, & recevoir les bols que son mari lui présentoit, elle ne les eut pas plutôt reçus, qu'après avoir jetté un coup d'œil au Ciel, pour commencer à implorer sa miséricorde, ils furent avallés avec tout l'empressement qui pouvoit marquer le plus sincère & le plus vif repentir.

Le

Le Comte fut si satisfait de cette autre épreuve, qu'extrêmement attendri, il embrasse sa femme avec les transports de la plus vive tendresse, la releve, & la supporte jusque sur le plus proche Fauteuil, en l'assurant qu'il ne l'a pas empoisonnée. Non, ajouta-t-il, je n'ai point attenté à votre vie : j'ai feint seulement de le faire, pour vous donner occasion de marquer plus sensiblement un repentir & des sentiments, qui justifiassent en quelque manière, le désir que j'avois de ne suivre que les mouvements d'un cœur que rien ne peut empêcher de vous chérir.

Dès que la Comtesse fut un peu remise, du saisissement que lui causoit sa vive sensibilité aux marques inesperées d'une si généreuse, & si parfaite tendresse, elle commença par porter au Comte, des regards que la honte & la confusion rendant mal assurés, ne rendoient que plus tendres & plus touchants ; & reprenant la parole : je vous proteste, Monsieur, lui dit-elle, que vous ne me donnez la vie, qu'en m'assurant que vous ne m'avez pas ôté votre cœur. Car comme nonobstant ce que je me reproche, vous avez toujours possédé le mien, j'aurois bien peu sur-

vécu à la perte du vôtre. Je ne penserai donc plus qu'à conserver mes jours, pour vous donner la satisfaction de me voir vous prouver, avec un plaisir inexprimable, par les plus tendre soins, & par la plus parfaite fidélité, combien je sens ce que je vous dois, & combien j'ai de repentir d'un égarement, que d'abord je détestai d'autant plus, que je ne pouvois concevoir comment j'avois pu m'en rendre coupable. En effet, que d'indignation n'ai-je pas contre moi-même, à l'égard de la bizarre fantaisie qu'il me prit tout à coup, d'exciter le Maure aux tentatives dont vous avez sans doute été témoin ! Que d'horreur pour l'action que m'arracha la honte de ma foiblesse, & l'appréantion que ce domestique l'eut connue, & vint à la publier !

Le Comte encore plus satisfait de la franchise de la Comtesse, proteste qu'il pardonne si sincérement l'offense qu'elle lui a faite, qu'elle ne doit pas craindre qu'il puisse jamais en avoir aucun ressentiment. La Comtesse témoigne de rechef sa juste reconnoissance ; & dès cet instant, n'ayant en effet recherché qu'à se conduire avec toute la vertu, & tous les soins qui pouvoient la rendre digne

de la tendreſſe, & de la généroſité de ſon époux, le Baron, qui à ſon retour, ne trouva qu'une femme très-exacte à ne rien laiſſer voir qui put lui donner aucune eſpérance de parvenir à ſon but, chercha à faire une autre conquête ; & perſonne n'oſa plus attaquer un cœur qui paroiſſoit ne pas déſirer qu'on l'attaquât.

Je crois, Meſdames, ajoutai-je, que cette Anecdote, répond aſſez bien au but que je me ſuis propoſé en la rapportant, & que parconſéquent, elle ſeroit capable de porter le beau Séxe à faire les ſages réflexions aux quelles il pourroit devoir, & un contentement bien plus grand, & une réputation bien plus glorieuſe.

Après ces mots, le jeune Abbé, & moi, deſcendîmes de la Chaire pour aller rejoindre l'auditoire ; & ce jeune homme, à l'inſtant que nous abordions, ayant déclaré franchement, qu'il ne méritoit que pour s'être montré, & avoir tâché de faire les geſtes convenables, ce dont on me paroiſſoit déjà perſuadé, on eut la bonté de me prodiguer les plus flateurs applaudiſſements.

J'étois tout tranſporté de la joye que me faiſoit reſſentir un ſi heureux ſuccès ; mais je m'apperçus bien-tôt,

que la Marquiſe avoit du dépit contre moi, nonobſtant l'air ſatisfait qu'elle m'avoit auſſi montré. Il me fut aiſé de juger, que je me l'étois attiré en voulant ſatifaire ma vanité par ce diſcours. Elle étoit ſi fort piquée, de ce que je lui avois fait remarquer que je ſavois déjà connoître, & mépriſer les foibleſſes du beau ſéxe, quoique je puſſe être aſſez peu vertueux, pour ne pas manquer les occaſions où je pourrois en profiter, que ces Meſſieurs & ces Dames, devant aller le lendemain chez Madame de.... à une lieue de-là, pour y paſſer deux ou trois jours, elle voulut pour me mortifier, être de la partie, & me laiſſer ſeul auprès du Marquis.

Mais j'eus bien moins de déplaiſir à voir éloigner la Marquiſe, qu'à voir éloigner Madame de C..... cette jeune Dame pour qui j'avois d'abord ſenti le plus tendre penchant, & dont je contemplois avec tant de plaiſir la beauté & les graces. Que je trouvai cruel, un éloignement qui me raviſſoit les plus grandes douceurs! Je ne penſois pas que j'en ſerois auſſi bien dédommagé que je le fus, par les inſtructives & agréables converſations du Marquis,

cet aimable Vieillard, qui à la faveur de sa bonté, de sa douceur, & de ses manières insinuantes, savoit se faire gouter, même des jeunes gens, que leur étourderie rend sottement insensibles, au mérite qu'ils ne voient que dans les personnes d'un âge où ils ne sont pas encore parvenus.

Au commencement, MONSIEUR, de la semaine prochaine, vous recevrez ma troisiéme Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE TROISIÉME.

MONSIEUR,

JE me rapelle, qu'il s'agit de vous apprendre ce qui se passa entre le Marquis & moi, après le départ de la Marquise; je vais m'exécuter.

Nous fumes à peine seuls, que le Marquis me mena promener dans la grande allée; & quelque temps après, nous y étant assis à l'ombre: Hier, me dit-il, vous me plûtes infiniment dans la petite piéce que vous

nous donnâtes. Elle annonce en vous, un fond de vertu & de jugement, que vous devez cultiver avec soin, & dont vous ne serez pas moins satisfait, que le seront toutes les personnes avec qui vous vous trouverez en rélation. Mais j'appréhende beaucoup, que les passions qui se fortifient de jour en jour en l'âge où vous êtes, viennent à corrompre, & enfin à dissiper entièrement vos heureuses dispositions. Ainsi, je vous prie d'agréer que je vous recommande, de faire tous vos efforts, non seulement pour mettre un frein aux passions, mais encore pour tâcher d'atteindre d'autant plus à cette supériorité d'esprit dont un jugement solide est inséparable, que nous devons au jugement, souvent nos bonnes mœurs, & toujours les manières opposées à celles qui nous donnent du ridicule.

Cet esprit supérieur est si avantageux à l'individu qui le possède, & même à celui qui ne le possède pas, que pour plus vous porter à l'acquérir, je juge à propos de vous représenter, & les biens dont on lui est redevable, & les maux & le ridicule dont le petit esprit est la source.

Il est certain, continua le Marquis, que l'esprit supérieur procure

les plus grands biens à la société civile ; car on ne voit pas qu'un homme qui en eſt partagé, tombe ainſi qu'un autre dans les fautes, & dans les extravagances deſquelles on a tous les jours à ſouffrir. Sur les réflexions que vous ferez ſans doute, vous conviendrez à votre tour, qu'un tel eſprit l'emporte plus ſur le petit eſprit, que le petit eſprit ne l'emporte ſur l'inſtinct des bêtes brutes.

L'eſprit ſupérieur devroit donc être beaucoup plus priſé qu'il ne l'eſt ; mais l'amour propre, & la fole prévention de ceux qui ſont dépourvus de cet eſprit, les jettent dans un trop grand aveuglement, pour qu'ils puiſſent ſe réſoudre à priſer dans autrui, une qualité qu'ils croient poſſéder à un plus haut dégré, ou de laquelle ils ſont incapables de connoitre le prix.

Cependant, combien de fois ne reſterions nous pas dans le labirinte des affaires épineuſes d'honneur & d'intérêt, & combien de fois ne ſerions-nous pas les victimes de mille facheux événements prêts à nous accabler, ſi nous n'étions ſécourus par des individus d'un eſprit ſupérieur au nôtre. D'ailleurs, comme ces dignes individus, ſavent bien mieux que les

Universitas BIBLIOTHECA

autres hommes, maitriſer & cacher leur paſſions ; & qu'ils connoiſſent tout l'avantage qu'il y a à ſe ménager tout le monde, ils ſont ſi attentifs à employer les moyens par leſquels ils peuvent y réuſſir, que leur commerce eſt toujours aiſé & agréable. Il eſt vrai, que ſouvent il entre de la diſſimulation dans leur conduite ; mais comme la prudence eſt inſéparable de l'eſprit ſupérieur, elle ne fait employer la diſſimulation, que dans les occaſions où elle peut plus profiter, & plus plaire à autrui que la franchiſe de l'Idiot.

Que de choſes ne doit on donc pas à l'homme d'eſprit ! Que le ſot, ſurtout, lui eſt redevable ! Que de ſotiſes pardonnées ! Que de confuſions ſauvées ! Que de complaiſances prodiguées, lorſque notre Héros juge qu'il eſt mieux à ſa place qu'il paroiſſe foible avec les foibles, que d'avoir à ſe reprocher qu'il leur a donné quelque mécontentement, par une indiſcrette montre des avantages qu'il a ſur eux ! Que s'il joint à la ſupériorité de l'eſprit, des ſentiments nobles & vertueux, dès-lors n'étant pas de ces lâches adulateurs, il a aſſez d'aſſurance & de généroſité, pour reprendre dans les occaſions où

il eſt à propos de le faire, les vices & les foibleſſes que ne peut tolerer un ami de l'humanité, qui s'intéreſſe autant au bien de ſon prochain qu'au ſien propre. Mais quand il reprend, c'eſt par des répréſentations ſi bien ménagées, & qui perſuadent ſi bien que la préſomption & la malice ne le poſſédent pas, qu'on ſeroit bien plutôt porté à ſe corriger ſous de telles répréſentations, que ſous les reproches malins & injurieux d'un homme qu'ils jugent capable de leur faire, enſuite, une honte de leur ſage amendement.

D'un autre côté, ne doit-on pas beaucoup à l'homme d'eſprit, qui ayant le talent d'écrire, met au jour des Ouvrages dont le Public ne peut manquer de tirer quelque profit ! Les autres avantages que nous lui devons, ſont fugitifs, & ne peuvent être que pour un petit nombre de ſes contemporains; mais ceux qu'il procure par ſa plume, ſont non-ſeulement pour ces mêmes contemporains, mais encore pour un plus grand nombre, & pour la poſtérité.

D'ailleurs, ſi un Eſprit ſupérieur, ſe trouve à un rang éminent de charge, ou d'emploi, ce digne ſujet ne pouvant être ſuſceptible des foibleſſes,

& des lâches préjugés de ces hommes mépriſables, dont les lumières bornées, ne peuvent leur permettre de diſtinguer ce qui rend l'homme reſpectable, d'avec ce qui le rend ridicule dans ſon élévation, il ne croit la gloire de la ſienne, réelle, qu'à meſure qu'il lui donne la réalité, par les bienfaits qu'elle le met en état de diſtribuer, & qui lui font plus ſentir ſa grandeur & ſa puiſſance. Trouvant donc ſon plus grand intérêt à obliger plus parfaitement, il ſe garde bien, dans les recherches qu'on vient faire de ſa faveur ou de ſa juſtice, d'en rabaiſſer le prix, & de ſe donner du ridicule en exigeant un excès fatiguant de démarches, de ſoumiſſions, & d'autres ſoins, par leſquels on croiroit avoir ſurpayé ce qu'on l'auroit engagé d'accorder. En un mot, je puis dire qu'on doit à l'eſprit ſupérieur, les plus grands avantages, & les plus doux agréments.

Il n'en eſt pas de même du petit Eſprit, puiſque c'eſt de lui dont on a plus particuliérement lieu de ſe plaindre dans la ſociété civile. En effet, perſonne ne péche plus que lui, contre les ſentiments & contre la bienſéance. Il eſt préſomptueux, or-

geuilleux, impertinent, brutal ; & l'on eſt dans la gênante & fatiguante néceſſité, d'avoir pour lui plus de ménagement qu'on n'en auroit pour l'homme le plus ſpirituel, n'ignorant pas, qu'il ne faut que très-peu de choſe pour déranger une petite cervelle, & l'indiſpoſer contre ſoi.

Néanmoins, on ne voit que trop de ces petits Eſprits, occuper les places dont le Public eſt plus dépendant ; ainſi lorſque quelques uns d'eux, ne viennent que de quitter le bas état où ils étoient auparavant, c'eſt à ces Meſſieurs là, qu'il faut donner bien plus de ſoins, ſi peu qu'on ſoit dans la triſte ſituation d'avoir beſoin de leur faire la Cour. Car ce n'eſt pas tant de leur généroſité, ou de l'équité de nos demandes, que nous pouvons eſpérer, que c'eſt du contentement que leur ſot orgeuil aura tiré de l'excès des démarches fatiguantes, & des ſoumiſſions humiliantes, qu'heureuſement nous n'aurons pas négligé d'employer. Mais ne pourroient-ils pas ſe corriger de leurs foibleſſes, s'ils vouloient ſe perſuader ſur le ſecret m'épris, & ſur la ſecrete indignation qu'elle leur attire de notre part, lors même que nous ſommes obligés de leur marquer plus de reſpect ?

Il eſt pourtant certain, qu'il ſe trouve d'excellents caractères pour la bonté & la généroſité du cœur, dans les plus petits Eſprits; mais il eſt certain auſſi, que nonobſtant toute l'excellence de leurs caractères, ils ne ſont guéres moins à craindre que les petits Eſprits vains & vicieux; puiſqu'on éprouve tous les jours, que les Eſprits foibles ſe corrompent très-aiſément, & qu'avec les meilleures intentions, ils commettent les plus grandes fautes d'imprudence.

Je crois, pourſuivit le Marquis, que dès cet inſtant vous pouvez convenir, que le manque de jugement, préjudicie beaucoup au bien de la ſociété; mais il eſt à propos que je vous faſſe ſentir tout le ridicule des foibleſſes dont certains petits Eſprits ſont ſuſceptibles, vous ne prendrez que plus de ſoins pour vous garentir des mêmes foibleſſes.

Je témoignai au Marquis combien j'étois ſenſible à ſa bonté; & le Marquis après avoir repris un peu haleine: Il eſt certain, reprit-il, que ſi peu qu'un homme ſache penſer, rien ne lui déſigne mieux une petiteſſe de jugement, que ces traits de vanité, d'indiſcretion, de frivolité & de puérilité, qui partent particulièrement de

de nos étourdis, connus sous le nom de petits-Maîtres. On voit que nonobstant les sages corrections qu'on veut bien ne pas se lasser de leur faire, ils sont toujours, presque pour toutes choses, aussi puérils à trente ans qu'ils l'étoient à douze. Néanmoins, ils se persuadent si fort, qu'on ne peut les voir sans les admirer, qu'il n'est aucun d'eux, qui bien satisfait, seulement d'une mouche, qu'à l'imitation de nos coquettes, il a sû placer à son avantage, ne s'arrache avec le plus vif regret, d'un lieu public où il s'imagine qu'il fait une foule d'admirateurs.

Aussi, c'est là, qu'un vrai sage, qui daigneroit donner ses attentions à l'air, & à toutes les manières qu'affectent ces étourdis, ne pourroit manquer de sentir sa pitié extrêmement excitée. En attendant que vous en fassiez l'expérience, je vais vous faire part de quatre petites avantures dont j'ai été témoin en un même jour. Vous ne pourrez disconvenir, qu'elles n'ont eu lieu que par la foiblesse du jugement de leurs Héros.

Il y a quelques semaines, continua le Marquis, qu'étant à Lyon, & que m'étant trouvé un Dimanche, à l'avant dernière Messe d'une Église

de Religieux, je vis venir se placer au devant de moi, & à côté d'un Officier qui étoit de la plus petite taille, un autre Officier qui étoit de la plus grande, & qui n'étoit pas du même Régiment. Le port extrêmement affecté de ces deux Officiers, m'ayant engagé à continuer de les regarder avec quelque attention, je remarquai que le grand Officier, qui se rapelloit encore plus l'avantage de sa taille, par le défaut de celle de son voisin, ne prenoit que plus de soins à la faire paroître plus avantageuse, tandis que le petit Officier, ne se sentant que plus intéressé à reprendre ce qu'on prenoit sur lui, ne se donnoit pas moins de peine que le grand Officier, à tendre les jarrets, les reins & le cou.

J'avois d'abord pris quelque plaisir à voir le foible & le ridicule de ces deux Officiers; mais prenant bientôt part à la cruelle gêne que le plus petit se donnoit, je fus bien charmé quand je vis, que pour se remettre d'une fatigue à laquelle sans doute il ne pouvoit plus tenir, il alloit un peu plus haut, prendre une place qu'il voyoit vuide, auprès d'un pauvre artisan, dont sans effort il surpasseroit la taille.

La Messe étant finie, & cet Officier s'étant aussi-tôt retourné pour sortir, il marchoit avec l'air le plus impérieux & le plus fanfaron, quand à la sortie de l'Eglise, un artisan d'une taille extraordinairement grande, vint à passer à côté, & bientôt au devant de lui, où la foule qui survint tout-à-coup, le côla très-étroitement. Il prit une si mauvaise humeur, se voyant contraint de de demeurer couvert du corps d'un homme dont il auroit fuit la seule ombre, que repoussant très-rudement l'Artisan : Sors de devant moi, Maraud à longue échine, lui dit-il avec le ton le plus emporté. Morbieu, continua-t-il, dois-tu, Coquin, venir te côler ainsi à d'honnêtes gens ! L'Artisan qui se trouva bon & pacifique, ne fit que rire de cette brutalité ; mais dès qu'on fut un peu moins serré, un de ses amis, autre Artisan, qui étoit d'aussi petite taille que l'Officier, voulant exercer son courage & sa vigueur, en vengeant le maltraité, eut bientôt porté à l'agresseur, quatre à cinq coups de poing, qui le punirent assez bien d'une sotise de laquelle il n'avoit sans doute pas pensé qu'on pourroit oser le faire repentir. Il désarma même l'Officier,

voyant que le trouble où il étoit, lui faiſoit oublier ſon épée ; & il ſe baiſſoit pour mettre la lame ſous le pied, afin de la rompre, quand il ſentit qu'on commençoit à le charger de furieux coups de canne, qu'il devoit au grand Officier dont j'ai déjà parlé, qui ſentoit ſon honneur intéreſſé à venger l'affront qu'on faiſoit en ſa préſence à un Confrère.

Le petit Artiſan, pouvant donc faire uſage de l'épée qu'on ne lui avoit pas laiſſé le temps de rompre, le grand Officier l'auroit eue à l'inſtant au travers du corps, s'il ne ſe fut promptement jetté en arrière, en mettant la ſienne à la main, pour ſe défendre de ſon vigoureux petit adverſaire qui l'attaquoit vivement, tandis que le petit Officier étoit retenu par le grand Artiſan.

Le combat s'animoit, & le grand Officier, tâchoit de ſon mieux à porter le coup à l'unique faveur duquel il pouvoit ſauver ſa vie & aſſouvir ſa fureur ; mais le petit Artiſan qui continuoit de s'exécuter avec une vigeur ſans égale, lui fait enfin lâcher le pié, & le repouſſe juſqu'à un petit amas de pierres, ſur lequel il tombe ſi rudement, que l'épée en échape de ſa main. Le vainqueur à l'inſ-

tant la ramaſſe, ſe contente d'en donner un coup du plat, ſur la tête du vaincu; & courant du côté d'un mur peu élevé, qui faiſoit l'enceinte du jardin des Réligieux, il jette dans ce jardin les deux épées, & ſe retire tranquilement parmi la foule du peuple, qui l'aplaudit, & le dérobe aux yeux des deux Officiers. Ils firent mine de vouloir courir ſur lui, mais ne voyant plus qu'un grand nombre de rieurs, ils demeurerent ſi confus, que l'un & l'autre ſe preſſerent de rentrer dans l'Egliſe, pour aller chercher leurs épées, & pour, ſans doute, demeurer cachés dans le Couvent, juſqu'à ce que les témoins de leur confuſion ſe fuſſent retirés.

Je fus, continua le Marquis, du nombre des prémiers qui ſe retirerent; & je faiſois de ſi profondes réflexions ſur cette ſcène, que je ne penſois point à remonter dans mon Caroſſe, avec lequel on me ſuivoit, voyant que je continuois de marcher. J'en étois à penſer, combien il eſt humiliant à l'homme, d'être ſuſceptible d'une ſi grande foibleſſe que celle de ſe faire, & un mérite d'une grande taille qui ne lui donne, ni vigeur, ni corrage, ni ſentiment, & une honte d'une petite taille avec laquelle

il peut posséder au plus haut dégré, toutes les belles qualités qui seules peuvent réellement le rendre estimable, quand je fus abordé par un ami, qui venoit à la messe dans la même Église d'où je sortois. Comme alors je n'en étois éloigné que d'une centaine de pas, il m'engagea de rentrer avec lui, pour que de-là je l'accompagnasse chez une personne de ma connoissance, à laquelle il vouloit faire une proposition qu'il espéroit que je ferois agréer. La complaisance que je voulus avoir pour mon ami, me donna occasion d'être spectateur de la seconde scène que je vais vous raconter.

Nous avions pris place au bas de l'Église, & la Messe commençant, chacun paroissoit donner l'attention que cet auguste sacrifice exige, quand nous nous sentimes fortement heurtés par quelqu'un que nous avions ouï sortir brusquement de sa place, & qui passoit derrière nous, en courant comme une personne qui s'échape au plus grand danger, ou qui vôle auprès d'un ami qu'il voit avoir besoin du plus prompt secours. Nous étant rétournés, nous vîmes que c'étoit un de ces Abbés damoiseaux, qui montrent avoir moins de goût

pour l'Égliſe, qu'ils n'en ont pour en conſommer voluptueuſement les revenus. Il gagnoit du côté de la porte, & y parvenoit enfin, en faiſant culbuter les chaiſes, & preſque les perſonnes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage.

Nous ne pûmes qu'avoir la curioſité de le ſuivre des yeux, autant que nous pourrions le voir; & d'inſtant à autre nous penſions toucher à celui où il nous rendroit ſpectateurs d'un des plus fâcheux accidents; mais nous fûmes bientôt raſſurés. Monſieur l'Abbé s'arrête tout court auprès du Benitier, y prend de l'eau benite, fait quelques pas en avant, & enſuite, avec une auſſi ridicule affectation que celle qu'on voit en nos petits-Maitres, ayant préſenté de cette eau à deux Dames qui entroient, ſe met au milieu d'elles en les complimentant, & les conduit par la main juſqu'à l'endroit qu'il venoit de quitter, où elles trouvèrent des places, & où il ne diſcontinua de les entretenir par des diſcours, qui ſuivant l'air avec lequel on les écoutoit, ne pouvoient que répondre au peu de ſageſſe de leur auteur.

Nous eumes, mon ami & moi,

plus de pitié que de plaiſir, en voyant le ridicule de cet Eccléſiaſtique ; je n'en eus pas moins le ſoir à la Comédie, en voyant les extravagances de deux des ſpectateurs : Je vais vous en faire part.

J'avois pris place au Parterre, ayant des raiſons pour ne pas paroître ailleurs ; & il n'y avoit qu'un inſtant que j'y étois, quand je vis entre les Couliſſes, un jeune Conſeiller que je connoiſſois depuis peu de jours, & que je croyois plus ſage. Il me paroiſſoit très-empreſſé d'une Actrice auprès de laquelle il étoit, & il eſt vrai que je la trouvois mériter quelque attention, par ſa beauté & par la réputation qu'elle avoit d'être très-vertueuſe ; mais j'étois honteux pour ce Magiſtrat, des diverſes grimaces qu'il faiſoit pour tâcher de lui plaire, & qu'il accompagnoit d'une infinité de petits coups de doigt, qu'il lui donnoit ſur les mains ſur les joues, ſur les épaules, & partout où il lui plaiſoit. Néanmoins il ne s'en tint pas là ; car voulant profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit de faire une nouvelle galanterie, il ſe ſaiſit du Bonnet à grand Panache, d'un jeune danceur qui étoit auprès d'eux, ſe le met ſur la

tête, prend les mains de l'Actrice, & fait devant elle sept à huit Caprioles de la meilleure grace qu'il lui est possible de leur donner. La plûpart des spectateurs qui se trouverent à portée de voir ce nouveau trait d'extravagance, ne manquerent pas d'en rire de toutes leurs forces; ils firent même, ensuite, de si grandes huées, que le Magistrat, qui connut bientôt qu'il en étoit l'objet, ne put les faire cesser qu'en prenant le parti de se dérober aux yeux de ces impitoyables moqueurs.

A la faveur de sa retraite, j'eus très-à-propos la liberté de donner mon attention à la scène dont il me reste à vous faire part.

Je perdois à peine de vûe le folâtre Magistrat, qu'encore avant la représentation de la Piéce, ayant jetté les yeux sur un autre petit-Maître, que jusques là je n'avois pas aperçu auprès de moi, je ne fus pas moins engagé à lui donner mes attentions. Aussi, étoit-ce quelque chose d'assez amusant, que de voir le mouvement perpétuel où il étoit, soit en admirant chaque piéce des agréments d'or qu'il avoit sur son habit, soit en jettant alternativement les yeux, de dessus lui, sur les autres spectateurs

les plus parés, dont il balançoit sans doute la parure avec la sienne, pour en tirer toute la satisfaction qu'il pourroit procurer à sa vanité. Ce n'est pas tout, ce petit-Maître, qui de plus étoit un fat, ainsi que presque tout petit-Maître l'est, regardoit avec dédain, ceux de ses voisins, qui se trouvoient vêtus moins magnifiquement, & il portoit l'insolence, jusqu'à passer brusquement entre les spectateurs, & au-devant d'eux, quand il lui paroissoit qu'en leurs places, sa parure seroit plus éclairée.

A la fin un Seigneur étranger qui se trouvoit au Parterre, & qui pour être en habit simple de voyage, n'avoit été que plus maltraité par ce fat, sût assez bien le faire repentir de l'insulte qu'il lui avoit faite, soit de la manière dont je viens de parler, soit par la plus insolente réponse à la plus polie représentation.

Il avoit d'abord cru que ce petit-Maître étoit d'un rang distingué; mais après qu'il l'eut entendu, l'aiant plus considéré, & se persuadant que cet adversaire, qu'il ne voioit pas armé d'une épée, ne pouvoit être qu'un des Négocians de cette ville, où on les voit porter le luxe au point le plus déplacé & le plus téméraire,

il résolut de ne se venger que par une simple plaisanterie. Pour cet éfet, s'étant alors contenté de lui dire, quand nous serons hors d'ici, trop altier Seigneur, nous aurons affaire ensemble, il fit aprocher son valet de chambre, qui étoit à quelques pas derrière eux, & lui montrant le petit-Maître, qui en éfet n'étoit qu'un Marchand. Je vous recommande, lui dit-il à l'oreille, de vous tenir au plus près de ce particulier, de ne pas le perdre de vue, de le suivre s'il vouloit sortir avant la fin du spectacle, & de le faire arrêter à la porte jusqu'à ce que je l'y aie joint.

Cependant, le Marchand, qui croioit avoir été pris pour un Seigneur, & qui sentoit sa fole vanité flatée, à tâcher que rien ne put détromper son adversaire, n'eut pas plutôt réussi à se faire prêter une épée, aprés qu'il se fut éloigné de douze ou quinze pas, que se l'étant mise au côté, il revint plein de joie, se remettre devant le Seigneur étranger, dans la résolution de ne sortir qu'avec lui. Il n'avoit pourtant pu s'armer si secretement, que le valet de chambre ne se fut aperçu de la manœuvre : celui-ci en informa son maître,

qui n'attendit qu'avec plus d'impatience l'instant où il pourroit exécuter son projet.

Enfin, le spectacle fut á peine fini, que le Seigneur se hâta de tourner ses pas du côté de la porte. Le Marchand le suivit aussitôt, & l'ayant atteint, afecta de marcher à côté de lui, se flatant sans doute, que sa seule constance à braver l'inconnu, le détourneroit de l'exécution de sa menace. Mais qu'il fut étonné & confus, quand à la sortie, cet inconnu qu'il vit être attendu par plusieurs domestiques, & par un carosse qui s'avançoit pour le recevoir, ne manqua pas à tenir sa parole-i En éfet, le Seigneur étranger arrêtant alors le Fat par le bras : il étoit très-inutile, brave champion, lui dit-il, que vous empruntassiés une épée. Mon dessein n'étoit pas de faire usage de la mienne avec vous; car je ne suis pas assez sot pour me piquer des insultes que vous n'avez faites qu'à mon habit, par raport au plus de magnificence du votre. Je laisserai donc le mien lui demander satisfaction; mais comme véritablement il s'en faut beaucoup que partie soit égale, permettez, je vous prie, que mon habit lui opose celui de mon valet de chambre, que

vous

vous voiez ici, non moins doré que vous ne l'êtes, & nous verrons si son habit ne remportera pas victoire, par l'estimation de tel fripier qu'il vous plaira choisir. A ces mots, le Seigneur étranger aiant relâché le petit-Maître Marchand, ce Fat ne fut pas tenté de prendre aucun autre parti, que celui de sortir aussitôt de dessous les yeux d'un si grand nombre de témoins de sa confusion.

Voilà, ajouta le Marquis, quatre Scènes qui font voir des traits bien marqués de cette foiblesse de jugement qui est presque en tous les hommes, & qui est la source d'un nombre infini de maux, assez grands, & assez dégoutans, pour donner lieu aux Sages de détester & de fuir la société civile.

En éfet, quel ridicule ne se donnent donc pas aux yeux de ces Sages, nombre de nos jeunes Militaires, qui ne devant faire cas que de la bravoure, & des autres belles qualités dont elle reçoit autant d'éclat qu'elle leur en donne, goûtent moins ce qui constitue le vrai mérite, qu'ils ne goûtent la fole satisfaction de faire parade d'un air fier & impérieux qui n'anonce qu'un Fat, capable des

afectations les plus puériles.

Quel ridicule ne se donnent pas aussi, nombre d'Ecléſiaſtiques, quand peu jaloux de l'eſtime, & même de la vénération qu'ils s'acqueroient en gardant au moins un ſage extérieur, ils rejettent folement une gloire, qu'ils préféreroient ſans doute, ſi la foibleſſe de leur jugement, & le mauvais goût dont il les rend ſuſceptibles, ne leur faiſoient aimer mieux avoir les ſuffrages de quelques femmes frivoles & peu vertueuſes, que paroître des hommes reſpectables, qui ſavent ſe faire un mérite de connoître, & de faire voir en eux la décence qu'exige leur état!

Y a t-il moins de ridicule, & en ces Magiſtrats qui ne ſont purement que frivoles, & en ces Magiſtrats, qui ſe perſuadent ſi fort, qu'en s'attachant aux fonctions de leurs charges, ils ne peuvent être trop circonſpects, & trop graves, qu'ils affectent, ſurtout avec leurs ſupliants plaideurs, de pouſſer cette circonſpection & cette gravité, juſqu'au point qui les ridiculiſe, & les rend l'objet de la moquerie ſecrette de leurs ſupliants mêmes.

Enfin, le Marchand ſe donne-t-il moins de ridicule, quand il a la fo-

lie de ne pas proportionner sa dépense à son rang, & qu'il croit se faire d'autant plus priser, & juger plus digne de confiance & de crédit, qu'il fait éclater son luxe avec moins de retenue, en suivant les traces d'une infinité d'autres de son état, qui s'étant conduits de même, n'ont pas tardé de faire, non-seulement leur ruine, mais encore celle des particuliers qui avoient malheureusement donné dans le piége d'un faste si déplacé & si téméraire.

Aussi, qui ne pourroit convenir que la conduite des petits-Esprits, ne soit bien opposée à celle qu'on voit en ces dignes sujets, que la supériorité du jugement & de l'esprit, fait agir avec cette sagesse qui fait les plus grands avantages, & les plus grandes douceurs de la société civile. Il est vrai que les foiblesses que je viens d'exposer à vos yeux, étant du nombre de celles qui sont le plus à la mode, leurs auteurs ne se font aucune peine de les avoir; mais je ne doute pas qu'ils ne s'en fissent une vraie honte, s'ils pouvoient se persuader, que les gens plus sensés, & plus capables de discernement qu'ils ne le sont, ne regardent ces foiblesses que comme les plus sûres

marques du manque de jugement. Car les petits-Esprits n emettent pourtant pas ce défaut au nombre des choses dont ils osent se faire gloire, & il leur seroit bien amer, de pouvoir se convaincre qu'ils n'ont rien moins que le jugement qu'ils croient avoir.

En prononçant ces derniers mots, le Marquis se leva; je me levai aussi, en le remerçiant derechef; & comme la nuit étoit survenue, & que l'heure du souper aprochoit, nous rentrames à l'instant au Château.

Dès que nous eumes soupé, nous allames au clair de la lune, sur un balcon, où le Marquis ayant fait aporter deux chaises, & m'aiant fait asseoir auprès de lui, je jugeai qu'il ne tarderoit pas à me donner de nouvelles instructions. Comme la manière dont il me les donnoit ne me déplaisoit pas, & que je ne voiois aucun amusement plus agréable à prendre jusqu'au retour de la Marquise, je fus bien charmé, quand il me demanda, si j'agréérois qu'il m'entretint sur un sujet que le précédent venoit de lui rapeller, & dont il pensoit que je pourrois tirer quelque fruit. Je lui répondis, que je serois bien peu dans mes intérêts, si je ne vou-

lois profiter de toutes les bontés qu'il daignoit avoir pour moi, & il reprit la parole en ces termes.

Après vous avoir fait connoître les principales foibleſſes dont on eſt ſuſceptible par le manque de jugement, il eſt à propos de vous faire connoître les principales foibleſſes dont tout homme peut être ſuſceptible, par le trop de condeſcendance qu'on ſe plaît à avoir pour les tendres ſentiments du cœur.

Sachez donc, mon cher enfant, qu'on eſt coupable d'une des plus grandes foibleſſes, quand on s'attache opiniâtrement à des objets auxquels on ne doit pas s'attacher, s'ils ſont trop au-deſſus, ou trop au-deſſous de ſoi. Cette foibleſſe devient plus blâmable, à méſure qu'on perſévére à l'entretenir, & à faire les extravagances qu'elle inſpire, qui ne peuvent que troubler notre repos, & n'être rien moins qu'à notre gloire. Je vais par un exemple, vous faire voir quelles ſont les honteuſes extrêmités où une telle foibleſſe nous réduit.

Le Marquis de.... fils unique d'un pere qui vit encore, eſt l'un des Cavaliers les plus ſpirituels & les plus aimables. Il y avoit trois mois qu'il

avoit atteint l'âge de trente ans, ſans avoir pu, par le goût qu'il avoit pour les agréments du célibat, ſe réſoudre à ſe ranger ſous le joug de l'himénée. Content des douceurs que lui procuroient, nombre d'heureuſes intrigues avec les plus belles perſonnes de la Cour, il ne penſoit qu'à jouir du fruit de ſes glorieuſes conquêtes, quand paſſant devant la boutique d'une pauvre Veuve, qui avec ſa fille âgée d'environ dix-huit ans, faiſoit commerce de quelques menues marchandiſes de bas prix, il fut frapé de l'extraordinaire beauté de la jeune Marchande.

Auſſitôt, ſous prétexte de vouloir acheter quelques aunes de rubans, il ſe détermine à entrer chez elle, pour la voir de plus près; & dès-lors il ſe ſent épris de tant d'amour, qu'il ne héſite pas à déclarer à cette fille, le puiſſant effet de ſes charmes. Elle répond au Marquis, qu'elle n'attribue qu'à ſa politeſſe tout ce qu'il lui plait de dire; & le Marquis, charmé de la douceur & de l'eſprit dont il la trouve partagée, ne ſe retire qu'extrêmement paſſionné, & en ſe propoſant de la revoir le lendemain, pour tâcher de lui faire accepter les conditions avantageuſes, au moyen

desquelles il se flatoit de se la rendre tout-à-fait favorable.

Il la vit pourtant plus d'un mois, presque tous les jours, sans pouvoir en tirer autre chose que des réfus polis. Aussi, voyant avec chagrin, qu'il n'y avoit point d'aparence qu'elle voulut en qualité d'amante, lui accorder ce qu'il désiroit, il tâcha de l'y engager, en promettant qu'il l'épouseroit, quand il ne pourroit plus douter qu'elle avoit pour lui, l'attachement que méritoit ce qu'il vouloit faire pour elle.

En éfet, Léonore, cette jeune Marchande, ne désiroit qu'un amant sur qui elle pourroit sûrement fonder l'espérance du mariage; elle croyoit avoir trouvé cet amant en la personne du valet de chambre du Marquis. Ce garçon qui étoit d'une très-jolie figure, & près de recueillir un héritage assez considérable, s'étoit d'abord hazardé, en portant des billets de son maître à cette fille, de lui déclarer qu'il l'aimoit; & ayant réussi à lui persuader qu'il s'estimeroit l'homme le plus heureux, si la fortune qu'il pouvoit lui faire partager en l'épousant, étoit plus capable de la tenter, que l'empressement d'un Seigneur coquet & inconstant,

il fut bientôt s'en faire aimer autant qu'il désiroit qu'elle l'aimât. Il ne manquoit plus à sa satisfaction, que de résoudre Léonore à congédier le Marquis, de qui, suivant qu'elle l'assuroit, elle ne continuoit de recevoir des visites, que parce qu'elle n'osoit le prier de ne lui en plus faire.

Néanmoins, cette fille qui avoit assez de vanité, jugeoit que jusqu'à ce que le valet de chambre eut satisfait à sa parole, il étoit à propos qu'elle ménageât le maître, qui par la force de sa passion, pourroit bien l'épouser, si elle persistoit avec lui dans la même réserve. Ainsi, bien loin qu'elle eut la volonté de congédier le Marquis, elle n'avoit pas moins d'apréhension de le perdre, qu'elle en avoit de perdre cet autre amant, qu'une vraie inclination lui rendoit cher.

Les choses étoient en cet état, quand une nuit, deux heures après le coucher du Marquis, un de ses laquais vint lui dire, que le Chevalier de.... qui paroissoit fort troublé, demandoit à le voir. Le Marquis ayant ordonné qu'on le laissât entrer, & qu'ils fussent seuls, le Chevalier ne se vit pas plutôt sans témoin auprès de son ami, que prenant la

parole : je fais en cet instant, lui dit-il, une épreuve bien convainquante, du peu de fond qu'on doit faire sur les aparences les plus propres à nous tromper ! Car ce que je vois, après ce qu'on vient de m'aprendre à votre porte, me persuade très-parfaitement, que ce n'est pas vous, mon cher Marquis, qui tout au-devant de chez moi, venez de percer de plusieurs coups d'épée, une jeune fille déguisée en homme, laquelle est encore inconnue.

Quoiqu'il en soit, ajouta le Chevalier, il n'y avoit qu'un instant que j'étois rentré au logis, quand les cris qu'elle faisoit, m'ayant fait mettre à la fenêtre, & la lune éclairant toute la rue, j'ai cru vous voir avec le magnifique habit, dont vous êtiez vêtu avant hier, fuir d'auprès d'un homme, qui étendu à terre faisoit de vains éforts pour se relever. La part que je prends à tout ce qui vous intéresse, m'a d'abord fait sortir précipitamment, tant pour m'éclaircir sur ce que je venois de voir, que pour vous offrir mes services ; & j'ai été témoin, de ce que des passants & des voisins, déja accourus, relevoient cette personne, & l'emportoient chez un chirurgien, qui

ne demeure qu'à cinquante ou soixante pas de chez moi.

Je l'y ai suivie, & je n'ai été que plus alarmé, la voyant presque aussitôt expirer, au moment que pour satisfaire en partie la curiosité des personnes qui la secouroient, elle achevoit de déclarer, qu'elle mouroit par la main d'un infidéle & barbare amant, irrité de l'avoir vû réussir à le convaincre de son infidélité. A l'instant, je me suis hâté de me rendre chez vous, où je viens d'aprendre que vous n'êtes pas sorti depuis le souper. Je vous trouve dans votre lit; je vous y vois tranquile, sans que je pusse juger que j'eusse déja pu vous y voir, si vous étiez la personne en qui j'ai cru vous reconnoître; & je suis bien aise de ce qu'il ne s'agit que de ma mépriſe, & d'une interruption de repos, causée par ma tendre amitié pour vous.

Le Marquis fit les plus affectueux remerciments au Chevalier, & ce dernier se retira très-assuré; mais le Marquis fut à peine seul, qu'il vint insensiblement à faire des réflexions sur ce qu'il venoit d'aprendre. Très-jaloux de sa réputation, il se représenta avec tant d'inquiétudes, les désagréables suites que pourroit avoir

ce meurtre, ſi d'autres perſonnes que le Chevalier avoient fait la même mépriſe, qu'il ne put s'endormir. Il prit bientôt la réſolution, pour être moins inquiet, de ſe lever, & d'aller dans ſon cabinet, y lire juſqu'au jour, ou juſqu'à la diſpoſition au ſommeil. Pour cet éfet, voulant avoir de la lumière, il tire le cordon de la ſonnette qui eſt près du lit de ſon valet de chambre, & n'ayant pu faire venir ce domeſtique en l'apellant ainſi, il penſe qu'il peut être malade, & il ſe détermine à aller l'apeller à la porte de la chambre où il couche.

Trouvant cette chambre ouverte, il y entre, & il eſt bien étonné de n'y pas trouver ce garçon. Il va éveiller un laquais, par lequel il ſe fait aporter de la lumière; & lui ayant demandé s'il ſait où eſt Florin, qui n'eſt pas actuellement dans ſa chambre, il tombe dans la plus grande conſternation, quand ce laquais, qui lui eſt très-attaché, lui répond en ces termes.

Je ne puis, Monſieur, vous aprendre autre choſe au ſujet de votre valet de chambre, ſi ce n'eſt, que cette nuit même, peu de tems après votre coucher, l'ayant ſurpris révêtu

d'un de vos habits, & lui ayant témoigné mon étonnement : Je veux bien te confier, m'a-t-il dit, comptant sur ta prudence, un secret assez imporrant pour moi. Saches donc, que je suis aimé de deux Demoiselles, dont l'une qui est extrêmement jalouse, épie si bien toutes mes démarches, qne je suis obligé de me déguiser pour voir l'autre, qui en vaut bien la peine, puisqu'elle est Mademoiselle Léonore, qui me préfere à Monsieur le Marquis, quoiqu'elle en soit passionnement aimée. Comme il est vrai, ajouta le laquais, que je n'ai pris cette confidence que pour un badinage, je ne crois pas que vous m'eussiez sû mauvais gré, si ne m'ayant pas donné occasion de vous en rendre compte, j'eusse gardé un silence qui n'auroit été que très-innocent.

Le Marquis étoit amant, c'étoit assez pour qu'il ne pût se persuader que la confidence eut été un badinage. Dès-lors, ne pouvant résister à l'envie qu'il a de se rendre certain de la perfidie, & de s'en vanger, il se hâte de s'habiller, & il se voit bientôt à la porte de l'apartement de Léonore. Il y frape de manière qu'il ne peut être entendu que de la

la ſervante, qu'il ſait avoir ſon lit à l'entrée de cet apartement; & cette fille répondant, qu'elle n'ouvrira pas ſi l'on ne ſe fait connoitre, le Marquis qui ſe l'étoit dévouée par nombre de préſents, la croit ſi peu capable d'avoir pu ſe réſoudre à être d'intelligence avec qui auroit voulu le tromper, qu'il la ſatisfait auſſitôt. Je ſuis le Marquis, lui dit-il, qui pour de très-importantes raiſons, ne veut qu'entrer ſecrettement dans la chambre de Léonore, & en ſortir à l'inſtant de même.

Ce domeſtique, qui éfectivement n'a rien à ſe réprocher contre les intérêts de ſon bienfaiteur, ne hézite pas à lui ouvrir, pour lui donner le moyen de ſe ſatisfaire. Le Marquis, toujours plus pouſſé par l'ardente curioſité qui l'avoit obligé de ſortir de chez lui, s'en va doucement juſqu'au lit de Léonore, & en ouvre de même le rideau, après s'être propoſé de le refermer, & de s'en retourner auſſitôt qu'il ne verroit rien de ce qui faiſoit ſon apréhenſion. Mais de quels mouvements ne ſe ſent-il pas agité, quand il voit jouir du plus tranquile ſommeil, un couple qui méritoit de reſſentir tout l'éfet de la fureur qu'il excitoit dans le

cœur de l'amant le plus passionné, & du maître le plus digne de tous les égards!

Infâmes! s'écrie le Marquis. A ce mot échapé avec transport, les perfides se réveillent & s'éfrayent: ils jettent leurs régards sur l'incommode, & leur éfroi augmentant quand ils voyent en lui le Marquis, ils demeurent aussi immobiles & aussi muets qu'une statue. Aussitôt cet amant, en profitant de leur trouble, ouvre tout le lit en présence de sa servante, qui étoit accourue, met son flambeau sur une table, ferme la porte de la chambre, en prend la clef, & revient à ses perfides, en leur défendant, & à la mere, qui s'étoit aussi réveillée, de sortir de leurs places, & de faire entendre leurs voix, sous peine de mort. Ensuite, pour se vanger, surtout de l'indigne Léonore, par un éclat deshonnorant, il s'aproche d'une fenêtre, en tenant toujours ses yeux sur les deux coupables; & sous prétexte de demander du secours pour sauver sa vie, il commençoit à tâcher de faire accourir des voisins, pour les rendre témoins de l'écart de cette fille, quand le téméraire domestique, armé de deux pistolets qu'il avoit

caché sous le chevet du lit, entreprend de les lâcher sur son maître, qui n'échape au danger que parce que les armes manquent de prendre feu.

Alors, le Marquis ne se possédant plus, il met l'épée à la main, en courant sur ce téméraire, qui s'étoit aussitôt mis à fuir; & il l'auroit percé de cent coups, si par une petite porte à laquelle le Marquis n'avoit pas pris garde, & qui communiquoit dans l'endroit où couchoit la servante, il n'eut eu le moyen de s'évader, en fermant sur lui cette porte, dont la clef se trouva mise du côté favorable. Il voulut continuer sa poursuite, par un autre passage; mais jugeant qu'il ne pourroit rejoindre son indigne domestique, qui sans doute n'oseroit retourner chez un maître envers lequel il étoit coupable du plus noir attentat, ensuite d'un meurtre, qui seul devoit le faire fuir bien loin, il revient sur ses pas, accablé d'un trouble & d'une douleur extrême. L'état où il se trouve, l'oblige, pour se remettre un peu, avant que d'abandonner pour toujours Léonore, de s'asseoir sur la première chaise qu'il rencontre. Il y est à peine, qu'il apperçoit à côté de

lui, & ſon habit, dont en éfet le téméraire valet de chambre s'étoit révêtu, & un papier en partie dehors d'une des poches de cet habit. Il l'en tire entièrement pour en éviter la perte, croyant qu'il eſt du nombre de ceux qu'il y avoit laiſſé; mais le regardant de plus près, il lui paroit être un Billet adreſſé à ſon valet de chambre par Léonore, dont il reconnoit l'écriture. Curieux de lire ce Billet, il le trouve conçu en ces termes.

„ Il eſt bien juſte, mon cher Mar-
„ quis, qu'à la fin je vous donne de
„ plus fortes marques de ma ſenſibi-
„ lité à une tendreſſe que je crois
„ telle que vous me flattez qu'elle
„ eſt. Vos promeſſes, vos proteſta-
„ tions, vos continuelles inſtances,
„ capables d'émouvoir un cœur de
„ bronze, ont enfin produit tout
„ l'éfet qu'elles devoient produire ſur
„ le mien, en me déterminant à vous
„ permettre de venir cette nuit, après
„ onze heures, m'aſſûrer de nouveau
„ d'une inviolable fidélité.

„ Nous ne pourrons nous entrete-
„ nir de nos tendres ſentiments, que
„ dans la chambre où ma mere & moi
„ couchons; mais comme à l'heure
„ dont il s'agit, ma mere eſt au fort

„ de ſon ſommeil, que d'ailleurs elle
„ n'a pas l'ouie bien bonne, il nous
„ ſuſira d'être ſans lumière, pour
„ n'avoir pas lieu d'apréhender qu'on
„ trouble notre entretien. La cour
„ ſera ouverte ; vous aurez peu de
„ tems à la parcourir, avant que vous
„ puiſſiez venir me joindre.

Après cette lecture, le Marquis fut très-étonné. Mais il ne pouvoit manquer de l'être : car en entrant chez Léonore, il avoit vû les plus grandes marques de ſa perfidie ; & il lui paroiſſoit que le Billet qu'il venoit de lire, ſous l'adreſſe de Florin, prouvoit autant qu'elle étoit innocente, qu'il confirmoit qu'elle ne l'étoit pas. Il voulut ſe décider ſur ce qu'il devoit croire, & il ſe perſuada, enfin, qu'il pouvoit être que Léonore ne fut pas coupable envers lui, puiſqu'elle le nommoit dans ce Billet, en l'invitant à venir jouir du prix de ſa tendreſſe. Néanmoins la vérité du fait, étoit, que le Billet n'avoit été écrit que pour le valet de chambre, que par flaterie, Léonore traitoit de Marquis, parce que l'ayant déja vû quelquefois ſous l'habit de ſon maître, elle avoit trouvé qu'il ſembloit être ce Seigneur.

Cependant la fureur de cet amant

s'étant ralentie, ſon foible extrême pour Léonore, lui faiſoit eſſayer s'il pourroit réuſſir à concilier ce qui paroiſſoit pour & contre elle, quand cette fille, qui s'étoit un peu remiſe de ſon trouble, tandis que le Marquis liſoit le Billet, qu'elle n'avoit pas tardé à réconnoître pour celui que depuis quelques heures, elle avoit écrit au valet de chambre, oſa tenter de ſe tirer d'affaire, à la faveur des termes dans leſquels il ſe trouvoit heureuſement conçû.

Pour cet éfet, feignant de n'avoir pas réconnu ce Billet, qu'elle juge être ce qui tient en ſuſpens les cruels coups qu'elle avoit vû prêts à punir ſa perfidie, elle ſe lève à moitié ſur ſon lit, & les yeux baignés des larmes qu'elle répandoit, tant parce qu'elle déſeſperoit de revoir jamais Florin, que par la crainte d'être au premier inſtant la victime du juſte courroux du maître, elle prend enfin la parole en ces termes. Quoi! Monſieur, dit-elle au Marquis, je parois être la perſonne qui mérite le plus toutes les extrêmités où vous pourriez vous porter, & vous diférez ſi long-tems de venir m'arracher la vie! Venez, je vous en conjure, me faire cette grace; je ne déſire

rien tant que ce qui peut au plutôt mettre fin à ma honte, & à la douleur que me fait reſſentir la cruelle penſée, que nonobſtant mon innocence envers vous, j'ai perdu par l'apparence du contraire, toute votre eſtime & toute votre tendreſſe.

Il eſt vrai, ajouta la fourbe, que j'expirerois avec plus de ſatisfaction, ſi je pouvois vous faire connoître cette innocence; mais comment y réuſſirois-je, puiſqu'elle eſt malheureuſement enſevelie ſous ce qui eſt le plus propre à me convaincre de l'infidélité la moins équivoque! Vous ne voudriez pas vous perſuader ſur ma fidélité, à la faveur de l'unique choſe qui dès cet inſtant pourroit en rendre témoignage, je veux dire l'habit que vous avez peut-être déja vû, & que je vois maintenant près de vous? Il prouve, néanmoins, le déguiſement dont on a eu beſoin pour vous répréſenter & me tromper, ainſi qu'on l'a fait, après l'interception d'un Billet que je vous avois écrit. Et ce Billet, ſi votre téméraire domeſtique vouloit le rendre, ſeroit une plus forte preuve de mon innocence. Mais ne ſeroit-il pas plus heureux pour moi, que vous me cruſſiez ſi coupable, qu'il vous plût

ne pas tarder à venir trancher mes jours ? Oui, leur fin m'eſt plus convenable ; venez, mon cher Marquis, continua-t-elle toujours toute en pleurs, venez promptement percer ce cœur infortuné ; il ne vit preſque plus, & le moindre coup qu'il vous plaira prendre la peine de lui porter, aura bientôt fait votre ſatisfaction & la mienne.

Cet artificieux diſcours, l'affliction de la fourbe qui le débitoit, & ce qu'elle laiſſoit voir plus à découvert, des beautés capables de charmer l'homme le moins ſenſible, eurent un ſuccès qu'elle n'eut oſé ſe promettre. Le Marquis fut ſi touché, & ſa paſſion ſe ranima ſi fort, que prenant auſſitôt la parole en s'aprochant de la perfide : Ceſſez de vous affliger, lui dit-il, ma tendreſſe parle plus favorablement pour vous, que vous n'avez parlé vous-même. Il eſt vrai, que je ne ſuis pas encore parfaitement perſuadé ſur votre innocence envers moi ; mais je me flate que je le ſerai, & que j'aurai le plaiſir de vous rendre mon cœur & mon eſtime, dès l'inſtant que vous vous ſerez juſtifiée ſur les obſervations que je veux vous faire à l'égard du Billet que vous dites m'avoir écrit, &

que vous me voyez à la main.

L'ai-je bien compris ? répondit-elle au Marquis, en le regardant tendrement. Voudriez-vous, Monsieur, que je vous crusse avoir un attachement assez fort, pour qu'il put vous engager à me rendre votre cœur & votre estime, pour prix de ma justification ? Quoiqu'il en soit, je crois qu'il me seroit à présent très-aisé de vous faire voir toute mon innocence, puisqu'elle a pour elle, & le déguisement dont il paroit qu'on s'est servi, & le billet qui est heureusement tombé en vos mains. Mais je suis toujours bien éloignée de me persuader, que la délicatesse que vous devez avoir, puisse vous permettre de faire pour moi, ce que les trop généreux sentiments de votre cœur voudroient arracher à cette délicatesse. Elle seroit toujours blessée d'ailleurs, quoique je puisse vous assurer, que j'ai été plus réservée que si je n'eusse pas été dans l'occasion de l'être moins. La mort est donc l'unique chose qui me convient aujourd'hui ; ne me la refusez pas, je vous en conjure encore, ou ma douleur, mes regrets & ma honte, me la procureront par des blessures bien moins douces que celles que

je recevrois de votre main.

Le Marquis ne se sentant que plus d'empressement à n'avoir aucun doute sur la fidélité de Léonore : Je veux, lui répondit il, que vous viviez, & que vous vous persuadiez que je ne désire pouvoir juger sûrement que vous n'êtes point coupable envers moi, que pour réprendre pour vous les mêmes sentiments, sans vouloir m'inquiéter par l'inutile recherche d'une autre certitude de votre reserve, que celle que je puis tirer de l'assurance que vous m'en donnez. Je vous prie donc de me faire comprendre comment peut être à votre justification, un Billet qui prouve d'abord par son adresse à mon valet de chambre, que vous êtes autant coupable que vous m'avez paru l'être.

Puisque vous voulez, réprit Léonore, que je n'omette aucun des éclaircissements qui peuvent vous ôter jusqu'au plus leger soupçon que je vous aye été infidéle, je vais vous satisfaire, & je commencerai par vous dire, que je suis très-étonnée de ce que la lecture de ce Billet, n'a pas achevé de vous faire voir mon innocence. J'avoue que l'adresse a pû d'abord vous la voiler ; mais il est certain qu'en tous les termes qu'il

contient, il n'en eſt aucun qui puiſſe vous porter à croire qu'il ait été fait pour quelqu'autre que pour vous. Je n'y parle qu'à la perſonne que j'y déſigne ſous ſa qualité de Marquis, & il eſt bien plus naturel de faire fond ſur les termes de ce Billet, que ſur ſon adreſſe, qu'il détruit, & qu'il ne peut faire regarder que comme l'éfet d'une diſtraction, ou de quelques réflexions, qui n'ont pas fait juger à propos de faire paroître le nom de la perſonne à qui l'on écrivoit.

Vous déſirez ſans doute, continua-t-elle, que je m'explique poſitivement à cet égard; je vais encore vous ſatisfaire, en vous aprenant que pour mettre une adreſſe ſur mon Billet, je ne me ſuis ſervi du nom de votre indigne valet de chambre, que parce que le ſien ſe préſenta plutôt qu'un autre, quand je jugeai à propos d'en emprunter un, dans l'aprehenſion que ce Billet, où je vous rapelle vos promeſſes de m'épouſer, vint à tomber entre les mains de Mr. votre Pere.

Mais, mon cher Marquis, cette innocente précaution n'eſt pas la cauſe de mon malheur; la voici. A l'inſtant que j'allois vous envoyer mon Billet par mon domeſtique, voyant paſſer

l'indigne dont il s'agit, je l'apellai, & le chargeai malheureuſement de vous le rendre, en vous inſtruiſant de la raiſon pour laquelle j'avois mis une autre adreſſe que la votre. Je croyois que ce garçon étoit digne de toute confiance, néanmoins le ſcélérat étoit capable des plus noirs forfaits. Il a lû & gardé le Billet; & nonobſtant les riſques qu'il pouvoit prévoir, ayant ſuccombé à la tentation de ſe faire le héros du rendez-vous que je vous donnois, il s'eſt revêtu d'un de vos habits, pour vous répréſenter, & il a pouſſé l'impudence & la témérité, juſqu'à uſurper une place que je croyois n'être priſe que par vous.

Voilà, Monſieur, ajouta la fourbe, toute l'explication que je puis vous donner. Vous jugez ſans doute à préſent, que j'ai d'autant moins à me réprocher quelque choſe contre vos intérêts, que ce n'eſt que la vivacité de ma tendreſſe pour vous, & la fatale envie de vous en donner des marques, qui m'ont attiré l'outrage honteux & cruel dont la fin de mes jours va bientôt être la ſuite.

L'extraordinaire paſſion du Marquis pour cette fille, & ce qu'il ſe promettoit d'elle en l'état des choſes,

la lui firent trouver ſi bien juſtifiée, par la manière avec laquelle elle avoit tout tourné à ſon avantage, qu'après qu'il l'eut embraſſée avec les plus vifs tranſports de tendreſſe : Vous pouvez, lui dit-il, vous perſuader, ma chere Léonore, que vous n'avez plus lieu de vous afliger, puiſque ſuivant l'éclairciſſement que vous venez de me donner ſur l'adreſſe du Billet, votre juſtification eſt complette. Je ſuis donc maintenant le ſeul coupable qui ſoit ici ; mais connoiſſant la bonté de votre cœur, je me flate que vous me pardonnerez les ſoupçons, que m'ont contraint d'avoir des aparences qui étoient bien capables de les faire naître.

Il alloit continuer, quand la ſervante, qui d'abord s'étoit rendue auprès de la mere de Léonore, s'écria précipitamment : ha ! Mademoiſelle, Madame votre mere eſt preſque morte ! ne tardez pas à venir la ſecourir. Le Marquis accourut, tandis que Léonore ſe diſpoſoit à faire de même ; & l'état de cette femme le toucha d'autant plus, qu'il la connoiſſoit pour être partagée d'une éminente vertu. Il s'aida du mieux qu'il lui étoit poſſible à la faire revenir à elle, & lui dit enſuite tout ce qu'il

croyoit pouvoir calmer ſon mécontentement. Mais cette vertueuſe mere n'ayant pas moins à cœur le honteux égarement de ſa fille : Laiſſez-moi mourir, répondit-elle au Marquis, auſſi-tôt qu'elle put prendre la parole, pouvez-vous faire quelque choſe de mieux pour moi, après qu'un téméraire domeſtique, profitant de la criminelle & honteuſe diſpoſition où vous aviez mis ma fille, a fait à elle & à moi, un outrage qui m'eſt mille fois plus ſenſible que la mort ! Indigne enfant, continua-t-elle, en s'adreſſant à Leonore, que ne mérite pas la lâcheté dont tu as été capable, dans le tems même où je prenois le plus de ſoins à te veiller, & à tâcher de ne te faire prendre du goût, que pour les ſentiments qui auroient pû te garantir de cette lâcheté !

Léonore, pour s'excuſer, répondit que ce n'étoit qu'à l'apas des promeſſes que le Marquis lui faiſoit chaque jour de l'épouſer, qu'elle lui avoit donné le fatal rendez-vous dont le téméraire valet de chambre avoit profité en la trompant. Le Marquis proteſta de n'avoir fait les promeſſes, que dans la volonté de s'exécuter à cet égard, auſſitôt qu'il ne

dépendroit plus de ſon pere, qui étoit ſur la fin de ſes jours, & auquel il ne vouloit donner aucun mécontentement. Il proteſta de plus, que nonobſtant ce dont il venoit d'être témoin, il étoit toujours dans la même volonté, & il pria la bonne & vertueuſe mere, de regarder Léonore comme apartenant déja à un époux, qui l'aimant tendrement, ne pourroit être que très-offenſé ſi on la chagrinoit. Il ne put d'abord perſuader cette femme; mais il ſût enfin y réuſſir en réitérant ſes proteſtations & ſes prières.

Le calme ayant donc ſuccédé à l'orage, le Marquis, qui s'enchantoit par la plus flateuſe idée des faveurs dont il croyoit qu'on avoit voulu, & qu'on voudroit encore le faire jouir, n'étoit plus ſenſible qu'à la joye que lui donnoit l'eſpérance de goûter bientôt, toutes les douceurs d'un amant parfaitement heureux.

Auſſi, comme la mere de Léonore le prioit de ſe retirer, parce que le jour commençoit à paroître, il ſe hâta de demander à cette fille, qu'il prit à part, qu'elle lui accordât pour la nuit ſuivante, le tête-à-tête dont elle avoit eu deſſein de le favoriſer. Il avoit lieu de ſe flater qu'elle ſeroit

charmée de le satisfaire, mais cette rusée, qui dans le nouvel état des choses, apréhendoit bien plus de perdre cet amant, en ne lui laissant rien à désirer, se garda bien de lui accorder ce tête-à-tête. Il faloit prétexter le refus, elle le fit, en disant, que pour apaiser la justice divine, qui avoit commencé à la punir assez sensiblement d'avoir eu une si grande complaisance pour un homme que le Sacrement n'avoit pas encore rendu son époux, elle venoit de faire vœu, de ne plus manquer à la réserve dont elle s'étoit si malheureusement écartée. Le Marquis ne pensant pas de la voir longtems lui résister, se retira sans mécontentement.

Il vint la revoir avant la fin du jour, & il continue de lui donner tous ses soins, quoique nombre de ses amis, instruits de cette intrigue par la malice du valet de chambre, font tout ce qu'ils peuvent pour tâcher de le ramener de son égarement. C'est en vain qu'on lui représente, combien cette fille est devenue plus indigne de lui; on voit avec chagrin, que par l'éfet de ce fatal foible du cœur, qu'il est étonnant de trouver aussi bien en des hommes qui savent

penſer, qu'en ceux qui ne le ſavent pas, il ſuffit que tout ce dont on peut accuſer la fourbe, ſoit nié par elle, pour que le Marquis ne ſoit pas moins dans la réſolution de l'épouſer.

Cette avanture n'eſt pas l'unique dont je puiſſe vous faire part, pour vous faire remarquer les honteuſes extrêmité où nous réduiſent ces foles & opiniâtres paſſions pour des objets indignes d'un délicat attachement. Ainſi, demain matin, je vous en raconterai encore une autre ſur le même ſujet, avant que de vous raconter une de celles, où ces foles & opiniâtres paſſions pour des objets trop élevés, font faire des extravagances qui ne ſont guéres moins blâmables. Je ſuis le héros de ces deux avantures, néanmoins je ne vous tairai pas ce qu'elles ont eu de plus honteux pour moi.

Je fis mes remerciments au Marquis, & nous ſortimes à l'inſtant du balcon pour aller prendre du repos.

Dans peu de jours, Monſieur, vous recevrez ma quatriéme lettre; elle ſera peut-être plus amuſante que celle-ci.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE QUATRIÉME.

MONSIEUR,

PUiſque votre bonté vous porte toujours à me témoigner, que vous êtes ſatisfait du récit que j'ai entrepris de vous faire, je vais le continuer avec bien plus d'aſſurance & de ſatisfaction.

Soit par l'empreſſement que j'avois, d'aprendre les deux avantures que le Marquis vouloit me raconter ; ſoit peut-être plus, par l'aprehenſion d'être jugé pareſſeux, je ne fus pas plutôt éveillé, que bien que le jour ne commençât qu'à paroître, je me levai pour aller me promener dans le jardin, juſqu'à l'heure où le Marquis ſeroit viſible. Je fus charmé d'avoir été ſi diligent ; car en ſortant du château, je vis ce vénérable vieillard, déja tout habillé, à l'une des fenêtres de ſa chambre. Je m'aprochai, & tandis que je le ſaluois : Vous ne pourriez croire, me dit-il, combien j'ai du plaiſir à voir qu'un jeune homme ſoit auſſi diligent qu'il le doit être pour le lever. Les jeunes

gens ſont aſſez pareſſeux à cet égard, & malheureuſement ils ne connoiſſent ce qu'ils perdent, que quand l'âge les convainct, qu'ils n'ont guéres plus à profiter du tems qui leur reſte après celui qu'ils ont ſi mal employé. Mais il s'agit d'aller promptement vous joindre, pour vous raconter les deux avantures que je vous promis hier; ainſi je ſerai bientôt auprès de vous.

J'allai au-devant du Marquis, & il me mena dans la grande allée, en ne m'entretenant d'abord, que du plaiſir qu'on devoit trouver à être à la campagne en une ſaiſon auſſi belle que celle où l'on étoit; mais quand nous fûmes un peu avancés dans cette allée: aſſeyons-nous, me dit-il, je vais vous faire part de mes anciens égarements. Il eſt vrai que ce récit réveillera ma honte; mais je veux bien la ſacrifier, au profit que vous pourrez tirer des réflexions que je me flate que vous ferez ſur les pernicieuſes & ridicules ſuites des attachements dont il s'agit.

Je n'avois que dix-huit ans, continua le Marquis, & je ne venois que de ſortir de mes études, & des autres exercices d'un jeune Gentilhomme, quand ma mere, veuve depuis trois ans du Marquis de....

mon pere, qui avoit vieilli au service du Roi, m'envoya de Paris à Lyon, auprès de la Marquise de... sa sœur, qui y étoit depuis quelques années. Elle étoit aussi veuve; elle avoit des biens considérables; elle n'avoit point d'enfants; elle m'aimoit beaucoup, & elle m'avoit instamment demandé pour passer cinq ou six mois auprès d'elle.

Comme j'étois fils unique, & que ma mere ne pouvoit se résoudre à consentir que je prisse le parti des armes, auquel mon inclination me portoit, elle eut moins de peine à me voir éloigner d'elle pour aller chez sa sœur, qui voulant me laisser son bien, s'opposoit, ainsi qu'elle, à ce que je prisse un parti qui exposeroit ma vie.

Ma tante me reçut avec les marques de la plus vive affection; elle étoit si bonne, & me laissoit une telle liberté de suivre toutes mes fantaisies, que bientôt je n'aprehendai rien tant, que d'être rapellé auprès d'une mere qui n'auroit pas une si grande complaisance.

Sept ou huit mois s'étant écoulés depuis mon arrivée, le carnaval commençoit, quand une couturière nommée Fanchon, qui venoit souvent

voir sa sœur, femme de chambre de la Marquise ma tante, m'ayant rencontré à la promenade, avec un ami que j'avois fait quelques jours après mon arrivée à Lyon, nous invita à venir à un petit Bal qu'il y auroit chez elle l'après souper de ce même jour. Elle nous assura que l'assemblée seroit composée des plus jolies filles de son quartier, & que nous pourrions nous y amuser très-agréablement. Nous lui promimes d'y venir, & si je remarquai que mon ami s'en feroit un grand plaisir, je sentis bien que je ne m'en ferois pas un moindre. Je n'avois pas encore goûté de cette sorte d'amusement ; & ayant du goût pour tous les plaisirs, vous pouvez juger s'il ne se trouva pas en moi, toute la volonté de ne pas manquer de parole à l'obligeante Fanchon.

L'heure du souper étant venue, je soupai à la hâte ; & sous la permission de ma tante, que j'engageois toujours à ne me rien refuser, j'allai prendre mon ami chez un maître de pension, où il logeoit en attendant qu'il fut rapellé par son pere, Medecin d'une des principales villes de Gascogne, d'auprès duquel il s'étoit absenté à cause d'une affaire

de galenterie qui avoit pris un mauvais tour. Cet ami étoit âgé d'environ vingt-deux ans, & assez bien partagé de tout ce que ceux de sa province ont de plaisant du côté de l'esprit & des manières.

Nous nous vimes bientôt chez Fanchon, où l'on commençoit à danser; & bien que nous n'y trouvames que des personnes à peu près du rang de cette fille, on nous paroissoit se trouver si honnoré de notre présence, on nous marquoit tant d'empressement, que nous ne fûmes que plus charmés d'être venus à cette assemblée.

La fille que je trouvai plus à mon gré, étoit une fille d'environ vingt ans, nommée Lucie, voisine de Fanchon. Comme elle avoit de la beauté, & un air fort au-dessus des autres, tant par la parure que par les manières, je me fixai auprès d'elle; & cette fille étant d'humeur à ne rébuter personne, les politesses que je lui faisois, étoient si bien reçues, que je ne la trouvai que plus aimable.

Cependant un jeune homme, d'environ vingt-cinq ans, qui paroissoit hors du commun, faisoit aussi sa cour à Lucie. J'apris dès le même

soir de Fanchon, qu'il étoit dans l'intention d'épouser cette fille, quoiqu'elle n'avoit pour tout bien, que ce qu'elle pouvoit gagner avec son éguille, & ce qu'elle tiroit de rente d'une somme de trois mille livres que son pere & sa mere lui avoient laissé en mourant. Ce jeune homme étoit Négociant, & étoit assez riche pour qu'elle dût se le ménager; mais elle aimoit si excessivement la bonne chere, & elle étoit si capricieuse & si volage, qu'elle étoit incapable d'aucun ménagement. Caractère bas & honteux, qui se rencontrant en la personne en faveur de laquelle les premiers éfets du penchant pourroient nous surprendre, devroient les faire évanouir, quelques vives qu'en fussent les impressions.

Comme demi-heure avant la fin de ce petit Bal, l'amant de Lucie s'étoit retiré, paroissant très-piqué contre elle, je m'offris à accompagner cette fille, qui alloit se retirer avec une amie auprès de laquelle mon ami s'étoit fixé; & l'offre ayant été d'autant plus volontiers acceptée, qu'à cause de cet ami & de moi, aucun des jeunes gens qui auroient pû les accompagner, n'osoient s'aprocher, nous eumes le plaisir que

nous désirions avec le plus grand empressement.

L'occasion étoit favorable à l'envie que j'avois depuis peu de tems, de faire l'expérience de ce commerce qui est entre le beau Sexe & le nôtre. La prémière timidité, & la prémière pudeur qui étoient encore en moi, m'avoient retenu jusqu'à ce jour ; mais l'heureuse réussite que je me promettois, à la faveur des manières aisées par lesquelles Lucie sembloit vouloir me témoigner qu'elle désiroit faire ma conquête, dissiperent enfin tout ce qui pouvoit m'empêcher de satisfaire mon envie. Je dis à cette fille, avec assez d'assurance, que j'ambitionnois tellement le bonheur de l'amant en faveur de qui son cœur m'avoit paru décidé, que je voudrois qu'elle se persuadât, que cet amant ne s'estimoit pas aussi heureux que je m'estimerois l'être si j'étois à sa place, puisqu'il s'étoit absenté au moment où il auroit pû jouir du plaisir dont je jouissois. Si ce Monsieur, me répondit-elle, s'est retiré avant la fin du Bal, c'est parce qu'il a remarqué combien je me plaisois à m'entretenir avec vous ; mais je ne m'en allarme pas ; car je suis de celles qui aiment le moins à être gênées, &

& qui aiment le plus à profiter des amuſements qui ſe préſentent. Il eſt vrai que Mr. Lacombe, c'eſt le nom de ce Mr., m'en procure aſſez, ſurtout par des parties de table, qui m'enchantent, quand avec un ami, quelques amies, & leurs amis, nous y tenons tous enſemble le verre à la main, en chantant la jolie chanſon à boire; mais j'aime à être toujours la maîtreſſe d'un nouveau choix, & je me flate qu'il ne me ſera pas difficile de trouver un autre ami moins ſpéculatif, avec qui je continuerai de m'amuſer auſſi agréablement.

Comme déja je réfléchiſſois mieux qu'on ne fait ordinairement à l'âge où j'étois; & que la paſſion que j'eus bientôt la folie de prendre pour Lucie, ne commençoit qu'à naître, je ne manquai pas de trouver que cette fille ne méritoit guéres mon eſtime, par le caractère qu'elle venoit d'annoncer; mais je m'en promis plus ſurement, qu'elle me permettroit de de la voir, & que je réuſſirois à me mettre au fait par elle, de ce que je ne ſavois que par théorie à l'égard du beau Sexe. Ainſi, bien déterminé à profiter de la diſpoſition où elle étoit, je lui répliquai, qu'en éfet, il lui étoit ſi facile de trouver un

autre ami, qu'elle l'avoit déja trouvé en moi, & qu'elle ne pouvoit m'obliger plus ſenſiblement, qu'en me permettant de lui prouver par tous les ſoins qui dépendroient de moi, l'empreſſement que j'avois de lui plaire.

Lucie me répondit, qu'elle ſe ſentoit ſi flatée de l'amitié que je témoignois avoir pour elle, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de me permettre de lui en donner des marques. Et quand nous fûmes arrivés à la porte de la maiſon, où elle & Criſtine avoient chacune ſon apartement à côté l'une de l'autre, Duflux & moi ne les quitames, qu'après être convenus que nous nous rendrions ce même jour, ſur le ſoir, chez Lucie, qui avoit toute liberté, n'ayant avec elle qu'une bonne vieille femme qui la ſervoit.

Duflux, qui voulut me reconduire juſqu'à ma porte, fut le prémier à parler de ces deux filles. Je crois, dit-il, que je ne ſoupirerai pas vainement pour l'aimable Criſtine: J'ai décoché mes traits, & je ne doute pas que je n'aye porté juſqu'au fond du cœur. Néanmoins, s'il étoit poſſible qu'elle réſiſtât à de telles bleſſures, je crois qu'en attaquant auſſi

par quelques préſents, je pourrois être ſûr de remporter victoire complette. A votre égard, Monſieur le Marquis, vous êtes l'un des Cavaliers les plus propres à inſpirer de l'amour; mais comme Lucie pourroit, ainſi que Criſtine, avoir plus beſoin d'un amant libéral, que d'un amant plein de mérite & de tendreſſe, il ne ſera pas mal-à-propos que vous agiſſiez de même que moi; c'eſt-à-dire, que vous faſſiez le ſacrifice de quelques piſtoles en repas, & en préſents, pour abréger les ſoupirs, & arriver plutôt au but.

Je fus charmé que Dufiux ſe trouvât dans la même diſpoſition où j'étois; & ne doutant pas que les dernières armes avec leſquelles il ſe propoſoit d'attaquer, ne fuſſent celles où ſeroit attaché la victoire: j'aprouve ſi fort, lui dis-je, le parti dont vous venez de parler, que je ſuis d'avis que dès ce ſoir nous commencions à le ſuivre, en propoſant à ces filles, d'agréer que le jour ſuivant nous faſſions aporter un ſouper chez Lucie. J'y conſens, reprit-il, & je ne penſe pas qu'il ſoit réfuſé. Enfin nous arrivames à ma porte, & nous nous y ſéparames.

Je me couchai, l'eſprit rempli des

plus flateuſes penſées : elles cédérent pourtant bientôt au ſommeil ; mais d'agréables ſonges leur ſuccédérent. Mes ſens en goutoient la douceur, quand Duflux, qui venoit de paſſer le reſte de la nuit dans un autre Bal, avec un ami qu'il avoit rencontré dans l'inſtant que nous nous ſéparions, entra au point du jour dans ma chambre, où il ſe faiſoit introduire, ſous le prétexte qu'il avoit quelque choſe de conſéquence à me dire. Il ne put m'éveiller aiſément, & je ne fus que plus étonné de le voir là ſi matin.

L'air ſérieux avec lequel il ſe préſentoit, me fit croire qu'il avoit une fâcheuſe nouvelle à m'aprendre ; mais je vis bientôt, qu'il n'étoit venu que pour s'amuſer par un badinage. En éfet, Duflux prenant la parole, toujours avec le même ſérieux : ſi vous n'êtes pas preſque mort, me dit-il, vous devez être bien honteux, de ce qu'on vous trouve au lit à une heure ſi proche de celle du ſouper ! vous n'êtes qu'un amant endormi, qui avez trop peu d'empreſſement à remplir la promeſſe que vous fites hier à Lucie, de venir la voir auſſitôt après le dîner. Sortez donc vîtement du lit, & ne vous amuſez pas trop à la

toilette, afin que vous puissiez du-moins, aller passer auprès d'elle, le court intervalle qu'il y a entre l'heure présente, & celle du souper. C'est trop faire languir une aimable fille qui vous attend avec la plus grande impatience.

Comme je ne sentois pas avoir dormi autant de tems qu'il vouloit me le faire acroire, je n'ajoutai pas foi à son discours, quoique le peu de clarté du jour, qui n'étoit alors qu'à sa naissance, y donnât tout le vraisemblable. Aussi, sans répondre au badinage, je priai mon ami, de me laisser jouir tranquilement des cinq ou six heures que je pouvois encore donner à mon repos, avant même qu'il fut l'heure du dîner; mais il avoit déja tant d'empressement pour Cristine, qu'il se mit à m'en entretenir, sans discontinuer. Nous déjeunâmes dans ma chambre, & il ne se retira qu'après m'avoir fait promettre, que je ne manquerois pas de me rendre dès l'après dîner chez Lucie, où nous devions tous nous revoir.

Nous y étant rendus, on nous reçut avec toutes les graces. On s'entretint aussitôt des plaisirs de la nuit dernière; & à propos de ces

plaisirs, Duflux ne voulant pas différer de faire la proposition de la partie de souper dont j'étois convenu avec lui, enfila le plus plaisamment du monde, le discours qu'il jugeoit plus propre à la faire accepter. Lucie & Cristine, firent d'abord les difficiles; je joignis mes instances à celles de mon ami, & l'on convint enfin, que le surlendemain, qui étoit un Dimanche, on souperoit ensemble chez Lucie.

Avant ce jour-là, nous allames revoir ces filles, à chacune desquelles nous fimes présent de quelques paires de bas de soye, & d'une de ces tabatières d'argent doré, qui étoient alors à la mode. Je crus pouvoir espérer la recompense de mes soins, & je la désirois avec d'autant plus d'empressement, que chaque fois que je voyois Lucie, je prenois plus de goût pour elle; mais j'éprouvai bientôt, ce que c'est qu'une intrigue avec de telles filles, & comment celles qui ont un peu d'esprit, mènent les jeunes hommes sans expérience, & par conséquent incapables de prévoir les extrêmités honteuses où leur égarement peut les porter.

Le Dimanche étant arrivé, je revenois le matin, de chez Duflux,

qui m'avoit invité à venir déjeuner avec lui, quand passant à côté d'un carosse dont les glaces & les rideaux étoient tirés, j'entendis, pendant que le cocher attendoit qu'on eut rangé une chaise roulante qui embarrassoit le passage, j'entendis, dis-je, qu'une personne du sexe, en riant de toute sa force dans ce carosse, articuloit du mieux qu'il lui étoit possible ces mots. Je ris, ma chere cousine, disoit-elle, d'une réflexion que je fais, qui est, que ton jeune amoureux, qui paroît délicat & jaloux, auroit bien du dépit contre toi, si tandis qu'il contempleroit ce soir tes charmes, Dame Discorde s'avisoit de peindre sur ton front, tout ce qui vient de se passer entre nous, & tout ce qui s'y passera encore, avant que nous sortions de l'Hôtel où Monsieur le Prince nous mène dîner!

La cousine à qui l'on avoit adressé ce discours, se mit aussi à rire de la plaisanterie: un homme rioit avec elle; & cette cousine, que je n'avois pas encore entendu parler, ayant cessé de rire: Que tu es fole! répondit-elle, & que tu mériterois bien qu'on te prit pour tout autre que tu n'es, quoiqu'on ne puisse te blâmer

que du plaisir que tu te fais souvent, de mettre au jour toutes les extravagantes idées qui te viennent dans la tête. A ce dernier mot, le carosse commençant à rouler, je fus d'autant plus fâché de ce que je ne pouvois entendre la suite de la conversation, que je croyois avoir reconnu la voix de Lucie en la personne qui venoit de parler.

Je demeurai si consterné, que je ne sais comment je pus d'abord être capable de prendre le parti que je pris, de suivre ce carosse, pour me rendre parfaitement certain de l'écart ou de l'innocence de cette fille. Ayant donc couru après la voiture, sans me mettre en peine de ce qu'on pouvoit penser de moi, en me voyant égaler la rapidité de sa course, je la vis entrer dans la cour de l'Hôtel du parc. J'y entre aussi, & m'y étant placé de manière que je pourrois, sans être aperçu, voir les personnes qui alloient mettre pied à terre, j'eus bientôt la fâcheuse certitude que j'apréhendois. Lucie fut la prémière des deux personnes que je vis descendre après le Prince, ou le Cavalier qu'on avoit ainsi nommé. Il voulut la conduire par la main, avec sa compagne; mais l'une & l'autre voyant

l'eſcalier qu'il falloit monter, y coururent, & juſqu'à l'apartement, épargnèrent au prétendu Prince, la politeſſe qu'il vouloit leur faire.

Comme la paſſion que je prenois pour Lucie, étoit déjà d'autant plus vive, que je m'y livrois avec toute l'inconſidération d'un jeune homme qui ne ſe guide que par les mouvements de ſon cœur, je n'aperçus pas plutôt cette fille, que je retombai dans un trouble, & dans une conſternation qui me mirent hors d'état de prendre aucun parti. Cependant, Lucie & le prince, ayant diſparus, je fus au deſeſpoir de ce que je n'étois pas allé d'abord, l'épée à la main, la diſputer à cet inconnu. Ainſi je dus à mon trouble & à ma conſternation, plutôt qu'à la prudence, le bonheur que j'eus de ne m'être porté à aucune extravagante extrêmité dont j'euſſe pu me repentir. Enfin je me calmai un peu; je ſortis de l'Hôtel, & ſans penſer à dîner, j'allai juſqu'au déhors de la Ville, en faiſant de très-triſtes reflexions, dont le réſultat fut, que je me rendrois au plutôt chez Criſtine, où ſans doute je trouverois Duflux; que je leur ferois part de ce que je venois d'entendre & de voir; &

qu'enſuite je me retirerois pour abandonner à jamais l'indigne Lucie.

Je trouvai effectivement mon ami chez Criſtine ; & cette fille ne m'aperçoit pas plutôt, que prenant la parole : Convenez Monſieur le Marquis, me dit-elle, que vous êtes bien peu empreſſé, & par conſéquent bien peu digne du cœur de Lucie ! ne mériteriez-vous pas qu'une ſi tendre & ſi fidéle amante, vous punît rigoureuſement, de ce que vous ne paroiſſez pour la voir, que plus d'un grand quart d'heure après que votre ami s'eſt rendu chez moi ? Je ſuis déjà puni, lui répondis-je, avec un air, & un ton de dépit dont elle me parut étonnée. Lucie, continuai-je, cette ſi fidéle & ſi tendre amante, qui dès ce matin a prévu que je mériterois cette rigoureuſe punition, n'a voulu me faire aucune grace, puiſqu'elle eſt allé dîner avec un Prince, qu'elle rend ſans doute auſſi heureux qu'il déſire l'être.

Criſtine & Duflux, qui n'avoient aucune connoiſſance de ce dont j'accuſois Lucie, me prièrent de leur expliquer ce que je voulois dire par ce dîner de Lucie avec un Prince. Leur ayant tout raconté, ils me témoignèrent prendre beaucoup de

part à mon mécontement, qu'ils trouvoient bien fondé ſuivant le réçit que je venois de faire. Mais, ajoutèrent-ils, nous avons peut-être grand tort de condamner Lucie, & de ne pas ſuſpendre tout jugement, juſqu'à ce que nous l'ayons entendue; car il eſt ſouvent, que les choſes ſont d'autant plus innocentes qu'elles paroiſſent plus criminelles.

Ce diſcours, & le penchant qu'on a très-naturellement à déſirer de pouvoir reconnoitre l'innocence de la perſonne qu'on aime, emportèrent les trois quarts de ma douleur & de mon reſſentiment. Je ne me plaignis plus que de l'impatience où j'étois de revoir cette fille, & de l'entendre ſur le ſujet dont il étoit queſtion.

Lucie ne ſe rendit pourtant qu'à nuit tombante, chez Criſtine; & cette dernière, appréhendant ſans doute que ſon amie ſe fit juger plus coupable, en cachant ce que je ſavois de ſon avanture: je vois bien, lui dit-elle auſſi-tôt qu'elle parut, que Monſieur le Marquis ne nous a pas impoſé, en nous aprenant que tu étois aujourd'hui en partie de plaiſir avec un Prince. Pour que nous

n'en puissions douter, une main maligne a peint sur ton front, le Prince te donnant la sienne à la porte de l'Hôtel du Parc, pour t'aider à descendre de son Carosse, & te mener dîner dans son appartement, avec une autre Demoiselle qui étoit avec toi.

Il est vrai, répondit Lucie, sans se déconcerter, qu'une de mes cousines & moi, avons dîné dans cet Hôtel avec un Prince étranger; mais nous sommes si innocentes à cet égard, que je pensois sans cesse avec le plus grand plaisir, à celui que je donnerois par le fidel récit que je voulois faire de cette avanture, dès l'instant que nous nous reverrions. Voici donc comment le tout s'est passé.

A la dernière Messe de l'Eglise de Saint Nizier, continua Lucie, ayant rencontré ma cousine Jeannette, nous allions sortir de cette Eglise, où il ne restoit presque plus que nous, quand un jeune homme qui ne paroissoit pas domestique, se présentant à ma cousine: mon Maître, lui dit-il, qui est un Prince étranger, m'a ordonné de vous remettre les deux Bagues de diamants que je vous présente, de l'une desquelles

quelles vous pouvez disposer en faveur de Mademoiselle votre compagne.

Ma cousine est si troublée de l'abord, & du discours de cet inconnu, qu'elle accepte sans réflexion les Bijoux. Alors le jeune homme reprenant la parole : ce Prince, continua-t-il, est si généreux, & si désintéressé, qu'il vous donne ces deux Bagues, quoique d'un assez grand prix, uniquement, pour se procurer le plaisir qu'il a lorsqu'il croit en faire aux personnes qu'il trouve aimables. Néanmoins, Mesdemoiselles, si vous vouliez qu'il ne put douter que vous êtes capables de la vertu de reconnoissance, il ne s'agiroit que de donner quelques dissipations à la mélancolie de ce généreux Prince, en lui accordant la faveur de dîner avec vous dans son Hôtel, où vous aurez lieu de louer encore plus sa générosité, & où il sera aussi respectueux que vous exigerez qu'il le soit. Il vous attend à la porte de son Carosse.

Ma Cousine, que je pressois de rendre ce qu'elle avoit inconsidérément accepté, me voit si piquée de la proposition qu'on osoit nous faire, qu'elle juge à propos pour m'apaiser, de répondre au domestique, en

ces termes. Tenez, Monsieur, voilà les deux bagues : nous ne pouvons nous permettre, ni de les garder, ni d'accepter votre proposition ; nous ne nous permettrons, que d'aller remercier Monsieur le Prince, du présent qu'il vouloit que nous dussions à sa générosité.

Je me flattois qu'on reprendroit les bagues ; mais ce domestique, voyant, ainsi que je le voyois aussi, que ma cousine ne les perdoit pas de vue, & qu'elle ne tendoit les bras qu'à demi pour les rendre, s'en retourna promptement, en les lui laissant, sans demander une réponse plus favorable.

Aussi-tôt, cette fille trop intéressée, quoique très-vertueuse d'ailleurs, faisant paroitre une joye excessive : Ne serions nous pas soles, me dit-elle, si nous nous frustrions, tant des belles choses que nous tenons, que de celles qui nous sont promises, & pour lesquelles on ne veut exiger que la plus innocente complaisance ! Quoi répondis-je, tu voudrois aller dîner chez un Prince ? Pourquoi, répliqua-t-elle, ne le voudrois-je pas ? Rien ne pourroit me retenir que le réfus que tu ferois d'être de la partie. Ne compte pas sur

moi, repris-je, hé-bien, continua-t-elle, je ne ferai que ce que tu voudras; mais il convient que nous allions remercier le Prince, & faire mine de vouloir lui rendre les diamants. En parlant ainsi, ma cousine s'étant mise en devoir de sortir, je l'ai suivie avec un grand trouble, & une ferme résolution de l'abandonner plutôt, que de l'acompagner chez un inconnu.

Nous trouvons le Prince, entre la porte de l'Église & la porte de son Carosse. Il nous fait des politesses qui n'annoncent aucune envie d'exiger rien de ce qui pourroit nous déplaire; mais ma cousine lui présentant les Bagues en le remerciant, il la saisit, la force à monter; & voyant que je voulois fuir, il me retient, & agit avec tant de vigeur en m'élevant de terre, que bientôt j'ai le déplaisir de me voir aussi dans le Carosse.

Le Prince, se trouve à l'instant auprès de nous, & tandis que la voiture vôle, il tâche de me rassurer, en promettant sous toutes sortes de serments, qu'il ne nous donnera plus lieu de nous plaindre de lui. Il me prie ensuite d'accepter l'une des deux Bagues que ma cousine

feignoit encore de vouloir lui rendre à ma ſollicitation, & il emploie tant d'inſtances, que je crois ne devoir pas lui réſiſter plus long-temps.

Enfin, nous mettons pié à terre dans la Cour de l'Hôtel; le Prince nous conduit dans ſon apartement; nous nous chauffons, en continuant une converſation que ma couſine avoit rendu très-enjouée par les plaiſanteries qu'elle venoit de dire dans le Caroſſe, & nous nous mettons peu de temps après à table. Il eſt vrai, qu'après le dîner, le Prince s'eſt aviſé, & de vouloir nous embraſſer, & de nous faire des propoſitions autant offenſantes qu'avantageuſes; mais nous voyant plus diſpoſées à lui arracher les yeux, qu'à lui permettre de manquer au reſpect qu'il nous avoit promis, il nous a laiſſé retirer ſans que nous euſſions la moindre foibleſſe à nous reprocher. Voilà le fidel récit de ce qui s'eſt paſſé, & voici la Bague que je dois à la libéralité de ce Prince.

A ces mots, Lucie ayant montré le Diamant, Criſtine & Ce[illegible]ux dirent qu'ils penſoient que le préſent étoit de plus de cent écus; & ils la félicitèrent d'une ſi heureuſe avanture.

Cependant je tenois un morne ſi-

lence. La vue du Diamant, & le récit que je venois d'entendre, avoit d'autant plus excité en mon cœur la jalousie & le dépit, que le caractère de Lucie, sa beauté & la laideur dont j'avois vû sa cousine partagée, me persuadoit que cette prémière avoit elle même été capable de ce qu'elle imputoit à l'autre. Le Prince, pensois-je, voyant les airs coquets de Lucie, aura sans doute conjecturé qu'il pouvoit l'attaquer avec succès; & Lucie qui est d'humeur à profiter de tout ce qui peut satisfaire ses plaisirs & ses intérêts, ne peut-être que celle de ces deux filles, qui a, sans honte, accepté avec tant d'empressement, les Diamants, & la proposition de ce Prince, à qui elle n'a sans doute rien laissé à désirer.

Lucie, qui d'abord s'étoit aperçue de mon mécontentement, & qui le voyoit durer, nonobstant le prétendu fidel récit qu'elle venoit de faire pour se justifier, feignit quelque temps de ne pas s'en apercevoir; mais à la fin voulant m'engager à quitter un air grondeur qui la contraignoit: Il est certain, me dit-elle en employant le ton le plus doux, & les regards les plus touchants,

que si vous avez voulu ne vous rendre ici que pour m'y chagriner en paroissant mécontent de moi, vous vous acquitez très-bien de ce que vous vous êtes proposé. Je ne vous ai pourtant offensé, qu'en me faisant un peu trop attendre ; mais puisque vous ne voulez me pardonner une faute, que je n'ai commise que dans une de ces rencontres où l'on est contraint de faire ce qui plaît le moins, je ne dois pas vous présenter plus long-tems une personne qui a le malheur de vous déplaire.

A ces mots, Lucie feignant de vouloir se retirer, tout mon foible pour elle se reveilla si bien, que j'eusse sans doute passé sur la honte que je me faisois de la retenir, si tandis que la vanité combattoit avec l'amour, Cristine & Duflux n'eussent fait ce que je ne pouvois me résoudre de faire. Ils la retinrent, & nous dirent à même-tems, qu'en ce dont il s'agissoit, ils ne trouvoient rien qui dût nous être un sujet de brouillerie : que nous étions l'un & l'autre excusables ; & qu'ils jugeoient que notre diférend devoit être entièrement terminé, moyennant que je reprendrois toute ma bonne humeur,

que Lucie reprendroit toute la ſienne, & qu'elle me baiſeroit trois fois, pour les dommages & intérêts des trois heures durant leſquelles j'avois attendu le plaiſir de la revoir. Je n'eus donc pas le cœur aſſez dur pour apeller de ce jugement ; & Lucie, dont il ſervoit les bas deſſeins qu'elle avoit ſur moi, étant bien aiſe de le voir exécuter, elle vint à l'inſtant ſe préſenter avec un air où je je trouvois tant de graces, qu'il me fut impoſſible d'y réſiſter, ni de rien cacher de la joye que me donnoit notre racommodement.

Je retombai pourtant bientôt dans ma prémière triſteſſe, par un importun retour de mes réflexions. A chaque inſtant je me répréſentois avec une plus vive douleur, la légèreté du cœur de cette fille, la baſſeſſe de ſes ſentiments, & ſurtout l'écart dont ils venoient de la rendre capable. Je convenois, que rien n'étoit plus mal placé qu'une ſincère & délicate paſſion pour un tel objet : je projetois de ne plus revoir l'indigne Lucie ; mais projeter & exécuter, étant deux choſes dont la dernière à l'égard de l'amour, eſt très-dificile, il arriva que mon projet ne put donner à ma ſole paſſion, de

plus fortes atteintes, que celles que reçoivent des plantes, que les vents ne font qu'agiter, ſans pouvoir les abattre.

Comme je n'en reprenois pas plus de gaieté, Duflux ne s'aperçut pas plutôt de ma rechute; que me tirant à part : je ſuis très-étonné, me dit-il, de ce que vous vous inquiétez ſi mal-à-propos, tandis qu'en agiſſant comme moi, vous pourriez engager Lucie à ſatisfaire aujourd'hui les déſirs en vûe deſquels vous avez fait cette partie ! croyez-moi, ne ſongez qu'à vous amuſer agréablement; ce n'eſt pas le cas, avec ces ſortes de filles, d'avoir de la tendreſſe & de la délicateſſe, on peut arriver au but ſans cela. Vous êtes affligé par le ſoupçon que vous avez, que Lucie ait eu pour un autre les complaiſances qu'elle n'a pas encore eu pour vous. Peut-il être un plus frivole ſujet d'affliction ! Quoi ! ajouta-t-il, vous ſavez que de tout tems, des femmes de la prémière qualité, n'ont rien négligé pour ſe procurer la gloire qu'elles trouvent à avoir les bonnes graces d'un Prince, envers qui ſouvent rien autre que cette fauſſe gloire les engagent, & vous vous imaginez qu'une fille du bas état dont eſt

Lucie, pouvoit ne pas se rendre aux empressements d'un Prince qui la prévient par mille politesses, & par un présent qui est pour elle d'autant plus considérable, & plus séduisant, qu'elle est dans une situation, où on ne peut réfuser du secours ! Ce seroit trop en exiger. D'ailleurs, le Prince dont il s'agit, n'ayant pas apréhendé de recueillir, les restes de quelques valets, vous ne devez pas tant répugner à recueillir les restes d'un Prince.

Ce discours, en me donnant de la honte de ma foiblesse pour l'indigne Lucie, fit encore sur moi, en ce moment, tout l'heureux éfet que mon ami désiroit qu'il pût faire. Je résolus de ne la regarder que comme elle le méritoit ; mon dépit & ma tristesse s'évanouirent, & nous allâmes tous chez cette fille, où nous devions souper à mes dépens. Je ne manquai pas, pour tâcher de me la rendre tout-à-fait favorable, d'imiter les tentatives de Duflux auprès de Cristine ; mais ces rusées étoient bien éloignées de vouloir si-tôt, nous laisser faire tant de progrès. Elles vouloient se conserver aussi longtems qu'elles pourroient, deux jeunes hommes amourachés d'elles, qui

paroiſſoient être libéraux, & avec qui la plus longue intrigue ſeroit la plus avantageuſe. Auſſi fumes-nous obligés, Duflux & moi, de nous retirer, ſans avoir une plus grande ſatisfaction que celle qu'il nous plaiſoit de nous donner, en nous flatant qu'il étoit immanquable que nous ne nous procuraſſions le plus heureux ſuccès, par la ſemblable partie qui devoit être faite le ſur lendemain chez Criſtine, dont la tante, chez qui elle demeuroit, ſeroit ce jour-là à la campagne.

La veille, j'allai voir Lucie : elle me reçut ſi gracieuſement, & me témoigna tant d'amitié, que tout enchanté, je lui fis auſſitôt préſent de ma montre, valant plus de doude louis. Je ne pus que me flater, que ma libéralité l'engageroit à ne pas me laiſſer ſortir de chez elle, ſans ſatisfaire mes deſirs ; mais elle ne me valut que des careſſes & des complaiſances, telles qu'il les faloit pour n'être que des amorces, capables de rendre plus vif, le délicat attachement que j'avois d'abord pris pour cette fille. Lucie, triomphant donc encore de ma foibleſſe, je ſentis que je ſerois très-mécontent, ſi uniquement en reconnoiſſance de mes

bienfaits, elle se déterminoit à m'accorder, ce que je serois plus charmé de devoir aux tendres & délicats sentiments dont je désirois la rendre susceptible; & je ne sortis d'auprès d'elle qu'en m'en arrachant, & en trouvant bien long, le tems qu'il y avoit à s'écouler avant que je la revisse.

Le lendemain, on ne manqua pas d'exécuter chez Cristine, la partie de souper dont on étoit convenu. Cette fille & Lucie, prirent à table un enjouement qui marquoit à Duflux & à moi, qu'elles s'y plaisoient beaucoup; néanmoins Lucie ne tarda pas à m'annoncer qu'elle vouloit se retirer de bonne heure, parce que la vieille femme qui la servoit, étoit extrêmement mal d'une chûte qu'elle avoit faite avant le dîner. Lui ayant répondu, que je m'oposerois d'autant moins à ce qu'elle se retirât, quand il lui plairoit, que je ne doutois pas qu'elle ne me permit de l'acompagner dans son apartement, je fus bien étonné de l'entendre me demander en grace, de la dispenser, cette fois-là, de me recevoir chez elle.

Elle voulut donc peu de tems après nous quitter; mais en cet instant, il lui survint une si grande dé-

faillance, qu'enſuite du ſecours que nous lui donnâmes d'abord, & qui opera un peu, il falut, pour achever de la remettre, la porter ſur le lit de Criſtine. Cette fille & Duflux, jugeant que je ſerois charmé, s'ils me procuroient le plaiſir de donner ſeul des ſoins à Lucie, allerent preſque auſſitôt ſe remettre à table.

Je connus bien que le mal de Lucie, ne provenoit que de ce qu'elle avoit peu ménagé le Champagne, que nous avions eu en abondance. Alors ne pouvant reſiſter à la tentation qu'il me prenoit de profiter d'un moment où cette fille pourroit être plus tendre, je commençai par lui baiſer la main, & fis de maniére, qu'il ne me reſtât à déſirer que la dernière complaiſance qu'on paroiſſoit vouloir abſolument ſe reſerver. Comme mon deſir devenoit plus ardent, & que je ne penſois qu'à engager Lucie à le ſatisfaire : vous pouvez compter, lui dis-je, que pourvû que vous m'acordiez ce qui peut plus me perſuader ſur la ſincérité du retour que vous m'aſſurez avoir pour ma tendreſſe, je vous épouſerai au plutôt ſur les terres du Pape, où l'on ne fera aucune dificulté de nous unir par le Sacrement.

Cette

Cette promeſſe ne fut pourtant pas capable de fléchir Lucie ; mais y ayant été ajouté, que je voulois, même, pour marque de ma bonne foi, lui remettre, peu de tems après le retour du jour, dix mille francs, que je pouvois prendre à ma tante, ſans avoir lieu de m'en faire aucun ſcrupule, étant ſon unique héritier, une telle adition fit quelque éfet. Lucie m'embraſſa de tout ſon cœur, & voulut bien me promettre, qu'à l'inſtant que par la remiſe dont je venois de parler, je lui aurois donné une plus grande aſſurance de la ſincère volonté que je diſois avoir de l'épouſer, elle me regarderoit comme ſon époux, & conſentiroit à tout ce que peut conſentir une épouſe.

Je proteſtai, que je m'arracherois plutôt la vie que de ne pas exécuter mon projet, & je me flatois que mes proteſtations me procureroient dès ce moment ce qu'on vouloit ne ſe reſerver que pendant quelques heures, quand la ruſée, qui ſe ſentoit remiſe, ſe relève bruſquement & m'échape, en diſant qu'elle ne peut tarder plus long-tems à ſe retirer. Je fus fâché de n'avoir pas été plus ſatisfait ; mais comme je ſavois, que lorſqu'elle vouloit ſouper hors de ſon

logis, elle ordonnoit à la vieille femme qui la ſervoit, de ſe coucher ſans l'attendre, après avoir mis ſous la porte, la clef de l'apartement, je réſolus, pour faire de nouvelles tentatives, dont je me promettois le ſuccès déſiré, de me rendre ſecrettement le prémier chez elle. Pour cet éfet, tandis que cette fille, Criſtine & Duflux s'entretenoient encore enſemble, je m'évadai ſans qu'on s'aperçut de mon évaſion.

M'étant donc bientôt vû à la porte de l'apartement de Lucie, lequel, ainſi que je l'ai dit ci-devant, joignoit, dans la même maiſon, celui de Criſtine, j'ouvre, j'entre, je remets la clef où je l'ai priſe; & en me félicitant de ce que j'étois près de me rendre l'un des plus heureux mortels, je me deshabille promptement, je cache mes habits, & avec la plus grande précipitation, & les plus vifs tranſports de joye, je me jette dans le lit de ma chere future épouſe, lequel étoit tout entouré de ſes rideaux.

Mais quel étonnement n'eſt pas le mien, quand je m'aperçois que quelqu'un avoit déja pris place dans ce même lit! Je relève tout doucement ma tête; & ce quelqu'un en rele-

vant aussitôt avec vivacité la sienne, ouvre le rideau qui est de son côté, & de celui de la lumière dont cette chambre est éclairée. Nous nous regardons fixément comme se regardent deux Coqs qui veulent en venir au combat, & qui hésitent par crainte, ou pour chercher leur avantage; & je vois que j'ai affaire à un jeune homme un peu plus âgé que moi, lequel ne me paroît pas être de ma connoissance. Je ne savois, ni ce que je ferois, ni ce que je dirois; mais mon compagnon prenant enfin la parole, me dit avec le plus grand emportement, qu'il faloit que j'eusse bien d'impudence, & bien de témérité, pour oser le faire mon jouët, & celui de la P..... qui m'avoit envoyé à sa place, après avoir exigé deux louis, la nuit précédente, tant pour cetre nuit-là, que pour celle qui suivroit.

Ce discours ayant augmenté ma consternation, je demeurai encore dans l'immobilité & dans le silence. Aussi, l'inconnu ne croyant que plus fermement, que je n'étois venu là que pour le jouer, me prend par la gorge, & se met à me donner de grands coups de poing sur le visage. J'entreprends de répondre à ce mau-

vais traitement ; mais le vigoureux jeune homme, que j'irritois, ſe jette ſur moi, & replique avec tant de fureur, que le fond du lit ayant manqué du côté de la tête, nous fimes une culbute dont je me trouvai d'autant plus mal, que j'étois chargé du corps de mon adverſaire.

La ſervante, qui étoit couchée à côté, dans la cuiſine, & que la chûte du champ de bataille réveille, acourt en chemiſe au bruit. Elle va prendre la lumière qui étoit à terre, au milieu de la chambre ; elle s'aproche du lit, pour voir la cauſe du fort remuement qui s'y fait entendre, & n'eſt pas peu éfrayée, quand conſidérant avec aſſez d'attention, le peloton que le corps de mon adverſaire & le mien formoient, elle ne reconnoît pas que ſa maîtreſſe en faſſe partie.

Alors nous prenant ſans doute pour deux demons, elle ſe met à fuir, & c'eſt avec tant de précipitation, qu'au prémier pas ſa lumière s'étant éteinte, elle ne ceſſe de pouſſer les plus hauts cris, en apellant ſa maîtreſſe.

Lucie qui entend ce domeſtique, & qui ne ſoupçonne rien moins que ce dont il s'agit, ſe met auſſitôt à

acourir le plus vîte qu'elle peut : Criſtine & Duflux la ſuivent, dans la penſée qu'ils pourroient lui être utiles ; & la ſervante ouvrant la porte, ils entrent tous enſemble, en demandant à ce domeſtique quelle eſt la cauſe de ces cris. Comme mon vainqueur ne ceſſoit de me maltraiter, je n'entends pas plutôt la voix de Duflux, que je l'apelle à mon ſecours; & cet ami étant acouru avec un grand étonnement de ce que je me trouvois là, j'en fus heureuſement tiré avant que j'euſſe eſſuyé tout l'éfet d'une fureur qui ne paroiſſoit pas près d'être aſſouvie.

Il étoit naturel que je me vengeaſſe. Je vole à mon épée, & bien que couvert de coups ſanglans, j'allois fondre ſur mon adverſaire, quand je le vois déja armé, & ſe défendant de Duflux, qui en l'attaquant, diſoit, qu'il vouloit lui tirer plus de pintes de ſang, que je ne venois d'en répandre de goutes.

A l'inſtant, l'inconnu craignant d'avoir à ſe défendre doublement : Je ſuis le Comte de... nous dit-il, & ſi vous êtes d'honnêtes gens, vous ne m'aſſaſſinerez pas, en me portant enſemble vos coups. A ce nom, ayant plus attentivement enviſagé

le jeune homme, & le reconnoiſſant bien pour le Comte de... que je n'avois vû depuis près de trois ans : Calmons-nous, Meſſieurs, m'écriai-je, puiſque je reconnois mon cher couſin en mon adverſaire, & qu'il eſt pardonnable de ne m'avoir offenſé, que parce qu'il me méconnoiſſoit, & croyoit que je n'étois venu ici que pour le jouer, d'intelligence avec la fille libertine chez qui nous ſommes.

J'achevois à peine ces mots, que le Comte, dont je ſuis reconnu, baiſſe l'épée, & vient m'embraſſer avec la plus vive affection, en me témoignant la douleur qu'il reſſent, de l'excès que ſon dépit lui avoit mal-à-propos fait commettre. Il embraſſe auſſi Duflux : mon ami répond à ſa politeſſe ; & comme le Comte & moi, étions encore en chemiſe, & qu'il faiſoit froid, nous nous mimes à l'inſtant en devoir de nous habiller, pour nous retirer au plutôt. Le Comte profita de ce moment pour m'aprendre, que s'il s'étoit trouvé chez cette fille, en ſon abſence, c'étoit parce qu'il avoit été convenu, qu'au cas qu'elle n'y fut par retirée avant dix heures, il pourroit ſecrettement y entrer, & l'y attendre, au moyen de la clef qu'il trouveroit ſous la porte de l'appartement.

Cependant, Lucie, très-consternée & très-confuse de cet évènement, gardoit le silence, & me paroissoit au desespoir de ce qu'il n'étoit pas à présumer, qu'après un trait qui marquoit si évidemment son libertinage & sa perfidie, j'eusse jamais la tentation de la revoir, & d'exécuter les soles promesses que je lui avois faites. En éfet, j'étois si fort indigné contre elle, que par un des plus brusques départs, où je fus suivi du Comte & de Duflux, je fis à cette fille un adieu, qui depuis plus de cinquante ans nous sépare.

Voilà, continua le Marquis, le succès de mon prémier attachement, dont l'objet faisoit la honte. Je fis des réflexions, & je reconnus tout le ridicule qu'il y a à s'attacher avec délicatesse & volonté de s'unir par le mariage, à ces sortes de filles que la vertu & les sentiments ne guident pas. Je ne m'égarai donc plus de cette manière; mais de retour à Paris, & bientôt introduit à la Cour, j'eus la foiblesse de prendre un de ces attachements, qui bien que glorieux par le choix de l'objet, ne rendent pas moins blâmables à l'égard des extravagances qu'ils font faire: je vous en entretiendrai avant la fin du jour.

Je remerciai encore le Marquis, de la complaiſance qu'il daignoit avoir; & un domeſtique étant venu l'avertir qu'on étoit prêt à ſervir le dîner, nous allâmes nous mettre à table.

Je commençois à donner des marde l'apétit que j'avois; & un petit fond de ſageſſe, me faiſoit prendre du goût pour la tranquilité dans laquelle je vivois avec le Marquis, depuis que nous étions ſeuls, quand nous vimes arriver, & la Marquiſe, que nous ne comptions revoir que le jour ſuivant, & la compagnie qui l'avoit menée chez Madame de... il y avoit même deux jeunes Officiers de plus.

Comme on venoit dîner, il falut qu'on enlevât notre table pour en mettre une ſuivant le nombre des perſonnes ſurvenues. Tous les domeſtiques mettent promptement la main à l'œuvre, preſſés par la Marquiſe, qui ne ceſſoit de crier après eux. Elle n'eſt pas contente du raport que le cuiſinier lui fait, des proviſions de bouche qui ſe trouvent dans l'office; elle le querelle vivement; elle n'épargne pas, même le Marquis, & il eſt traité comme s'il avoit tort de n'avoir pas deviné qu'elle devoit revenir avec cette nombreuſe compagnie.

Enfin, après beaucoup de mouvements, & deux heures d'attente, un nouveau dîner eſt ſervi; on ſe met à table, & le calme ſuccéde à la tempête.

Néanmoins, la Marquiſe ne goutoit pas un contentement parfait. Elle me regardoit avec tant de froideur, & marquoit tant d'empreſſements aux deux jeunes Officiers, que je connus bien qu'elle avoit toujours contre moi, le dépit que je m'étois attiré par le diſcours que j'avois fait au lieu de celui qu'on attendoit du jeune Abbé. Je fus fâché d'avoir perdu ſes bonnes graces, dans un tems où je les voyois près de m'être auſſi favorables que je le déſirois; je réſolus, pour les regagner, de lui paroître auſſi peu ſage qu'elle voudroit que je le fuſſe.

Cependant, je ne manquois pas de profiter de toutes les occaſions où je pouvois furtivement faire apercevoir à Madame de C .. qu'elle étoit toujours l'objet des plus tendres ſentiments de mon cœur. Mes yeux étoient ſans ceſſe ſur elle, & j'avois un plaiſir raviſſant, à voir que cette aſſiduité de regards qu'une belle femme ſait bien remarquer & interpréter, la flatoit tellement, qu'elle y répon-

doit comme il le faloit pour que je ne ſongeaſſe à rien moins qu'à me l'interdire.

Après le dîner on joua, & ſur le ſoir on alla ſe promener dans la grande allée. La vieille Marquiſe ſe ſaiſit d'abord des deux jeunes Officiers pour s'apuyer; & moi voulant éviter de la rendre plus mécontente, je me contentai de me joindre au jeune Abbé.

Les Dames ne tarderent pas à s'aſſeoir; & les deux jeunes Militaires, très-badins & très-étourdis, faiſoient devant elles mille gentilleſſes qui les faiſoient rire, & les amuſoient beaucoup. L'un jettoit le chapeau de l'autre, parmi les branches & les rameaux des plus hauts arbres; ils ſe portoient enſuite réciproquement, & chacun à ſon tour, jettoit ſa charge ſur un amas de foin qui étoit à côté de l'allée.

Pour moi, qui ne pouvois me réſoudre à gagner le cœur des Dames par de telles galanteries, je paroiſſois là auſſi prude que le vieux Marquis, & je fus d'autant plus charmé quand on reprit la promenade, que les deux jeunes Officiers qui continuoient de s'amuſer enſemble, me donnerent l'occaſion de m'offrir à apuyer la

Marquiſe, qu'on laiſſoit ſeule. Je lui plûs ſi fort par cette attention, & par les flateries que j'y joignis, qu'elle me fit bientôt connoître qu'elle étoit redevenue la même pour moi; mais une heure fut à peine écoulée, que je reperdis ſes bonnes graces.

On s'en retournoit tous, & on paſſoit près d'un vaſte Baſſin plein d'eau, aſſez profond, quand la petite chienne de Madame de C... tomba dans ce Baſſin, y étant pouſſée par le gros chien de la Marquiſe, lequel jouoit avec cette petite chienne. Madame de C... ſe deſeſperoit, & toute la compagnie paroiſſoit vouloir tâcher de lui rendre ſervice; mais il n'y eut que moi, qui ſans me faire une peine de me mouiller, me jettai promptement dans le Baſſin, voyant que la chienne toute étourdie, & trop jeune, s'éloignoit au lieu de ſe raprocher, & touchoit à l'inſtant où elle alloit couler à fond. L'ayant retirée de là, ſa maîtreſſe me témoigna, non-ſeulement la plus vive reconnoiſſance, mais encore le plus vif chagrin de l'état où je m'étois mis pour elle. Toute la compagnie parut auſſi me ſavoir gré d'un ſervice ſi obligeant, & on me pria d'aller au Château, le plus promptement

qu'il me ſeroit poſſible, pour que je tardaſſe moins à remédier à la mouillure.

Néanmoins, la Marquiſe ne put pas plutôt me parler en particulier, qu'elle me querella fort de ce que pour une inconnue, je m'étois expoſé aux fâcheuſes ſuites que pourroit avoir pour ma ſanté, l'indiſcrétion dont j'avois été capable. Je la remerciai de ce qu'en toute occaſion, elle daignoit me donner des marques de ſa bonté; & ſoupçonnant que la jalouſie étoit le vrai motif du mécontentement: je ne ſuis que plus charmé, Madame, ajoutai-je, d'avoir évité le chagrin que je penſois que vous auriez, ſi votre chien eut cauſé la perte de la chienne de Madame de C....

En cet inſtant, la Marquiſe ayant été obligée d'aller prendre place pour jouer; & le Marquis s'étant aproché de moi en allant joindre les joueurs: Sachez, mon cher enfant, me dit-il, à la dérobée, & à voix baſſe, que je préſume avec chagrin, de l'action que vous venez de faire, que le beau Sexe pourroit bien vous mener trop loin, ſi vous ne mettez des bornes à l'ardente envie que vous avez déja de lui plaire. L'excès n'eſt

louable

louable en aucun cas ; vous devez donc vous modérer en tout ce qui regarde ce ſexe, & ne pas attendre qu'il vous y invite.

Après le jeu & le ſouper, on alla tous ſe promener à l'entour du Château. La Marquiſe qui vouloit encore me parler ſans témoin, m'ayant d'abord choiſi pour l'apuyer, s'éloigna peu à peu de la Compagnie, & après avoir pouſſé un grand ſoupir : je vous déclare, me dit-elle, que je viens de faire des réflexions, qui me font vous ſavoir plus de mauvais gré que je ne vous en ſavois, de l'imprudence dont je vous ai blâmé. Je me perſuade, que vous ne l'avez commiſe, que pour obliger, uniquement, Madame de C. & que vous n'auriez pas fait pour moi ce que vous avez fait pour elle, qui de quelque manière qu'on l'oblige, en a d'autant moins de reconnoiſſance, qu'elle croit mériter au de-là des plus grands ſervices. Elle n'eſt pourtant, ni ſi belle, ni ſi aimable qu'elle ſe flatte de l'être. Il eſt vrai qu'elle a quelques années de moins que moi ; mais qu'elle faſſe autant qu'il lui plaira, la précieuſe & la réſervée avec tous les Cavaliers, je ſais qu'elle n'agit ainſi, que parce qu'elle a de

bonnes raisons pour les tenir dans un respect qui leur laisse ignorer des diformités, & des infirmités cachées, qui les feroient fuir bien plus promptement qu'ils ne se sont aprochés.

Je fus indigné du malicieux discours de la Marquise ; mais ayant intérêt, non-seulement de cacher cette indignation, mais encore de ne pas me faire soupçonner des tendres sentiments que j'avois pour Madame de C .. Je vous assure, Madame, rèpondis-je, en faisant violence à ma franchise, que comme je n'ai eu pour but que de vous obliger par le service que j'ai rendu à la Dame dont il s'agit, il ne m'importe aucunement qu'elle ne soit pas capable de gratitude. Cela étant, reprit la Marquise, je puis donc me flater, qu'au cas qu'on retourne demain se promener dans la grande allée, vous me donnerez la satisfaction de voir qu'en ma faveur, vous vous jettez avec le même empressement dans le Bassin, pour m'en apporter ma tabatière, que j'y aurai laissé tomber comme par accident, en regardant des poissons que je viens d'y faire mettre.

Je m'attendois si peu à cette extravagante fantaisie de la Marquise,

que je demeurai assez long tems sans savoir ce que je lui répondrois ; mais tout-à-coup, jugeant que je ne pouvois mieux m'en exempter, qu'en faisant paroître le plus de bonne volonté à la satisfaire. Quoi ! lui répondis-je, d'un air délibéré, vous n'exigez que cela ? Pourquoi ne me mettrois-je pas avec plaisir dans l'eau, pour vous obliger, puisque je me mettrois volontiers dans le feu, seulement pour vous donner des marques du desir que j'ai de vous plaire ! Je n'attendrai pas même jusqu'à demain, ajoutai-je, il y a assez près d'ici un Bassin, je vais m'y jetter autant de fois que vous me l'ordonnerez. A ces derniers mots je feignis de vouloir courir au Bassin ; mais la Marquise me retenant : arrêtez, arrêtez, mon petit Roi, s'écria-t-elle, en m'embrassant tendrement. Que vous êtes aimable avec cet air vif & empressé, & que ma satisfaction sera grande, quand vous vous exécuterez au moment où l'exécution me flatera plus !

Alors, je ne doutai pas que la Marquise ne voulût réellement que je me prêtasse à son extravagante fantaisie, en présence de Madame de C... & de tous les témoins du service que

j'avois rendu à cette Dame. Elle continua de me marquer un grand contentement ; & elle m'assuroit qu'il n'étoit rien que je ne dusse esperer d'une bonne amie, qui pour se rendre à tout ce que je voudrois exiger d'elle, n'attendoit plus que la marque d'attachement dont il s'agissoit, quand nous nous aperçumes que la compagnie venoit sur nos pas, & qu'elle étoit bien près de nous. Nous la rejoignimes ; on proposa de se retirer, & on se retira.

Aussitôt qu'on fut rentré, on se mit à jouer ; & la Marquise m'ayant fait placer à côté d'elle, j'eus le plaisir de me trouver vis-à-vis de Madame de C... pour qui j'avois le même empressement, ne donnant aucune créance à ce qu'on venoit de m'en dire.

Le lendemain matin, j'allai voir le Marquis à son lever. Il ne m'aperçut pas plutôt, qu'étant déja tout habillé, il congédia les domestiques qui étoient auprès de lui, & me tint un discours qui m'étonna d'autant plus, qu'il n'avoit aucun raport à quoi que ce fût de ce qui s'étoit passé.

Chez moi, me dit-il, vous voyez deux de mes niéces, dont l'une est

la Baronne de... & l'autre Mademoiſelle Sophie, que Madame la Marquiſe & moi aimons beaucoup. Mademoiſelle Sophie, paroit avoir pour vous tant d'eſtime, qu'à la promenade qui ſe fit hier l'après ſouper, cette eſtime s'étant préſentée à mon idée, ainſi que le fond de ſageſſe dont je vous trouve partagé, je projetai dès-l'inſtant d'unir vos deſtinées, & je communiquai mon projet à Mademoiſelle Sophie, avec laquelle je me promenois alors, en ſuivant la compagnie. Elle me répondit, en ſoupirant, au ſouvenir de ſes malheurs, dont elle doit vous faire le récit, que j'étois ſans doute ſûr que ce mariage vous agréeroit, & à vos parents, puiſque je le lui propoſois; mais que je n'ignorois pas qu'elle ne penſoit à rien moins qu'à ſe marier. Sur cette réponſe, j'aſſurai Mademoiſelle Sophie, que j'étois aſſez au fait de tout ce qui vous concerne, pour ne pas apréhender que le mariage ne pût avoir lieu; & ayant ajouté, que je voulois abſolument qu'en ce dont il s'agiſſoit, elle n'eut d'autre volonté que la mienne, j'ai eu la ſatisfaction de l'entendre déclarer, que vous lui paroiſſiez ſi raiſonnable, nonobſtant votre

jeuneſſe, qu'elle auroit moins de peine à me donner la marque que j'exigeois de ſa ſoumiſſion.

J'ai donc crû, ſuivant l'expoſé que vous m'avez fait de l'état de votre fortune, que vous ſerez charmé d'épouſer cette Demoiſelle, qui peut vous aporter cinquante mille livres, moyennant ce que je joindrois à ſa dot; & c'eſt avec un plaiſir infini que je vous fais la propoſition de ce mariage. Il eſt vrai que Mademoiſelle Sophie, peut avoir dix ou douze ans de plus que vous; mais elle eſt encore belle, & ſe trouve partagée d'un caractère charmant, de beaucoup d'eſprit, & d'une vertu qui la rend très-eſtimable. Pourriez-vous ne pas agréer que je continuaſſe de travailler pour l'exécution du projet? Parlez à cœur ouvert; quel eſt votre ſentiment?

Combien la propoſition du Marquis, ne pouvoit-elle pas flater un jeune homme plein de vanité, qui ne ſongeoit qu'à ſe tirer de la pouſſière, en ſe procurant un état honorable & avantageux! En éfet, elle me flatoit extrêmement; mais ayant peine à me perſuader qu'elle fut ſincère, je jugeai à propos de répondre au Marquis, que s'il pouvoit être

qu'il eut penſé ſérieuſement à ce qu'il venoit de me propoſer, il étoit d'autant moins douteux que mon ſentiment, qu'il demandoit, ne fut de me conformer à ſes bontés, qu'elles m'étoient auſſi favorables que je pourrois déſirer qu'elles le fuſſent, ſi j'avois autant de témérité que j'avois lieu d'avoir de modeſtie. Je puis vous aſſurer, reprit le Marquis, qu'il ne dépendra que de vous de devenir l'époux de Mademoiſelle Sophie, après la prémière converſation que vous aurez eu avec elle. Je ſais qu'elle ſe promene ſeule au jardin; ainſi je juge à propos que dès cet inſtant nous allions l'y joindre, & que d'abord vous lui faſſiez part de ce que je viens de vous dire, & de ce que vous y avez répondu. Au reſte, je vous avertis, que pour de bonnes raiſons, nous devons à cet égard, garder le ſilence envers la Marquiſe, juſqu'à ce qu'il ſoit néceſſaire de le rompre.

J'accompagnai le Marquis, avec un trouble qui augmentoit à chaque inſtant, par d'alternatives émotions de joye, d'eſpérance & d'apréhenſion: ce trouble fut extrême, quand au moment que nous abordions Mademoiſelle Sophie, le Marquis ſe re-

tira, en nous disant, qu'il croyoit devoir nous laisser la liberté de nous expliquer sans témoin.

Je crois, Monsieur, que ce dont il fut question dans ce tête-à-tête, vous intéressera ; je vous en ferai part le plutôt qu'il me sera possible.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CINQUIÉME.

MONSIEUR,

VOici le récit annoncé dans ma précédente Lettre.

Mademoiselle Sophie me parut avoir un peu de confusion : elle attendoit que je prisse la parole ; mais comme j'étois si interdit que je ne pouvois rompre le silence, elle eut égard à l'état où elle me voyoit ; & pour me donner le tems de me remettre, elle me demanda comment j'avois passé la nuit, & si je ne me ressentois pas du service que j'avois rendu à Madame de C...

Pendant cette demande, m'étant en éfet un peu remis, je fis à Mademoiselle Sophie, des remercîments

de ſon attention, & je pus ajouter, que je n'étois à plaindre, que parce que j'étois infiniment éloigné de mériter le bonheur que Monſieur le Marquis me faiſoit eſpérer. Il n'eſt pas, repliqua-t-elle, ſi grand que vous le croyez. Je vais moi-même vous ſortir de votre erreur, pour me faire un mérite d'une franchiſe par laquelle je voudrois pouvoir vous dédommager de ce que vous verrez s'évanouir par mon récit. Je me flate que vous aurez la complaiſance de l'écouter.

Je lui répondis, que je l'écouterois avec d'autant plus de plaiſir, que je m'en promettois beaucoup à l'entendre. Néanmoins, ſuivant ce qu'elle venoit de dire, je conjecturois avec chagrin, que ſi elle étoit niéce du Marquis, elle ne pouvoit l'être que moins glorieuſement que je n'avois cru qu'elle l'étoit. J'attendois donc un éclairciſſemenr certain ſur ce fait, quand Mademoiſelle Sophie, en s'aſſeyant, & en me faiſant aſſeoir à côté d'elle, ſur un lit de gazon qui étoit à l'ombre, & dont nous nous étions aproché en nous entretenant, reprit la parole en ces termes.

Je ſuis née à quelques lieues de Paris, dans un village dépendant

d'une des Terres de Monſieur le Marquis. Il avoit dans ce village, un Château & un clos très-étendu, que mon pere cultivoit en qualité de jardinier ; & je n'avois que quatorze ans, quand Monſieur le Marquis, dégouté de la Cour, arriva dans ce Château, avec la réſolution d'y paſſer le reſte de ſes jours. Le Chevalier de... ſon neveu, âgé ſeulement de vingt ans, & Capitaine dans le Régiment de... l'avoit accompagné pour demeurer quelques ſemaines auprès de lui ; & le jour même de ſon arrivée, je le vis dans le jardin du Château, j'en fus vûe, & je m'aperçus, que tandis que Mr. ſon oncle parloit à mon pere, avec qui j'étois, il ne ceſſoit de me regarder. Il me dit depuis, qu'il m'avoit trouvé ſi belle & ſi bien faite, ſous les haillons dont j'étois vêtue, que dès-lors j'avois fait la plus vive impreſſion ſur ſon cœur.

Le lendemain, j'allai me promener & filer au Parterre : j'y chantois librement de toute ma voix, parce que je me croyois ſeule ; mais paſſant devant une petite grotte en rocailles, j'y vis le Chevalier, qui tenoit un livre, & qui avoit les yeux ſur moi. L'étonnement que j'eus de

le voir là, me fit reculer quelques pas ; & j'aurois auſſitôt pris la fuite, s'il ne m'avoit raſſurée par un ſourire des plus gracieux, & par la douceur du ton de voix avec lequel il me prioit de m'aprocher. Comme je n'oſois le faire, & que je demeurois à le regarder, quoique je me cruſſe obligée de lui obéir, il vint à moi, & en même-tems reprenant la parole avec le même air & le même ton : Quoi ! jolie petite fileuſe, me dit-il, je ſerois aſſez malheureux pour vous donner quelque crainte ! je vous trouve ſi aimable, & vous chantez ſi bien, que je vais vous cueillir un beau Bouquet ; mais il peut être que vous n'aimez pas les fleurs. Je lui répondis naïvement que je les aimois beaucoup, & que je ne me privois de celles du Parterre, que parce que mon pere, qui craignoit de fâcher Monſieur le Marquis, m'avoit défendu d'en prendre. Puiſque ce n'eſt, répliqua-t-il, que pour cette raiſon que vous vous en privez, je vais vous en donner des plus belles. Non, non, Monſieur, m'écriai-je, en le retenant, ne cueillez pas pour moi des fleurs, je ſerois querellée quand on me les verroit ; mon pere croiroit que je les ai priſes moi-même. Vous

pourrez lui dire, continua-t-il, & je lui dirai auſſi, que c'eſt moi qui vous les ai données malgré vous : il m'eſt bien permis de diſpoſer de quelques unes des fleurs de mon Oncle. Vous avez raiſon, repris-je gaiement, & j'avois tort de ne pas penſer, que vous êtes plus maître ici que mon Pere : faites donc tout ce qu'il vous plaira.

Le Chevalier m'ayant fait un Bouquet des plus belles fleurs, & déclaré qu'il ne me le donneroit que moyennant deux baiſers, ce Bouquet me tenta ſi fort, qu'à l'inſtant j'acordai volontiers au Chevalier, ce que je n'aurois pas réfuſé à un autre, en une telle occaſion. Il loua encore ma voix, & me pria de chanter la chanſon que je chantois quand je m'approchois de la grotte ; mais j'en fus diſpenſée, parce qu'à l'inſtant il me falut aller à mon Pere, qui de la porte du parterre, me crioit de revenir pour mener paître nos Brebis, qu'il étoit temps de ſortir de la Bergerie.

Ce que j'avois prévû à l'égard de mon Bouquet, arriva ; mon Pere ne le vit pas plutôt, qu'éfectivement il ſe mit à me quereller ; mais je ne manquai pas pour ma défenſe, de me

me hâter de lui dire, que c'étoit Mr. le Chevalier qui me l'avoit donné malgré moi, & qu'on pouvoit savoir de lui, si j'avois dit vrai. Mon Pere qui ne me connoissoit pas pour menteuse, s'étant apaisé, je me sentis parfaitement tranquille sur la possession de ces fleurs, dont je m'étois d'abord paré le sein, & qui me faisoient un plaisir extrême.

Je voyois tous les jours le Chevalier, parce qu'il recherchoit à me voir, & que je ne le fuyois pas. Il continuoit de me donner des fleurs; il me faisoit beaucoup de caresses, surtout quand nous étions sans témoin; & je ne prenois que trop d'attachement pour lui.

Il y avoit environ deux mois que les choses alloient ainsi, lorsqu'un Dimanche matin, au moment que mon Pere, ma Mere & moi finissions de dîner, une femme très-laide, mais bien parée, arriva dans une Chaise roulante, à la porte de mon Pere. Elle descendit, & entra au logis, où voyant d'abord mon Pere & ma Mere: Vous êtes apparemment, leur dit-elle, les mariés Nicolas? Oui, Madame, répondit mon Pere. Et moi, reprit-elle avec le ton le plus doux, je suis la plus

proche voisine de la sœur que vous avez à Paris. Je viens de voir un enfant que j'ai en nourrice dans le hameau voisin : j'en ai chez moi un autre de huit ans ; & comme j'avois dit à votre sœur, que je voulois avoir une petite fille de treize à quatorze ans pour amuser la mienne, cette bonne femme qui ne cherche qu'à se reconnoître du bien que je lui fais tous les jours, ayant certainement le pouvoir de lui en faire & à d'autres aussi, m'offrit de bon cœur votre fille, qui est sans doute celle que je vois là, & m'assura que vous ne me la refuseriez pas. Si donc, vous êtes du sentiment de votre sœur, je conduirai votre fille chez moi, en m'en retournant, & pourvû qu'elle soit bien sage & bien obéissante, je lui donnerai vingt écus de gages pour la prémière année, & quarante pour chacune des suivantes. De plus, je lui ferai bientôt un présent de cent écus, que je vous remettrai pour aider à son établissement.

Mais je vais faire quelque chose, qui ne me permettra pas d'apréhender que je ne lui donne ce que je promets outre ses gages ; voici, ajouta-t-elle en mettant la main à la poche, la moitié des cent écus. Cette

ſomme que je vous remets dès-à-préſent, doit vous faire conjecturer, que ma charité & ma généroſité pour votre fille, ſera des plus grandes ſi je ſuis contente de ſa ſageſſe & de ſon ſervice. A ces mots, elle compta, & laiſſa les cinquante écus ſur la table près de laquelle on étoit, & attendit la réponſe de mon pere & de ma mere.

Mon pere qui étoit ſimple & pauvre, & qui dans ce moment ne déſiroit que de tenir ces cinquante écus, ne vit pas plutôt qu'il étoit maître d'en prendre poſſeſſion, que s'en rempliſſant les mains, & faiſant une profonde révérence à cette femme: Ho! Madame, lui répondit-il avec ce ſtile ordinaire du païſan, c'eſt pour vous faire plaiſir, & non par intérêt, que je veux vous accorder ce que vous déſirez. Ma fille eſt à votre ſervice, quoiqu'elle ſoit l'unique enfant que j'aye; mais nous nous paſſerons bien d'elle: emmenez-la tout maintenant, & vous verrez qu'elle vous ſervira auſſi bien qu'une Reine pourroit vous ſervir. Cependant, ſi vous m'en faites le moindre reproche, ajouta-t-il, en prenant le ton menaçant, je le dis en ſa préſence, je lui romprai ſans pitié bras

& jambes, pour lui aprendre à vous ſervir mieux dorénavant.

Je remarquai que cette femme ſe mit à ſourire, c'étoit ſans doute de la ſimplicité, & du diſcours de mon pere; mais ma mere plus tendre & moins ſimple que ſon mari, ſe mit à pleurer amèrement, quand elle vit qu'il conſentoit à me laiſſer aller. Vous êtes donc fou, Nicolas! lui dit-elle auſſitôt. Ne devriez-vous pas avoir honte, d'expoſer ainſi notre fille à ce que vous ſavez auſſi bien que moi! Car, que ne peut-il pas arriver de votre beau chef-d'œuvre? Quoi! impertinente, repliqua mon pere, ne va-t-elle pas avec une brave & honnête Dame? Qu'elle l'emmène hardiment. Puis s'aprochant de plus près de ma mere, qui pleuroit toujours: tu ne veux donc pas, ſimple que tu es, ajouta-t-il, prendre la fortune quand elle vient ſe pendre à ton cou? Ha! tu peux compter que je ſuis mort de chagrin avant qu'il ſoit nuit, ſi par ton obſtination à garder notre fille, tu fais rentrer dans la poche de cette bonne Dame ce que je tiens préſentement dans mes mains.

Comme ma mere demeuroit ferme, nonobſtant tout le patétique de ce diſcours: Ceſſez de vous affliger, lui

dit l'inconnue ; je vais en prenant mon argent, vous laiſſer votre chere fille. Je ne m'aflige pas, repartit précipitamment ma mere, qui voyant faire à mon pere des geſtes de deſeſpoir, apréhendoit ſuivant ſa menace de le voir bientôt ſans vie : ma fille, continua-t-elle, eſt à votre ſervice ; mais il eſt bien raiſonnable de pleurer un enfant que l'on mène où ſon pere & ſa mere ne ſont pas

Ma mere redoublant alors ſes larmes & ſes ſanglots, l'adroite inconnue prit le parti de l'engager à recevoir quelques écus, que ſon aflic̃tion ne lui empêchoit pas de compter & de conſidérer, & qui enfin, malgré l'apréhenſion où elle étoit ſur les plus grands dangers auxquels mon innocence alloit être expoſée, lui firent donner avec moins de peine le conſentement que mon pere déſiroit. Il n'y a rien là d'étonnant ; car ce qui corrompt la vertu des riches, peut bien corrompre la vertu des indigents!

Quand je vis que ma mere conſentoit auſſi à me livrer à cette femme, mes larmes coulerent en abondance, & je me mis à fuir pour aller me cacher hors de la maiſon ; mais voyant que l'inconue, qui étoit ſur mon paſſage, ſe diſpoſoit à m'ar-

rêter, je revins sur mes pas, & j'allai me jetter aux pieds de mon pere, qu'il m'importoit plus de gagner. J'embrasse étroitement ses genoux; & faisant tout mon possible pour calmer les sanglots qui m'empêchoient de prendre la parole : je ne veux pas vous quitter, mon pere, lui dis-je, j'aime mieux que vous m'écrasiez sous vos pieds, si je vous suis à charge, ou si vous êtes mécontent de moi. Il répandit enfin des larmes de pere, mais il ne laissa pas, peut-être moins pour son avantage que pour le mien, qu'il croyoit faire en cette occasion, il ne laissa pas, dis je, de me déclarer qu'il vouloit absolument être obéi, puisque ce n'étoit que parce qu'il m'aimoit de tout son cœur, qu'il jugeoit à propos que je ne manquasse pas ma fortune. Alors l'inconnue se mit à me flater, & à me prometrre tout ce qui peut engager les enfants, même de me ramener chez mon pere, aussitôt que j'aurois envie d'y revenir.

Je ne pouvois pourtant me résoudre à quitter la maison paternelle, & je déclare que l'inclination que je prenois pour le Chevalier, avoit quelque part à la peine que je me faisois de m'éloigner. Aussi, me venant à

l'idée, qu'il lui seroit aisé, s'il vouloit m'être favorable, d'empêcher que cette femme réussît à m'emmener, je dis à mon pere, que du-moins je voulois aller dire adieu à Monsieur le Chevalier, & que je ne partirois pas sans cela. Mon pere voulut bien me permettre cette satisfaction, à condition que je n'irois pas sans lui au Château; & nous allions sortir, quand le Chevalier entra, en disant à mon pere, qu'il venoit lui recommander de ne pas négliger les vases de fleurs qui méritoient le plus de soins. Mes pleurs & mes sanglots redoublerent en le voyant; & à peine eut-il achevé le peu de mots que je viens de raporter, que je me jettai à ses pieds, & m'écriai que j'étois perdue s'il n'avoit pitié de moi.

Le Chevalier parut étonné de l'état où il me voyoit, & de mon discours; il me releva, & continuant de marquer son étonnement: Quel est donc, me dit-il, le sujet de tant d'allarmes, & de tant d'affliction? La Dame que vous voyez là, repris-je, veut m'emmener malgré moi chez elle à Paris. Quoi! dit alors le Chevalier, en s'adressant à cette femme avec un ton irrité, vous voulez enlever cet enfant à son pere & à sa mere? Je ne sais

qui vous êtes ; mais votre procédé ne peut être que celui d'une malhonnête femme : sortez d'ici à l'instant, ou vous serez punie comme vous méritez de l'être.

Mon pere & ma mere étoient trop simples, pour soupçonner, conformément à la vérité du fait, que le Chevalier étoit d'intelligence avec cette femme. Pour moi, je m'attendois à la voir fuir, sans qu'elle voulut s'exposer, en perdant du tems, à faire la plus breve replique ; mais l'indigne, prenant la parole, répondit hardiment en ces termes : Calmez-vous, Monsieur, n'échaufez pas tant votre bile. Je suis aussi honnête-femme qu'il peut être que vous soyez honnête-homme, & ce n'est que dans de bonnes intentions, que j'ai offert de mener cette petite fille chez moi, pour m'y servir, & pour profiter de tous les avantages que par pure charité je me proposois de lui faire. Je viens même de donner d'avance, au pere & à la mere, une somme assez considérable, au moyen de laquelle ils ont consenti que je prenne leur fille à mon service. Jugez donc si je mérite que vous me traitiez aussi indignement que vous le faites. A ces mots, le Chevalier

feignant d'avoir tort, fit des excuſes à cette femme, de ce qu'il s'étoit emporté, & l'avoit offenſée ſi mal-à propos. Il ajouta que je ne devois pas être écoutée, puiſqu'il s'agiſſoit de mon plus grand bien, que je n'étois pas en état de connoître; & que pour me le procurer, mon pere & ma mere devoient paſſer ſur la peine qu'ils paroiſſoient ſe faire de me voir ſortir d'auprès d'eux.

Je ne vis pas plutôt, contre mon eſpoir, que le Chevalier approuvoit toutes choſes, & portoit lui-même mon Pere & ma mere à m'obliger de prendre le parti qu'il voyoit cauſer toute ma douleur, que lui adreſſant la parole en faiſant éclater un nouveau redoublement d'affliction: Ce n'eſt donc que pour vous mocquer de moi, lui dis-je, que vous m'aſſurez ſi ſouvent que vous m'aimez de tout votre cœur? Que je ſuis malheureuſe! vous ne m'aimés pas même un peu, puiſque vous voulez ne me plus voir! ne vous plus voir! reprit le Chevalier; je vous proteſte, aimable Sophie, que je vous reverai au plutôt; car je compte de m'en retourner au prémier jour à Paris, où nous nous verrons encore plus que nous ne nous ſommes vus

dans ce vilage, que je quitterai bientôt pour n'y revenir jamais.

Comme par cette promeſſe du Chevalier, j'étois raſſurée ſur ce qui m'intéreſſoit à ſon égard, je ſentis que je m'éloignerois avec moins de peine des auteurs de mes jours. J'eſſuiai mes larmes, & reprenant ma gaieté: ha! Monſieur le Chevalier, m'écriai-je, il n'eſt pas à craindre, après ce que vous venez de m'aprendre, que je ne veuille pas aller où j'aurai le plaiſir de vous voir; j'aurois trop de chagrin où je ne vous verrois pas: je ſuis toute prête à partir.

Je remarquai que le Chevalier, touché de la marque d'attachement que je lui donnois avec tant d'ingénuité, répandoit des larmes: il m'embraſſa; mais pour qu'on ne ſoupçonna pas l'intérêt qu'il prenoit à mon départ, il ſortit preſque auſſitôt, en me promettant qu'il ne manqueroit pas à ſa parole.

L'indigne femme, ne m'ayant pas laiſſé perdre du tems, je partis demi-heure après, néanmoins très-affligée de quitter mon Pere & ma Mere, que je voyois en ce moment, me marquer par de plus abondantes larmes, & de plus éclatants ſanglots,

combien leur coutoit l'éloignement auquel ils étoient contrains de consentir.

Nous arrivames en moins de quatre heures à Paris, chez cette femme, qui étoit veuve d'un Peintre, & qui étoit assez bien logée & meublée. J'y trouvai éfectivement la petite fille de huit ans dont elle avoit parlé : Je l'embrassai ; je lui plûs d'abord ; elle me plût de même, & dès-lors je me mis à l'amuser. J'étois pourtant encore très-triste ; mais ma tristesse ne tint pas contre le plaisir que j'eus avant la nuit, de voir les couturières que la veuve avoit envoyé querir, prendre sur moi toutes les mesures, pour me faire, suivant ses ordres, des robes, des chemises, & des coëffures aussi belles que celles de sa fille.

Néanmoins, rien ne me faisoit oublier le Chevalier ; je pensois continuellement à lui, & désirois avec le plus grand empressement de le voir, quoique je ne désirasse pas moins, que mes robes & mes coëffures fussent faites avant qu'il arrivât. Aussi, dès que je fus parée, je pris tant d'impatience à l'attendre, que je ne cessai de me plaindre à la veuve, du chagrin que me donnoit la persuasion

où j'étois, que le Chevalier n'avoit voulu que me tromper, en me promettant qu'il viendroit me voir.

Il ne s'étoit écoulé qu'un mois depuis mon arrivée chez cette femme; & sur mes plaintes ordinaires, elle me reprochoit que j'étois trop-vive, & trop impatiente, quand le Chevalier entra. Je fus si transportée de joie, que je courus à lui les bras ouverts, tandis qu'il couroit à moi de même. Nous nous embrassons avec l'empressement des amants les plus passionnés, & le Chevalier, parcourant ensuite avidement, tout ce qui se présentoit à sa vûe, des charmes dont je lui paroissois partagée: Que vous êtes belle, ma chere Sophie, s'écria-t-il, & que j'aurois perdu si je n'étois venu vous voir? Je vous assure, Monsieur le Chevalier, lui répondis-je précipitamment, & en l'interrompant, que j'étois bien chagrine de ce que je ne vous voyois pas arriver, & que j'apréhendois bien que vous m'eussiez oubliée. Mon pere & ma mere sont-ils en bonne santé? Avez-vous été malade, ou avez-vous été retenu par Monsieur le Marquis? Il me répondit que ce n'avoit été que par raport à ce cher oncle, qu'il n'avoit pû me voir plutôt: Qu'à l'égard

l'égard de mon pere & de ma mere, ils étoient en bonne ſanté, & me recommandoient d'être toujours bien obéiſſante à la Dame chez qui j'étois.

Il eut encore la complaiſance de répondre à toutes les nouvelles queſtions que je lui fis à leur égard : il m'admiroit, il m'embraſſoit à chaque inſtant ; & la veuve, après lui avoir fait ſon compliment, s'étant abſentée de la chambre où nous étions, il tâcha inſenſiblement de m'engager à ſatisfaire ſa paſſion. Je m'aperçus qu'il prenoit un grand tremblement ; & comme j'étois bien éloignée de l'attribuer à la témérité du deſſein : Pourquoi, dis-je très-ingénument au Chevalier, me cachez-vous, que vous avez une fiévre ſemblable à celle qui me faiſoit ſi fort ſouffrir & trembler, il y a quelques mois ? Il ſe mit à rire, en me répondant que ſa fiévre étoit une fiévre de ſanté dont je ne devois pas m'inquiéter ; il redoubla ſes careſſes, & voulut tout entreprendre ; mais ma pudeur extrêmement offenſée, me fit réſiſter de telle manière, qu'il fut forcé de mettre fin à la tentative, pour m'apaiſer, & tâcher de ſe faire pardonner l'outrage. Que ne pardonne-t-on pas à ce qu'on aime ! Mes ris revin-

rent ; la veuve rentra ; le Chevalier ſoupa avec nous, & enfin, ſe retira avec un contentement infini, eſperant ſans doute, qu'avec le tems, je deviendrois moins farouche.

Il revint le lendemain, & m'annonça avec l'air le plus triſte, que ſur les ordres qu'il venoit de recevoir, il étoit obligé de rejoindre inceſſamment l'Armée, & d'y demeurer trois ou quatre mois : Q'après ce tems il reviendroit à Paris pour ne plus s'en éloigner, & s'y procurer le plaiſir de me voir tous les jours : Qu'il avoit pris pour venir me dire adieu, un moment du tems qu'il faloit aux préparations de ſon voyage. La penſée de cette nouvelle abſence m'accabla : je témoignai au Chevalier l'affliction, qu'elle me faiſoit déja reſſentir ; il me témoigna la ſienne, & après m'avoir embraſſée, il alloit ſortir, quand la veuve prenant la parole : Attendez, je vous prie un inſtant, lui dit-elle, je veux vous faire part d'une réſolution que j'ai priſe pour l'avantage de Sophie. J'ai réſolu de la mettre au Couvent juſqu'à votre retour, me perſuadant qu'elle y aprendra mieux qu'elle n'aprendroit chez moi, à lire, à écrire, à faire quelques jolis ouvrages, &

à paroître dans le monde, en Demoiſelle bien élevée. Qu'en penſez-vous, Monſieur le Chevalier ? Je penſe, répondit-il, que vous avez beaucoup de bonté pour Sophie, & que vous ne pouvez rien faire de plus avantageux pour elle que d'éfectuer votre réſolution, au moyen de laquelle elle ſera bientôt une Demoiſelle accomplie, que j'aimerai bien plus, quand elle ſaura tout ce que les Demoiſelles de qualité aprenent dans le Couvent. Cela n'eſt-il pas de votre goût ? me demanda-t-il tout de ſuite. Je lui répondis que j'étois bien aiſe d'aller au Couvent, puiſque j'y pouvois devenir plus aimable, & plus digne de ſon amitié. Il me repliqua, qu'il étoit charmé de voir qu'en tout, je lui donnois des marques de la mienne : qu'il tâcheroit de revenir le lendemain, pour m'accompagner au Couvent avec la Veuve : qu'il me donneroit ſouvent de ſes nouvelles juſqu'à ſon retour, & qu'il ne pourroit pas plutôt revenir, qu'il le feroit avec un empreſſement infini.

Ces promeſſes du Chevalier me flaterent beaucoup ; & comme en éfet, je me faiſois un vrai plaiſir d'aller au Couvent, je remerciai de

tout mon cœur la veuve, de la bonté qu'elle avoit de vouloir se priver de mon service pour mon plus grand bien. Je ne pensois pas qu'en cela, cette femme ne suivoit encore que l'arrangement pris à mon égard avec le Chevalier, qui étoit autant charmé de me sortir de chez elle, où il ne me croyoit pas en sureté, que de me faire donner une belle éducation.

Enfin le lendemain matin, je le revis, & lui dûs un présent de nombre de jolis bijoux, qui me firent un plaisir infini. La Veuve m'instruisit sur tout ce que je devois dire & taire dans le Couvent où elle alloit me faire recevoir comme si j'étois sa fille; & ensuite le Chevalier, qui s'étoit proposé de nous y accompagner comme s'il étoit mon frere, profitant d'un moment où il pouvoit me parler en particulier, me recommanda sur toutes choses, de ne point sortir du Couvent pour revenir chez cette femme ou aller ailleurs, quelque prétexte qu'elle pût mettre en usage pour m'y engager. Il ajouta que je ne pouvois manquer sur cet article, sans lui causer un chagrin qu'il ne pourroit me pardonner, & qui l'obligeroit à ne jamais me revoir:

que ce ſeroit par mon exactitude à me conformer à ce qu'il me recommandoit, que je lui marquerois plus ſenſiblement qu'il m'étoit cher. Je lui répondis, que je me ſentois diſpoſée à mourir plutôt que de lui cauſer le moindre chagrin: qu'il pouvoit être ſûr, que je ne ſortirois du Couvent, que quand il viendroit lui-même m'en ſortir. Il parut content de ma réponſe; il m'embraſſa avec le plus vif tranſport de tendreſſe; nous nous rendimes peu de tems après au parloir du Couvent, & enfin je fus renfermée avec la douleur que je devois reſſentir, en perdant de vûe ce que je chériſſois le plus.

La Supérieure de cette Communauté, avoit de la naiſſance & un mérite infini. Ma Phiſionomie lui ayant plû, elle voulut être ma maîtreſſe, & elle donna ſes ſoins à mon éducation, avec une bonté qui me charmoit. J'avois donc d'autant plus lieu d'être contente, que toutes les ſemaines je recevois par la Veuve, des nouvelles du Chevalier; mais ne le voyant pas dans le tems où il devoit être de retour, je commençai à avoir des inquiétudes, qui devinrent bien vives, quand cette femme m'eut annoncé, qu'à cauſe d'une affaire très-

intéreſſante, il ne pouvoit revenir que vers le milieu du quartier d'hyver.

Cependant, je déſirois ſi fort, qu'il eut lieu d'être content de moi, & de m'aplaudir, qu'on avoit peu de peine à m'aprendre tout ce qu'on vouloit que j'apriſſe, & qu'avant l'expiration de ſix mois, depuis mon entrée dans cette Communauté, je ſus lire parfaitement, écrire paſſablement, & broder auſſi bien que ma maîtreſſe. Alors, quel plaiſir ne me fis-je pas d'écrire au Chevalier, pour lui témoigner moi-même, combien j'étois ſenſible à ſon abſence! Il me fit, ſur cette prémière lettre, la réponſe la plus flateuſe; & ſix autres mois s'étant encore écoulés, pendant leſquels il m'avoit aſſuré nombre de fois, qu'il pourroit bientôt me donner avis de ſon départ, il m'écrivit enfin, qu'il comptoit de me revoir dans une quinzaine de jours.

Ma joye fut extrême; & le lendemain Madame la Supérieure, qui ſortoit d'une grande maladie, voulant bien avoir la bonté de me mener à deux lieues de Paris, chez Madame de... ſa tante, où elle alloit, pour prendre le bon air, paſſer une ſemaine avec une de ſes jeunes Réligieuſes, je fus d'autant plus charmée

d'être de cette partie, dont je ſerois de retour avant l'arrivée du Chevalier, que je faiſois réflexion, que ſon abſence me ſeroit moins inſuportable, où j'aurois le plaiſir de voir ma bonne maîtreſſe.

Madame de... me reçut de la meilleure grace du monde, & ne tarda pas à me témoigner beaucoup d'amitié. Monſieur le Baron de St. B... ſon frere, qui ſe trouvoit chez elle, & qui étoit fort aimable quoiqu'à l'âge de ſoixante ans, eut d'abord pour moi des attentions qui chaque jour devinrent ſi empreſſées, que la jeune Réligieuſe, dont il avoit fait la conquête avant qu'il m'eut vûe, en prit une jalouſie extrême. Cependant mon cœur n'étant que pour le Chevalier, j'étois fâchée de ce que Mr. de St. B... me prodiguoit des empreſſements qui inquiétoient ſon amie, & que je ne pouvois recevoir, qu'avec cette froideur qu'on a, lorſque les perſonnes nous ſont indiférentes, & qu'on agit naturellement. La Réligieuſe eut pourtant aſſez de malice, ainſi que vous le verrez bientôt, pour ſe venger ſur moi des inquiétudes que Mr. de St. B... lui donnoit.

Nous revinmes au Couvent le dou-

zième jour ; & le lendemain, la Supérieure ayant eu la visite de son oncle, qui lui dit, qu'il pensoit que la bienséance exigeoit qu'il ne se retirât pas sans me rendre ses honneurs, me fit apeller au parloir. Monsieur de St. B... m'y débita un compliment des plus polis ; & un instant après, la Supérieure étant avertie, qu'un accident des plus fâcheux venoit d'arriver à la plus vieille des Réligieuses, nous quitta aussitôt pour y accourir. Monsieur de St. B... voyant que j'allois la suivre, me pria de lui accorder, seulement, un quart d'heure de conversation ; mais comme ce tête-à-tête n'avoit aucun attrait pour moi, je me retirai précipitamment, en m'excusant sur ce que Madame la Supérieure pourroit trouver mauvais que je ne l'eusse pas suivie.

La Veuve vint me voir une heure après, ayant été informée de mon retour de chez Madame de... Je lui fis part de tout ce qui s'étoit passé: elle aprouva la conduite que j'avois tenue avec l'oncle de Madame la Supérieure ; & trois jours s'étant encore écoulés, je me flatois à chaque instant, que j'allois revoir le Chevalier, quand il me fut aporté par

la Veuve, une petite Boëte ficelée & cachetée, qui m'étoit adreſſée, & que le Courrier lui avoit remiſe pour la rendre à ſon adreſſe.

J'en fis ouverture avec le plus grand empreſſement, en préſence de cette femme; & ayant levé un papier volant qui couvroit ce qui étoit dans la Boëte, nous voyons une petite Poupée, répréſentant une jeune Payſanne très-mal vêtue, qui tenoit une quenouille, & qui au bas de ſes haillons, avoit une bande de papier qu'on y avoit attachée, où nous lûmes ce mot, LE PASSÉ. Je prends cette Poupée, & deſſous un ſecond papier volant, que je leve, nous voyons une ſeconde Poupée, répréſentant une jeune Demoiſelle bien parée, qui avoit au bas de ſa robe, une autre bande de papier attachée, où nous lûmes cet autre mot, LE PRÉSENT. Je prends cette ſeconde Poupée; & ayant levé un troiſième papier volant, nous voyons au fond de la Boëte, une troiſième Poupée, vêtue comme le ſont les filles de mauvaiſe vie, qu'on enferme à Paris, dans une maiſon qu'on nomme les Magdelonnetes. Elle avoit auſſi une bande de papier attachée de même, & nous fûmes

très-étonnées d'y trouver ces injurieux mots, L'AVENIR, *ou, ce que je ferai bientôt ſubir à l'infidelle & ingrate Sophie.*

Nous ne doutames pas, reconnoiſſant bien l'écriture du Chevalier, que c'étoit lui-même qui me réprochoit l'état d'où j'avois été tirée, & qui me ménaçoit ſi indignement. Que je ſuis malheureuſe ! m'écriai-je, les yeux baignés de larmes. Il n'eſt que trop certain, ajoutai-je, que le Chevalier me croit coupable de ce dont je ſuis accuſée dans les Lettres anonymes que la jalouſe Réligieuſe lui a ſans doute écrites, auſſitôt qu'elle a eu réuſſi à découvrir la tendre intelligence qui eſt entre lui & moi. La Veuve tâcha de calmer ma douleur, en m'aſſurant que je devois tout eſperer de mon innocence. Et ſur ce que je lui dis, que je ne pouvois penſer, par qui une choſe que je croyois des plus ſecretes, étoit venue à la connoiſſance de cette Réligieuſe, elle me répondit, qu'il n'étoit pas douteux que ce ne fût par la fille domeſtique qu'elle venoit de congédier, après avoir inutilement tâché pendant trois ans, de la corriger de ſes défauts.

Je me retirai preſque auſſitôt, pour

écrire au Chevalier, me flatant que ce que je lui marquerois, le feroit revenir de la foi qu'il avoit trop facilement ajoutée à la fauſſe accuſation ; mais il ne me fit aucune réponſe, & je ne reçus de ſes nouvelles que par la Veuve, qui vint triſtement me communiquer la Lettre qu'il lui avoit écrite. Qu'il fut cruel, le déplaiſir que j'eus de la trouver conçue en ces termes !

„ Comme je ſerai peut-être obligé „ de demeurer encore ici plus d'un „ mois, & que tout ce que Mlle. „ Sophie me marque pour ſa juſtifi- „ cation, ne peut me faire prendre „ le change ſur ſa honteuſe conduite, „ je vais vous faire rembourſer par „ un Marchand de Paris, ce que „ vous avez payé d'avance de la pen- „ ſion de l'ingrate, pour trois mois „ qui ne ſeront pas échus avant que „ que vous receviez cet argent. Je „ voulois la punir, en la faiſant en- „ fermer dans la maiſon où l'on en- „ ferme les filles libertines ; mais je „ me borne à l'abandonner. Ainſi, „ vous pouvez à votre choix, ou la „ laiſſer à vos frais au Couvent, ou „ l'en retirer, pour en diſpoſer de „ quelle manière qu'il vous plaira.

„ Je vous informerai de mon re-

„ tour, & vous donnerai des mar-
„ ques de ma reconnoiſſance.

„ Je ſuis votre Serviteur,

Le Chevalier de L.

Cette Lettre m'accabla d'autant plus, qu'en m'aprenant que c'étoit au Chevalier que je devois tout ce que je croyois devoir à la Veuve, elle m'annonçoit que j'allois être réduite, ou à retourner au Village, chez mon pere, ou à me mettre à la merci de cette femme, dont la honteuſe manœuvre m'étoit enfin dévoilée. Quoi! m'écriai-je, c'eſt au Chevalier que je dois tout, & c'eſt le Chevalier qui m'abandonne! Après ce peu de mots, je ne pus que pleurer & ſangloter, au moment qu'indignée au dernier point contre la téméraire, j'allois ſans réflexion, lui faire tous les réproches qu'elle méritoit.

Elle ſe mit alors à ſourire, & prenant la parole: Vous avez bien tort, me dit-elle, de vous afliger comme vous faites, tandis que vous pouvez vous perſuader, que le Chevalier vous aime toujours, & que ſi rien n'eſt plus aiſé que de faire accroire à un Amant que ſon Amante lui eſt infidéle, rien ne l'eſt plus auſſi, à cette Amante, que de l'en diſſuader, lorſqu'en

qu'en éfet il ne peut la convaincre de ce dont elle eſt accuſée. Raſſurez-vous donc ſur votre innocence, & employez le reſte du jour à tenir vos hardes prêtes à être emportées demain matin, à l'heure à laquelle je reviendrai pour vous retirer d'ici, & vous ramener chez moi, où vous attendrez le retour du Chevalier. Si cet Amant vous abandonne, je vous promets que je ne vous abandonnerai pas, & que vous ne ſerez jamais réduite à vous revoir dans l'état dont je ne vous ai tirée que pour faire votre fortune.

Comme pendant le diſcours de cette femme, j'avois eu le tems de faire des réflexions, je ne pus que juger qu'il étoit à propos que je la ménageaſſe juſqu'à ce que je n'euſſe rien à craindre d'elle. Je la remerciai donc avec a tant d'aparence de gratitude que j'en pouvois montrer; mais j'étois bien éloignée de vouloir retourner chez elle. Je ſongeois, au contraire, à tâcher, ou de demeurer au Couvent juſqu'au retour du Chevalier, ou de découvrir ma tante, & de me faire retirer par elle, me flatant qu'avec ſon ſecours, je pourrois trouver à gagner honnêtement ma vie, au moyen de ce que je

savois faire. Aussi ne hézitai-je pas, ensuite du remercîment, de déclarer que j'avois un si grand attachement pour Madame la Supérieure, qui me combloit de bontés, que je voulois du moins, ne m'en éloigner qu'au bout des dix ou douze jours qu'il faloit encore pour remplir le quartier payé. La Veuve m'ayant répondu, qu'elle ne s'opposeroit jamais à ce qui me feroit plaisir, je remontai dans ma chambre, où je me mis bientôt au lit avec une fièvre déja très-ardente, que je ne devois qu'à la révolution qui s'étoit faite en moi à la lecture de la Lettre du Chevalier.

La Supérieure n'aprit pas plutôt mon indisposition, qu'elle vint me témoigner le chagrin qu'elle en avoit. Elle ne cessa de recommander qu'on eût de moi tous les soins possibles, & elle vint très-souvent me visiter. La Veuve, qu'elle n'avoit pas tardé à faire avertir de l'état où j'étois, venoit, ou envoyoit, matin & soir, demander de mes nouvelles. Elle apréhendoit que ma maladie devint plus dangereuse, mais je me rem s bientôt, en me persuadant enfin, ainsi qu'elle vouloit que je le fisse, qu'il me seroit aisé de réussir à me

juſtifier ; & je pus au quatriéme jour, aller recevoir ſa viſite. Elle me témoigna une joye inexprimable de me voir convaleſcente : elle m'aprit qu'elle avoit d'abord informé le Chevalier du cruel éfet qu'avoit eu le peu de juſtice qu'il m'avoit rendu ſur la plus fauſſe accuſation, & elle ne manqua pas de me témoigner, qu'elle attendoit avec le plus grand empreſſement, le jour auquel il me plairoit de revenir chez elle, pour y demeurer juſqu'à ce que la fortune me fut plus favorable.

Le lendemain matin, il me fut rendu de ſa part une Lettre, par une vieille femme qui m'étoit inconnue. Je ne penſois pas qu'elle m'eût été écrite par aucune autre perſonne que par la Veuve ; ainſi je fus extrêmement étonnée, quand l'ayant ouverte, tandis qu'on attendoit ma réponſe, je vis qu'elle étoit écrite d'une autre main que de la ſienne ; qu'elle m'étoit adreſſée par Monſieur de St. B... & qu'elle étoit conçue en ces termes.

Mademoiſelle,

„ Vos deux dernières converſations „ avec la Veuve, on été entièrement „ entendues, & comme l'on m'a mis „ au fait de tout ce qui vous con-

„ cerne, j'ai jugé que je devois vous
„ offrir mes ſervices, pour vous dé-
„ dommager de ceux que le Cheva-
„ lier croit avoir lieu de ne vous plus
„ rendre : J'offre même de vous épou-
„ ſer, pouvant par là vous donner
„ une marque plus ſenſible de ma
„ tendreſſe. Vous répugnerez, ſans
„ doute, à vous faire un Époux d'un
„ Amant que vous dédaignez ; mais
„ quelques nouveaux traits de dédain
„ que vous me faſſiez encore eſſuyer,
„ vous ne trouverez pas moins en
„ moi, l'homme le plus diſpoſé à
„ vous donner, pour l'unique plaiſir
„ que j'aurois à vous être utile, tous
„ les ſecours qu'il vous plairoit me
„ faire la grace d'agréer.

De St. B....

Je ne cacherai pas, que dans les conjectures où j'étois, les ſentiments de Mr. de St. B... me flaterent beaucoup : je ſentis de plus qu'ils excitoient ma gratitude ; & jugeant que je devois la témoigner, je remontai dans ma chambre pour y écrire la réponſe que voici.

Monſieur,

„ J'ai connu en vous trop de mé-
„ rite, pour que j'aye pû vous mar-
„ quer le dédain dont vous vous
„ plaignez. Il eſt vrai que mon cœur

„ étant alors au Chevalier, ainſi
„ qu'il l'eſt encore nonobſtant l'in-
„ juſtice de ſon procédé, je n'ai
„ pas répondu à vos politeſſes,
„ comme vous paroiſſiez le déſirer;
„ mais je n'en faiſois pas moins de
„ cas, & je n'en étois pas moins re-
„ connoiſſante. Vous daignez, Mon-
„ ſieur, m'offrir votre main, ou les
„ ſecours que demande la malheu-
„ reuſe ſituation où je me trouve.
„ Je ne puis répondre autre choſe
„ ſur cette offre trop généreuſe, ſi
„ ce n'eſt, que je m'eſtimerois la
„ plus heureuſe perſonne de mon
„ ſexe, ſi le Chevalier après ſon re-
„ tour, s'obſtinant à ne pas vouloir
„ reconnoître mon innocence, & me
„ laiſſant maîtreſſe de mon ſort, vous
„ étiez ſincèrement diſpoſé à unir ma
„ deſtinée à la vôtre.

Deux heures après que j'eus remis cette réponſe, & tandis que je faiſois des réflexions ſur ce que contenoit la Lettre qui l'avoit occaſionnée, on vint me dire que la Veuve demandoit à me parler. Je redeſcendis au parloir, & l'y ayant en éfet trouvée, je lui fis part au même inſtant de cette Lettre & de cette réponſe, & lui proteſtai que je faiſois bien moins de cas de la fortune qui m'é-

toit offerte, que du cœur seul du Chevalier. C'étoit fort à propos que je n'avois pas fait mistère à cette femme de ce dont il s'agissoit; car sur ce que je venois de lui dire, prenant la parole: puisque, me dit-elle, vous avez tant d'attachement pour le Chevalier, vous serez donc bien aise de le voir plus passionné de vous qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour. Il vient d'arriver chez moi, bien éclairci sur votre innocence; il vous attend avec un empressement extrême, & c'est à sa prière que je vais vous retirer du Couvent. Voici, ajouta-t-elle, un billet écrit de sa main, où vous ajouterez plus de foi qu'à ma parole. Il ne s'agit maintenant, que de demander votre sortie à la Supérieure.

Cette nouvelle me causa une si grande émotion, que je demeurai quelque tems sans pouvoir ouvrir & lire le Billet. L'ayant enfin ouvert, & reconnoissant qu'il étoit éfectivement de la main du Chevalier, je ressentis la plus vive joye, quand je vis que je ne pouvois douter qu'il ne fût dans les sentiments qu'on venoit de m'annoncer. Néanmoins, tandis que la Veuve alloit faire prier la Supérieure de descendre au parloir,

je faisois des réflexions sur le danger où je pouvois être chez cette femme, qui ne manqueroit pas de favoriser le Chevalier dans les nouvelles tentatives qu'il voudroit sans doute hazarder. Je sentois qu'il seroit plus convenable de prendre le parti que je m'étois déja proposé, qui me rendant indépendante, ne m'exposeroit pas à entendre des propositions qui me feroient rougir; mais j'étois trop empressée de voir le Chevalier, pour que les meilleures raisons ne cedassent pas à cet empressement. Je me représentai bientôt qu'il m'attendoit; que je l'offenserois par le réfus que je ferois de me rendre auprès de lui, & que je pouvois me satisfaire, me sentant dans la ferme résolution d'écouter encore plus mon devoir que mon cœur.

Ayant donc laissé demander ma sortie par la Veuve, qui annonçoit qu'elle ne venoit me retirer, que pour que je profitasse d'un établissement avantageux qui se présentoit, je sortis du Couvent, pénétrée de gratitude pour les marques signalées d'amitié que la Supérieure me donnoit en ce dernier instant, & je montai avec la Veuve, dans un caroſſe où l'on mit tout ce qui m'apartenoit.

J'entrai, très-émue, chez cette femme; & le Chevalier ne m'aperçut pas plutôt, qu'il vint se jetter à mes pieds, & m'embrasser sans pouvoir dire un mot. Je le fis relever, & ne pouvant suporter une émotion qui me rendoit d'une foiblesse extrême, j'allai m'asseoir sur la chaise qui se trouva le plus près de moi.

Le Chevalier se raprocha, & admirant le changement avantageux qu'il y avoit en mes traits, & en ma taille: Je vous demande pardon, ma chere Sophie, me dit-il, des déplaisirs que je vous ai causés par la facilité que j'ai eue à vous croire coupable. Si je vous eusse moins aimée, j'aurois été moins sensible à cette infidélité dont on m'offroit de vous convaincre en ma présence, & j'aurois sans doute été capable des réflexions qui m'auroient empêché de croire si légèrement. Qu'il est heureux pour la satisfaction de mon cœur, que la femme dont Mr. de St. B... s'est servi pour vous faire tenir sa Lettre, & recevoir votre réponse, se soit trouvée la gouvernante qui me fut donnée, quand on me retira des bras de ma nourrice!

J'arrivois, continua-t-il; & passant devant votre Couvent à l'instant

qu'elle en sortoit, je l'ai arrêtée pour lui donner quelque argent, ainsi que je fais chaque année, sachant qu'elle étoit tombée dans l'indigence. Après son remercîment, aprenant d'elle, qu'elle étoit mariée depuis six mois au cocher de Mr. de St. B... & qu'elle alloit porter à ce maître de son mari, une réponse qu'une pensionnaire nommée Sophie, faisoit à une Lettre qu'il lui avoit écrite, il n'a pû m'être possible de résister à la curiosité que j'avois de savoir ce que contenoit cette réponse. Aussi j'ai tant sollicité cette femme, de me la laisser ouvrir & lire, sous la promesse que je faisois de la lui rendre, après que je serois allé la recacheter dans une maison voisine, qu'enfin elle y a consenti, & que j'ai parfaitement reconnu votre innocence. Toute ma tendresse a donc aussitôt pris la place du dépit, & je me suis hâté de me rendre auprès de vous, avec la persuasion que je dois faire par reconnoissance pour votre fidélité, ce que mon concurrent est prêt à faire par l'unique éfet de vos charmes. La vertu & les autres sentiments d'une belle ame, étant au-dessus de la naissance & de la fortune, je ne rougirai pas d'a-

voir été ſenſible à ce vrai mérite, auquel, ainſi qu'on l'a vû ſouvent, les plus ſages ont rendu le même hommage que je veux lui rendre.

Durant ce diſcours, j'avois eu le tems de me remettre de mon émotion; & le Chevalier attendant ma réponſe : le retour de votre tendreſſe, lui répondis-je, & les ſentiments généreux qu'elle vous inſpire, me font ſentir les plus grandes douceurs; mais je ſuis trop dans vos intérêts pous y préjudicier, en conſentant à ce que vous daignez vouloir faire pour moi. Il me ſuffira de poſſéder votre cœur, & je vous proteſte que tandis que je le poſſéderai, nul autre bonheur ne ſera capable d'exciter mes déſirs. Ma chere Sophie, reprit le Chevalier, vos ſentiments qui ſurpaſſent en généroſité les miens, m'engagent encore plus à vous prier de m'accepter pour époux : Agréez qu'au plutôt les liens indiſſolubles nous uniſſent, & que, dès cet inſtant, je vous regarde comme mon épouſe; je n'aurai, auſſi, rien de plus cher à déſirer.

Comme je lui réfuſois encore mon conſentement, il continua de me le demander avec de ſi vives inſtances, qu'enfin je fus obligée de le lui donner. Il voulut de plus, que je lui

permiſſe de loger chez la Veuve, & il tâchoit de me perſuader qu'après la foi que nous nous étions réciproquement donnée, je ne devois plus rien apréhender des déſirs que ſon amour feroit naître; mais lui ayant témoigné, que par là, il me cauſeroit des inquiétudes qui empoiſonneroient le plaiſir que j'avois à le voir, il n'inſiſta pas, & il ſe retira, en me promettant que le lendemain matin, il viendroit me communiquer ce qu'il auroit décidé ſur les arrangements ſecrets qu'il alloit prendre avant que de paroître chez le Comte ſon pere.

Je paſſai preſque toute la nuit à faire des réflexions, non-ſeulement ſur tout ce qui m'étoit arrivé depuis l'inſtant où le Chevalier avoit marqué ſon inclination pour moi, mais encore ſur tout ce qui pourroit m'arriver avant que je viſſe éfectuer la réſolution où il paroiſſoit être. La ſage Supérieure, m'ayant apris à penſer ſur le compte des hommes, je jugeai bien qu'il faloit prudemment attendre, pour me croire l'épouſe du Chevalier, que je fuſſe réellement telle par le lien du Sacrement, & je réſolus avec plus de fermeté, que malgré les ſolicitations de cet amant, & celles de mon cœur, je n'aurois

aucune complaisance qui pût me rendre moins estimable.

Je me levai plus matin qu'à mon ordinaire, & je sortois déja de ma toilette, véritablement dans un de ces négligés, où notre sexe ne néglige aucun soin, quand le Chevalier & la Veuve, frapérent à la porte de ma chambre. J'allai la leur ouvrir, la Veuve se retira, & le Chevalier étant entré, il commença par me marquer les plus vifs empressements, en tâchant encore de m'engager à y répondre sans aucune réserve. Mais voyant que cette tentative étoit aussi peu fructueuse que les précédentes, il me mena auprès de la Veuve, pour me dire en sa présence : qu'il avoit déterminé que dès le jour suivant, elle, moi, & lui, partirions pour Avignon, où il pouroit m'épouser à l'insçu de son pere, & sans son consentement : qu'il nous prioit donc de nous disposer au départ. Nous partimes en éfet le jour suivant, & nous arrivames au huitiéme, dans cette Ville de l'État Ecclésiastique, où nous reçumes lui & moi, cette Bénédiction Nuptiale, à la faveur de laquelle je me croyois indissolublement unie à mon cher Chevalier.

Deux

Deux jours après, nous nous remimes en chemin pour revenir à Paris; & y étant arrivés, le Chevalier me conduisit dans un petit apartement meublé, qu'avant notre départ de cette Ville, il avoit loué d'une personne de confiance, & où nous trouvames une femme de chambre & une cuisinière, qui furent tous les domestiques que le Chevalier put me donner. Il venoit me voir tous les jours; nous mangions souvent ensemble, & nous nous contentions d'une table assez frugale, étant contraints de ménager en tout; mais tant que la vertu & l'amour subsistent entre des Époux, ils y puisent un contentement qui les dédommage, & qu'ils estiment être au-dessus de cette opulence que la plûpart des hommes regardent comme la mere de la félicité, tandis qu'avec elle il est des Époux très-malheureux.

Notre sort continuoit d'être digne d'envie, quand malheureusement pour le Chevalier & pour moi, il fut obligé, au bout de quatre mois, d'aller rejoindre son Régiment, d'où, suivant qu'il se le proposoit, il ne comptoit revenir qu'après qu'il se seroit défait de sa Compagnie. Pendant que cette affaire le retenoit,

j'accouchai d'un fils, de la naissance duquel je le fis aussitôt informer. Ce cher Époux combla ma joye par la plus tendre réponse, où il m'assuroit que nous nous reverrions avant que quinze jours fussent écoulés ; mais par une des plus fatales destinées, ayant été obligé de se battre en duel, la veille de son départ, il fut blessé si dangereusement qu'il expira trente heures après.

On peut croire, que tout ce que j'avois ressenti d'affligeant jusques là, n'étoit rien en comparaison de ce que je ressentis, quand j'apris une si accablante nouvelle.

Je me déterminai à faire confidence à Mr. le Marquis, du sujet qui me faisoit prendre part à la perte du Chevalier, & j'implorai à ses pieds, en fondant en larmes, sa protection auprès d'un pere à qui je n'osois me confier de même, ni demander les secours dont j'avois besoin. Le Marquis fut extrêmement étonné de l'écart de son neveu ; mais n'étant pas moins touché de ma cruelle situation, parce que suivant le récit fidele de mon avanture, on ne pouvoit en aucune manière me trouver coupable, il me promit de faire tous les éforts pour obtenir du Comte

ſon frere ce que je déſirois. Le Comte n'accorda d'abord rien ; il proteſta même, que dès l'inſtant il alloit agir pour faire caſſer mon mariage, & il tint parole ; mais voyant que je le laiſſois procéder, ſans prendre aucun autre parti que celui de l'aſſurer par Mr. le Marquis, que dans le cas dont il s'agiſſoit, je n'implorerois jamais d'autre juſtice que la ſienne, il ne tarda pas à me faire remettre une petite ſomme qui me tranquiliſa un peu ; & ſix mois après ſe rendant aux continuelles ſollicitations de ſon frere, il conſentit à me voir.

J'allai donc me préſenter au Comte, avec mon fils, qui avoit tous les traits du Chevalier. Je le prends des mains de ſa nourrice, en fondant en larmes, & en ſanglotant ; je me jette aux pieds du Vieillard, & lui préſente cet enfant, qui par les tendres cris qu'il ſe mit à pouſſer alors, ſembloit vouloir m'aider à fléchir entiérement le cœur dont il nous importoit d'exciter toute la pitié.

Le Comte fut ſi touché de ce ſpectacle, que ma grande jeuneſſe rendoit plus touchant, qu'auſſitôt il me relêve, m'embraſſe, baiſe mon fils, & m'aſſure, en eſſuyant les larmes qu'il ne pouvoit s'empêcher de

répandre, que bien qu'il eut fait déclarer nul mon mariage, il nous regardoit comme ſes propres enfants, puiſqu'il voyoit revivre ſon fils en celui à qui j'avois donné naiſſance. A ces mots, il ſe mit encore à conſidérer, & à careſſer cet enfant, en pouſſant des ſoupirs, & en répandant de nouvelles larmes.

Ma douleur étoit devenue ſi vive en remarquant celle de ce tendre pere, que je n'avois d'abord pû répondre à ſon conſolant diſcours que par la continuation de mes éclatants ſanglots. La nourrice voulant alors reprendre mon fils, que je paroiſſois ne pouvoir plus ſuporter, je le lui remets; & faiſant un éfort ſur le ſaiſiſſement qui juſques là avoit étouffé ma voix, je conjure enfin le Comte, en me jettant à ſon cou, de ne pas s'afliger, & de conſerver une ſanté pour la conſervation de laquelle je donnerois ma vie, tant je ſuis pénétrée d'amour pour ſa perſonne, & de gratitude pour ſes bontés.

Ce que je venois de faire & de dire, eut plus de ſuccès que je n'en avois eſperé. Le Comte répondit à mes embraſſements par les ſiens; & à mon diſcours par le plus flateur témoignage de bienveillance: ſon

affliction se calma, & il ne me laissa retourner chez moi, qu'après m'avoir fait promettre, que le lendemain nous reviendrions tous, pour demeurer auprès de lui durant le reste de sa vie.

Les bontés de ce bon & généreux pere du Chevalier, adoucirent un peu l'amertume que la perte de ce cher Époux me faisoit continuellement ressentir ; mais de nouveaux sujets d'affliction m'étoient réservés. Je perdis bientôt, c'est-à-dire en moins de trois mois, mon Fils, mon Pere, ma Mere, & mon respectable & cher Bienfaiteur, qui venoit d'avoir la générosité de m'assurer dix mille écus. Mr. le Marquis son héritier, est prêt à me compter cette somme ; & de plus il se propose d'y joindre vingt mille livres, ayant pour moi, depuis qu'il a bien voulu me recevoir chez lui, des bontés infinies, qu'il me seroit très-flateur de mériter.

Mademoiselle Sophie se tût ici pour entendre ma réponse ; & comme, bien que je fusse détrompé sur ce qui auroit extrêmement satisfait ma vanité, je sentois que je serois charmé d'être uni à cette Demoiselle, je lui répondis, que l'histoire de sa vie,

m'avoit si parfaitement fait connoître le vrai mérite qu'elle joignoit aux charmes qui se présentoient à la vûe, que je ne désirois qu'avec plus d'ardeur l'union à laquelle il lui plaisoit de consentir. J'ajoutai, que ce même jour, j'écrirois à mes parents, pour leur faire part de ce dont il s'agissoit, & que je ne doutois pas, que je ne pusse bientôt l'informer que mon bonheur ne dépendoit que d'elle-même. Mademoiselle Sophie parut satisfaite de ma réponse; & comme il étoit déja plus de midi, nous nous hâtames de rentrer au Château, où j'eus encore le tems d'aller faire ma révérence à la Marquise, avant qu'elle fut sortie de son apartement.

Après le dîner on joua; & l'heure de la promenade aprochant, la Marquise ne manqua pas de proposer d'aller dans la grande allée. Je ne doutai point que ce fut pour que j'y satisfisse l'extravagante fantaisie qu'elle avoit de faire voir à Madame de C... que ce n'étoit pas uniquement en sa faveur qu'on se jettoit dans l'eau; ainsi j'eusse été bien aise de pouvoir me dispenser de cette promenade; mais je ne le pouvois sans me brouiller avec la Marquise. Elle sortit la prémière avec moi, après

s'être saisie de mon bras ; & la compagnie l'ayant suivie, elle alla du même pas au bord du Bassin d'où j'avois obligeamment sauvé la petite chienne de Madame de C... Toutes les Dames, & tous les Messieurs alloient passer outre ; mais la Marquise prenant la parole : Venez, je vous prie, leur dit-elle, voir les beaux poissons que je fis mettre hier au soir ici. On vint donc entourer le Bassin, & la Marquise n'ayant pas manqué d'y laisser tomber sa tabatière, je me serois jetté après, si le Marquis, qui se trouva heureusement à côté de moi, ne m'eut retenu, & n'eut chargé de ce que je voulois faire, un de ses Domestiques dont on avoit été suivi.

La Marquise affecta de me faire de grands remercîments de ma bonne volonté, tandis que j'étois fort chagrin, faisant réflexion que ce que j'avois paru vouloir faire pour elle, diminuoit le prix de ce que j'avois fait pour Madame de C... mais cette Dame, s'étoit d'abord représenté tout ce qui pouvoit conserver toute sa reconoissance. En éfet, elle avoit pénétré juste dans l'esprit de la Marquise ; car un instant après, nous étant trouvés ensemble, un peu à

l'écart : Je ſuis bien mortifiée, me dit-elle, de ce que votre trop grande attention pour moi, vous a fait faire une galanterie qui vous engage à ne la pas réfuſer aux Dames qui prenent fantaiſie de l'envier. Je commençois à lui répondre, & elle prêtoit obligeamment l'oreille, quand la Marquiſe dont elle connoiſſoit la jalouſie outrée & maligne, s'aprochant précipitamment de nous, nous contraignit de diſcontinuer une converſation où je goûtois des douceurs raviſſantes.

Je ſentois néanmoins, que je prenois de l'inclination pour Mademoiſelle Sophie, que je regardois plus aſſidûment; mais quand mes regards revenoient ſur Madame de C... j'éprouvois que je ne chériſſois rien tant qu'elle, & je fus accablé de douleur en la voyant ce ſoir même, s'en retourner avec ſa compagnie.

Le jour ſuivant, je reçus la réponſe à la dernière Lettre que j'avois écrite à ma Mere. Ce fut mon Couſin l'Eccléſiaſtique, qui m'écrivit pour elle, en m'envoyant un cheval pour mon retour. Il me marquoit que mon affaire ne devoit plus m'inquiéter, l'Officier qui étoit déja parfaitement guéri de ſa bleſſure, ayant enfin dé-

claré, que lui seul avoit tort, & qu'il seroit charmé de me voir, pour me donner des marques de son estime & de son amitié : Que les fonctions de mon emploi me demandant, & ma mere étant dangereusement malade, il étoit à propos que je partisse aussitôt que je recevrois les avis qu'on me donnoit : Qu'à l'égard du mariage projetté, il me seroit trop avantageux, pour que ma mere n'y donnât pas son consentement, quand il s'agiroit de conclure.

Je ne fis voir cette Lettre qu'au Marquis, & à Mademoiselle Sophie, sachant que le Marquis vouloit que la Marquise ne fut informée de ce projet de mariage, qu'à Lyon, où il devoit se rendre dans une quinzaine de jours, avec elle, & avec cette Demoiselle ; mais au moyen d'une autre Lettre qu'il me fit promptement fabriquer, j'apris à la Marquise tout ce qu'il convenoit de lui aprendre. Elle voulut m'engager à demeurer jusqu'à leur départ ; ce ne fut qu'avec peine qu'elle se rendit aux raisons que j'avois de ne pas différer le mien.

Je partis donc ce même jour en faisant bien des remercîments, & en témoignant bien des regrets, de ne

pouvoir plus long-tems profiter des bontés qu'on daignoit me prodiguer.

Je trouvai ma Mere très-malade ; & le lendemain je rencontrai l'Officier. Nous nous abordames, il me fit ſes excuſes ſur ſon procédé, & ajouta qu'il ſeroit content, ſi la honte & le repentir qu'il en avoit, pouvoient en effacer la tâche. Je lui répondis que, quand même l'offenſe auroit été plus grande, lui & moi aurions lieu d'être très-ſatisfaits de la manière dont il daignoit la réparer, & nous ne nous ſéparames, qu'en nous donnant des marques toujours plus perſuaſives d'une vraie reconciliation.

Enfin j'écrivis au Marquis & à la Marquiſe, pour leur faire de nouveaux remercîments. J'écrivis auſſi à Mademoiſelle Sophie, pour lui témoigner l'empreſſement avec lequel je déſirois notre union : mais trois jours après, je reçus une Lettre du Marquis, par laquelle il m'informoit, que Mademoiſelle Sophie venoit d'expirer, dans les redoublements d'une fiévre maligne qu'elle n'avoit pris que le jour précédent. Il terminoit ſa Lettre en me diſant, qu'il ne doutoit pas que cette nouvelle ne m'afligeât d'abord ; mais qu'il ne

doutoit pas non plus, que par la raiſon, je ne triomphaſſe preſque auſſitôt, d'une affliction que je ne devois regarder que comme une foibleſſe : Que cet accident feroit qu'il ne ſe preſſeroit pas de venir à Lyon, mais qu'il y ſeroit avant qu'un mois fût écoulé, & qu'il ne manqueroit pas de m'en avertir.

Je fus éfectivement touché de la perte d'une perſonne qui avoit un vrai mérite, & avec laquelle, ſuivant les aparences, j'aurois paſſé les plus heureux jours ; mais la téméraire & fole fantaiſie que je pris, de tâcher de plaire à la fille du Baron de... aida beaucoup à me conſoler, & même à diſſiper ce que je ſentois toujours de tendre pour Madame de C.

Vous avez vû, Monſieur, que dans les converſations particulières que le Marquis avoit eu la bonté d'avoir avec moi, pour me donner des leçons de vertu & de prudence, il m'avoit fait remarquer les honteuſes & fatales ſuites qui proviennent, tant de la foibleſſe du jugement, que des foibleſſes dont le cœur eſt ſuſceptible, par d'opiniâtres attachements pour des objets trop au deſſus, ou trop au deſſous de nous. Je n'ignorois donc pas, qu'en ce cas,

l'attachement glorieux par les avantages de la naissance ou du rang de l'objet qui nous attache, est un aussi grand foible, que l'est l'attachement honteux par la bassesse de l'objet qui l'a fait naître; je tombai néanmoins dans le piége que me tendit, tant ma folle vanité, que la beauté de la Demoiselle dont je viens de parler; & je fus capable des extravagances dont je vous ferai part dans une autre Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE SIXIÉME.

MONSIEUR,

PEu de jours après mon arrivée à Lyon, où je me comportai comme je vous l'ai marqué dans ma précédente Lettre, je vis à une fenêtre d'un premier étage, une jeune Demoiselle qui m'étoit inconnue, & dont la beauté me frapa. Un jeune homme d'environ quinze ans, étoit à côté d'elle; & comme je continuois de les regarder, & qu'ils jettoient leurs regards sur moi, dans l'instant où

où je paſſois devant eux, je jugeai à propos de les ſaluer, pour commencer par là les ſoins que je me propoſois de donner à cette Demoiſelle. Mon deſſein étoit de lier avec elle une intrigue galante, qui pût me procurer la gloire & l'avantage de l'avoir pour Épouſe; & l'ayant vû répondre à mon ſalut avec l'air le plus gracieux, je me crus aſſez avancé dans la carrière.

Néanmoins j'apris ce même jour, que cette Demoiſelle étoit de grande qualité; qu'elle n'étoit âgée que de dix-ſept ans; qu'elle avoit un frere âgé de quinze, & que leur pere & leur mere, quoique médiocrement riches, ne laiſſoient pas de ſe flater que leurs enfants pourroient trouver des établiſſements conſidérables. Tout autre que moi, auroit ſans doute abandonné la tentative; mais j'étois ſi ſatisfait du petit brillant avec lequel je commençois à paroître, que je crus folement qu'il pouvoit faire l'équivalant de ce qui me manquoit de naiſſance & de biens. Je ne m'arrêtai donc pas aux obſtacles qu'annonçoit le récit qu'on venoit de me faire; je fondois l'eſpoir le plus flateur ſur la connoiſſance que j'avois du bonheur ineſpéré dont la fortune

avoit favorisé plus d'un amant qui méritoient aussi peu que moi. Enfin après que j'eus passé & repassé plusieurs fois sous les fenêtres de Mademoiselle de St. Félix, pour m'en faire remarquer, la regarder, la saluer, & lui faire du moins soupçonner que j'étois amoureux d'elle, je composai une petite Élégie, qui pouvoit le lui aprendre très-clairement. Je confesse que la Poësie n'étant pas mon talent, les moins connoisseurs auroient trouvé mon Poëme aussi mauvais qu'il l'étoit; mais comme je n'ignorois pas, que les Vers, quelques mal fabriqués qu'ils soient, ont le don d'imposer étonnamment aux personnes du beau Sexe; & que les plus grandes niaiseries, peuvent passer pour de belles choses, quand elles leur annoncent un amant, je n'apréhendai pas que Mademoiselle de St. Félix s'arrêtât aux défauts de la Piéce.

Il s'agissoit de trouver le moyen de la lui faire rendre; je le cherchois, quand ce même jour, au matin, étant près de passer, ainsi qu'à mon ordinaire, devant le logis de cette Demoiselle, je vis qu'elle en sortoit, suivie d'un domestique, & qu'elle tournoit ses pas du côté opposé à ce-

lui d'où je venois. Auſſitôt, pour profiter de l'occaſion favorable qui ſe préſentoit, je me détermine à tâcher de me ſatisfaire par le ſervice d'un jeune laquais inconnu, qui paſſoit près de moi, & qui ſuivoit ſon chemin ſur les pas de Mademoiſelle de St. Félix. Pour cet éfet, je l'arrête, & accompagnant de l'air le plus engageant, la douceur qui m'étoit naturelle: Voudriez-vous, lui dis-je, puiſque vous allez paſſer auprès de ma ſœur, que vous voyez en robe roſe à cinquante pas de nous, me faire le plaiſir de lui remettre de ma part, ce papier, que je ne puis m'amuſer à lui porter, étant preſſé d'aller d'un autre côté que celui où elle va? Il ne fit aucune difficulté de ſe charger de ma commiſſion; & je vis en me ſentant tranſporté de joye, que le petit laquais s'exécutoit, qu'on recevoit le papier, & qu'on le mettoit dans la poche, tandis que ce garçon ſuivoit ſon chemin.

Cette expédition ne m'eut pas plutôt réuſſi, que m'étant venu à l'idée, que pour parvenir à mon but, rien ne ſeroit mieux, que de faire connoiſſance, & contracter amitié avec le frere de Mademoiſelle de St. Félix, je commençai dès-lors à cher-

cher en mon esprit, le moyen qui pourroit me procurer cet avantage. Il ne se présentoit pourtant pas, & je me voyois au soir du jour suivant; mais m'étant allé promener ce soir même à la Place Royale, & y ayant heureusement rencontré deux Officiers de Cavalerie, en la compagnie desquels j'avois dîné le jour précédent dans leur auberge, avec un de mes amis qui depuis longtems y mangeoit, je leur dûs la satisfaction qui faisoit l'objet de mes desirs.

Après que nous nous fûmes promenés demi-heure ensemble, du côté où nous nous étions rencontrés, nous passames du côté des allées des Tillaux; & nous arrivions à l'extrémité de la prémière de ces allées, quand nonobstant la nuit survenue, je reconnus le frere de Mademoiselle de St. Félix, qui étant venu jusqu'au près de nous, retournoit sur ses pas, pour continuer sa promenade.

Cette rencontre inopinée d'une personne que je recherchois, & qui touchoit de si près à celle que je chérissois le plus, troubla si fort ma cervelle, que ne pensant qu'à me procurer l'exécution d'un projet forgé dans le même instant: Ha! Messieurs,

m'écriai-je aussitôt avec précipitation, vous avez des pistolets & des épées ; vous voyez devant nous le frere de Mademoiselle de St. Félix, qui est richement vêtu, faite-moi, je vous en conjure, le plaisir, quand nous l'aurons suivi jusqu'à un endroit favorable, de lui porter vos armes à la gorge, & de lui demander, l'épée, la bourse & l'habit, le menaçant de le tuer, s'il fait la moindre résistance.

Quoi ! me dit le plus jeune des deux Officiers, en paroissant transporté de fureur, perdez-vous la tête, ou êtes-vous un misérable, qui ne jugeant d'autrui par lui-même, nous croit capable d'accepter la complicité d'un vol & d'un assassinat ?

Comme à ces derniers mots, je le vis mettre l'épée à la main, je la mis aussi d'autant plus volontiers, que je croyois avoir lieu d'être très-piqué contre ce jeune homme, & que je n'étois pas moins capable que lui, des étourderies dont on se fait folement gloire à l'âge où nous étions. Je me disposois donc à tirer vengeance de l'insulte ; mais l'autre Officier, qui paroissoit âgé d'environ vingt-cinq ans, & qui étoit partagé de toute la prudence qu'on doit avoir, se

jettant alors entre nous : Je vous prie, Meſſieurs, nous dit-il, de ſuſpendre cet éfet de votre reſſentiment, juſqu'à ce que vous ayez jugé que vous avez pû raiſonnablement vous y porter. Pour moi, je penſe que Mr. le Chevalier a tort, d'avoir interrompu un diſcours, dont la ſuite nous auroit annoncé une toute autre intention que celle qu'il a d'abord crû pouvoir y apliquer. Répréſentez-vous donc, que vous êtes des Êtres, à qui la raiſon n'a été donnée que pour ſe conduire par elle : conſultez-la, & vous conviendrez, que vous deviez du moins avoir eu un éclairciſſement, & que vous alliez ne diférer des bêtes féroces, que par la figure.

Ce ſage diſcours nous fit rentrer en nous-mêmes : Je devançai mon adverſaire à mettre l'épée dans le fourreau ; & le devançant auſſi à prendre la parole : Je ſuis, Meſſieurs, répondis je, plus honteux que je ne ſaurois l'exprimer, de ce qu'après vous avoir offenſé par l'indiſcrete propoſition que je vous ai faite, dans un trouble où je ne penſois pas à la précéder de l'éclairciſſement qui en auroit annoncé l'innocence, j'ai été aſſez injuſte pour vouloir me

venger du mécontentement que je vous avois donné lieu de faire paroître. Je me flate que vous me trouverez plus pardonnable, quand je vous aurai apris que l'amour eſt l'unique auteur des deux fautes que j'ai commiſes. En éfet, je ſuis ſecretement amoureux de la ſœur du jeune homme que je vous ai fait remarquer; & comme depuis pluſieurs jours, je ſonge à me procurer un moyen qui puiſſe me faire lier connoiſſance & amitié avec le frere, pour me frayer un chemin qui me conduiſe à la ſœur, j'ai voulu profiter d'une occaſion que je jugeois propre à mon deſſein. L'attaque propoſée, n'étoit donc que pour mettre ce jeune homme dans la néceſſité d'un ſecours que je lui donnerois, afin de l'obliger à des ſentiments de gratitude auxquels je pourrois devoir mon bonheur.

A ces mots, je fus interrompu par mon adverſaire, qui en venant m'embraſſer, me faiſoit les plus ſatisfaiſantes excuſes. Je n'y eus pas plutôt répondu, que je remerciai ſon ami de l'heureux dénouement que je devois à ſa prudence; & celui-ci reprenant la parole: J'ai dû, dit-il, agir comme j'ai fait, puiſque j'au-

gurois d'autant moins mal de votre propoſition, que je la ſoupçonnois d'avoir le même motif, qui à l'âge de dix-huit ans, m'avoit fait employer un ſtratagême auſſi ſingulier que celui que vous avez imaginé. Je ſuis donc tout à votre diſpoſition, & je ne doute pas que Mr. le Chevalier ne veuille, de concert avec moi, exécuter ce que vous déſirez de nous. Le jeune Officier m'aſſura qu'il n'étoit pas moins porté à m'obliger, que le pouvoit être ſon ami: Qu'ils n'avoient d'autre piſtolets que ceux dont mon imagination troublée les avoient armés; mais qu'ils feroient mine d'en avoir, & qu'il étoit à préſumer que l'épée & les menaces ſuffiroient. Je me flate, ajouta-t-il, qu'en reconnoiſſance, vous nous ferez le plaiſir de venir ſouper avec nous, après l'expédition, & le ſervice que vous rendrez ſans doute au jeune homme, en l'accompagnant juſqu'à ſa porte. Nous vous ſuivrons de loin, & nous vous rejoindrons enſuite.

Je faiſois mes remercîments, quand je vis que le jeune de St. Félix touchoit preſque à l'inſtant où il alloit encore paſſer auprès de nous. Auſſitôt ne penſant plus qu'à ce que je déſirois de voir exécuter: Ha! Meſ-

ſieurs, me hâtai-je de leur dire, à même tems que je me cachois derrière un arbre à côté duquel j'étois, le voilà qui s'aproche, ne manquez pas, je vous en ſuplie, à ce que vous m'avez promis. Comme le jeune de St. Félix quittoit alors les allées pour ſe retirer, & que les deux Officiers ne voyoient aucune perſonne qui ne fut aſſez éloignée, ils vont à lui, & s'exécutent ſi bien, qu'il tombe de frayeur à leurs pieds, en pouſſant des cris qui m'éfrayent moi-même, & me font accourir plus promptement, pour laiſſer moins durer le mal que mon extravagance cauſe.

Étant arrivé auprès du jeune homme, en criant aux voleurs, au ſecours, tandis que les deux Officiers fuyent comme s'ils avoient peur d'être arrêtés, je le relève, je le raſſure, & je m'offre à l'accompagner. Il me remercie, & m'embraſſe de tout ſon cœur : nous nous mettons en marche : il m'oblige à lui aprendre mon nom & ma demeure, & il m'aſſure que dès le lendemain matin, il viendra chez moi me faire de nouveaux remercîments, en attendant qu'il ſe rencontre des occaſions où il puiſſe mieux me marquer

combien il eſt reconnoiſſant de l'heureux ſecours que je venois de lui donner.

Il n'en faloit pas d'avantage, pour me faire croire que j'étois le plus heureux des mortels. Auſſi, mon eſprit ſe préoccupoit ſi fort de ce bonheur chimérique, qu'ayant laiſſé le jeune de St Félix à ſa porte, je me retirois ſans penſer au deux Officiers, qui ſe virent obligés de venir après moi, & de m'apeller, voyant qu'au lieu d'aller à leur rencontre, je prenois un chemin opoſé. Je leur témoignai la honte que j'avois de ma diſtraction, qui pouvoit être priſe pour un procédé malhonnête, tandis qu'elle n'étoit que l'éfet de l'heureuſe réuſſite de la complaiſance qu'il leur avoit plû d'avoir pour moi. Ils eurent la bonté de me répondre, qu'ils étoient d'autant plus charmés de cette diſtraction, qu'elle leur perſuadoit qu'ils avoient plus lieu de ſe féliciter d'avoir réuſſi à me donner le contentement qu'elle marquoit; & interrompant les remercîments que je commençois à leur faire, ils ne voulurent de long-tems m'entretenir que de ce qui pouvoit me flater dans l'affaire de cœur dont il s'agiſſoit.

Cette politeſſe que je ſus connoî-

tre, & que je me proposois d'imiter quand l'occasion s'en présenteroit, ne me charma guères moins que le service qu'ils m'avoient rendu. Je soupai gaiement, & je me retirai plus content que je ne l'aurois été par la possession d'un Empire, sans celle de Mademoiselle de St. Félix.

Durant la plus grande partie de la nuit, je ne pus que penser encore à l'heureuse réussite de mon stratagême : je m'en promettois tout, & j'attendois avec grande impatience le plaisir que j'aurois ce jour là, de voir chez moi le jeune de St. Félix; mais je l'attendis vainement. Enfin, le jour suivant, je l'accusois déja de partager avec ceux de son âge, l'indiscretion qui les rend aussi peu reconnoissants pour les services de générosité que pour ceux de devoir, quand je reçus de la part de Madame de St. Félix, un Billet dont voici la teneur.

„ Je suis charmé, Monsieur, de „ ce que l'absence de mon mari, qui „ depuis quelques jours, est à la „ campagne, me procure le plaisir „ de vous remercier pour lui & pour „ moi, du secours important que „ vous eutes la bonté de donner „ avant hier à mon fils. Le jeune

„ homme s'étoit propoſé, d'aller vous
„ témoigner encore ſa vive recon-
„ noiſſance ; mais la frayeur qu'il eut,
„ lui a cauſé tant d'abattement, qu'il
„ ne ſe ſent pas la force de ſortir du
„ lit, & qu'il apréhende beaucoup
„ d'être trop long-tems privé du plai-
„ ſir de revoir ſon généreux défen-
„ ſeur. Comme je pouſſerois trop loin
„ l'indiſcretion, ſi je vous priois de
„ prendre la peine de venir lui don-
„ ner ce plaiſir, je ne vous prierai
„ que d'être bien perſuadé des ſenti-
„ ments de gratitude avec leſquels je
„ ſuis votre très-obéiſſante Servante,
De St. Félix.

En liſant ce Billet, je fus très-touché du mal dont j'étois cauſe, & j'eus une grande apréhenſion qu'on vint à découvrir mon ſtratagême ; mais ſentant d'ailleurs la plus vive joye, de ce qu'il devenoit ſi heureux pour moi, je me rendis avec tout l'empreſſement imaginable chez Madame de St. Félix. Je fus d'abord reçu par Mademoiſelle ſa fille ; & comme elle prit auſſitôt la parole, pour me dire, que Madame ſa mere ne tarderoit pas à paroître, je lui répondis, nonobſtant le trouble où j'étois, que bien loin d'apréhender que Madame de St. Félix ſe fit trop attendre,

attendre, je sentois que je pourrois me contenter long-tems, de n'avoir sous les yeux, que ce qui faisoit dans ce moment, l'objet de mes regards & de mon admiration. Mademoiselle de St. Félix me parut étonnée d'entendre répondre en ces termes, un jeune homme de l'âge où l'on n'est guères capable de plaçer à propos une galanterie; mais il ne me parut pas que la mienne lui eut déplû. Je vis cette belle personne, rougir en souriant gracieusement, & se déconcerter, en me répondant que je la flatois trop.

J'allois lui repartir, quand je fus obligé d'aller au devant de Madame de St. Félix, qui paroissoit. Elle me reçut très-gracieusement; & en me faisant des excuses sur la démarche à laquelle on m'avoit engagé, elle me conduisit dans la chambre de son fils, où Mademoiselle de St. Félix se rendit avec nous. Le jeune homme ne m'aperçut pas plutôt, qu'il s'écria, qu'il sentoit déja que ma présence le soulageoit beaucoup. Je lui répondis en m'aprochant, que rien ne me flatoit plus que ce qu'il lui plaisoit de m'annoncer; & que s'il ne s'agissoit que de me voir pour recouvrer la santé, je n'aurois pas

de plus grand plaisir, que celui de lui aporter tous les jours ce remede. Madame de St. Félix prit aussitôt la parole, pour m'assurer qu'elle seroit charmée au-de-là de l'expression, s'il me plaisoit d'avoir une si grande complaisance; & le jeune de St. Félix & sa sœur, ne manquerent pas de me la demander instamment. On s'entretint ensuite de la fatalité de l'attaque, & du bonheur du secours que j'avois donné; on m'en fit de grands remercîments, & après que j'eus demeuré peut-être plus long-tems qu'il ne convenoit de le faire, je me retirai, en promettant au malade, que je ne manquerois pas de revenir le jour suivant.

J'aurois dû jouir tranquilement de cet heureux succès, & attendre avec la même tranquilité ce que je m'en promettois encore; mais je n'étois ni assez temperé ni assez sage, pour être capable de cette économie. En effet, comme l'homme sait si peu goûter son contentement, qu'il le fait évanouir, ou tout au moins en empoisonne les douceurs, par des desirs impatients & inquiets d'une nouvelle satisfaction dont souvent il est frustre, je fus à peine sorti d'auprès de Mademoiselle de St. Félix, que

je commençai à sentir de vives inquiétudes, de ce que je n'avois pû trouver le moment favorable à la résolution où j'étois de lui déclarer clairement tout l'éfet que ses charmes avoient fait sur mon cœur. Je ne trouvai pas plus ce moment, dans nombre d'autres visites, à la fin de l'une desquelles je vis arriver Mr. de St. Félix, pere, qui me fit aussi de très-flateurs remercîments; mais après le parfait rétablissement de la santé de son fils, & les politesses q'uil lui plut de venir me faire chez moi, le hazard me procura une occasion dont je ne manquai pas de profiter.

L'été n'étant pas tout-à-fait passé, & les promenoirs étant encore fréquentés les après-soupers, je rencontrai sur le Pont de la Place Royale, Madame de St. Félix, qui s'y promenoit avec un vieux Officier, Mademoiselle de St. Félix & son frere. Je les abordai en faisant les civilités usitées; & presque aussitôt, Madame de St. Félix, qui vouloit se répoier avec ce vieux Officier, sur l'un des bancs qui bordent ce Pont, ayant permis que nous continuassions la promenade jusqu'à ce qu'il fût l'heure de se retirer, j'osai à la faveur de l'amitié du frere pour moi, dévelo-

per à la sœur mes tendres sentiments pour elle. J'achevois ma déclaration d'amour, quand j'entendis cette Demoiselle, faire des éclats de rire sans fin. Je ne doutai pas qu'elle n'eût trouvé du ridicule dans la témérité qui m'avoit fait hazarder cette déclaration; mais dans l'instant qu'extrêmement confus, & piqué, je me déterminois à une brusque retraite, Mademoiselle de St. Félix me détrompa en prenant la parole en ces termes. Je crois, me dit-elle, que je suis pardonnable d'avoir ri comme je viens de faire, puisque par vos dernières expressions, qui m'ont rendu certaine que vous êtes l'Auteur des Vers que je reçus, il y a quelques jours, vous avez rapellé à mon souvenir la plaisante avanture qu'ils occasionnerent, dont il est maintenant à propos de vous faire part.

Comme le jour qu'on me remit ces Vers, en allant à la Messe dans une Église voisine, mon frere qui ne vouloit pas sortir, m'avoit prié de lui faire, chez la vieille & pauvre Marchande qui demeure près de cette Église, quelques petites emplettes, suivant la notte qu'il avoit écrite, & que j'avois oubliée, je ne doutai point que le papier qu'on me remet-

toit de ſa part, ne fût cette note. Auſſi, ſans en faire lecture, je le mis au même inſtant dans ma poche, ne voulant faire les emplettes qu'en m'en revenant. Néanmoins, paſſant devant la boutique de la Marchande, je me déterminois à m'acquiter tout de ſuite de la commiſſion; mais dans ce moment, entendant ſonner la Meſſe que je venois entendre, je me contentai de laiſſer ce papier à cette femme, en lui diſant, que mon frere y demandoit quelques marchandiſes; qu'elle les chercheroit en attendant que je repaſſaſſe.

Étant revenue chez la vieille Marchande, auſſitôt après la Meſſe, je fus bien étonnée, de ce que cette femme & ſon mari, qui m'avoient paru de très-bonnes gens, ſe maltraitoient réciproquement, le mari arrachant la coëffure de ſa femme, & la femme arrachant celle de ſon mari, le tout avec beaucoup d'emportement.

J'allois à eux pour tâcher de les faire ceſſer, quand la Marchande, au moment qu'elle m'aperçoit, s'écrie, ha! Mademoiſelle, que je ſuis malheureuſe! vous voyez le deſordre dont vous êtes cauſe, par le peu de précaution que vous avez pris. Que

voulez-vous dire, répondis-je, encore plus étonnée. Quoi ! me dit le Marchand, avec un air courroucé & indigné, vous ne ſavez ce que veut dire le Billet d'amour en Vers, qu'en ma préſence vous avez remis à ma femme, de la part de votre frere ? Le voilà entre mes mains, pourſuivit-il, en tirant le papier de ſa poche, & en me le rendant ouvert : Allez, ajouta-t-il, vous devriez avoir honte de vous mêler d'un tel commerce.

Mon étonnement fut extrême à ce diſcours, & je ne ſus d'abord qu'y répondre. Je jettai la vûe ſur l'écriture, & ne la reconnoiſſant pas pour être celle de mon frere, je ſoupçonnai que ces vers étoient de vous, que je voyois ſouvent paſſer ſous mes fenêtres, me ſaluer, & me regarder avec des regards qui me faiſoient juger que je ne vous étois pas indifférente. Alors, il ne me fut pas plus poſſible qu'il ne me l'a été ici de garder le ſérieux. Cependant voulant remedier au mal, je tâche d'étouffer au plutôt un rire qui me paroit déplaire au Marchand, & enfin affectant l'air le plus triſte : Je vous aſſure, leur dis-je, que je ſuis très-mortifiée [illegible]re que par mon étourderie, qui

m'a fait remettre, au lieu d'un mémoire d'emplettes, une vieille Chanſon qui ſ'eſt trouvée dans ma poche, j'ai cauſé le déſordre dont vous vous plaignez l'un & l'autre.

A ces mots, la vieille Marchande s'aprochant de moi, & prenant un air qui marquoit, qu'elle ſeroit moins ſatisfaite, s'il étoit vrai qu'il ne fut pas queſtion d'une déclaration d'amour pour elle: Quoi! me dit-elle, tandis que ſon mari ramaſſoit ſa perruque & ſon chapeau, ces Vers ne ſont qu'une vieille Chanſon? Oui, ſans doute, répondis-je à haute voix, ces Vers ne ſont qu'une vieille Chanſon; & d'ailleurs mon frere eſt trop jeune pour prendre la téméraire envie de troubler la paix d'un ménage. Bon, reprit le Marchand, nous ſommes maintenant tous d'accord. Nous étions bien fous, de tant nous inquiéter pour une maudite Chanſon où nous n'avions aucune part! Que le bon Dieu la beniſſe, & que nous puiſſions lire en joye & en ſanté, le mémoire de marchandiſe que vous allez remettre entre nos mains; il nous convient mieux que toutes les les Chanſons du monde, & du pont neuf de Paris. Vous avez raiſon, lui répondis-je, en riant de ſa ſimplicité,

& en feignant de chercher ce mémoire. Cependant ayant parcouru les Vers, je dis au Marchand, qu'il faloit que j'euſſe oublié le papier dont il s'agiſſoit, puiſque je ne le trouvois pas; mais qu'heureuſement je me reſſouvenois, que mon frere ne demandoit que des rubans & des curedents. On m'en montra, & après que j'en eus pris, tant pour ſon uſage que pour le mien, je me retirai en riant encore de l'avanture.

Mademoiſelle de St. Félix finit ainſi ſon récit, qui ne me fit pas moins rire qu'elle avoit ri. Je convins que j'étois l'auteur des Vers; je redoublai mes aſſurances d'amour & de fidélité, & je ſus être ſi perſuaſif, que j'engageai cette Demoiſelle à me déclarer, qu'elle ſe ſentoit autant d'inclination pour moi, que je paroiſſois en avoir pour elle. Enfin, Madame ſa mere voulant ſe retirer, on quitta le promenoir, & j'eus le plaiſir d'accompagner Mademoiſelle de St. Félix juſqu'à ſa porte.

Jamais aucune intrigue galante, n'eut peut-être de plus doux commencement que la mienne. Je voyois preſque tous les jours l'objet de ma tendreſſe; & comme Mademoiſelle de St. Félix déſiroit avec autant

d'empreſſement que moi, un tête-à-tête où nous puſſions en toute liberté, développer les ſentiments de nos cœurs, elle ne tarda pas à me donner un rendez-vous, ſur une galerie dont l'extrêmité touchoit de côté, à la fenêtre d'un cabinet où elle pouvoit venir, en s'échapant doucement de ſa chambre, quand Monſieur & Madame de St. Félix ſeroient couchés.

M'étant rendu à minuit ſur cette galerie, je trouvai Mademoiſelle de St. Félix à la fenêtre qu'elle m'avoit indiquée, d'où elle me tendit auſſitôt une de ſes mains, que je baiſai avec un tranſport inexprimable. Notre converſation devint des plus tendres, & elle auroit ſans doute été interrompue, fatalement pour Mademoiſelle de St. Félix, ſi une barrière de fer ne ſe fut trouvée entre nous. Car le moment étoit bien un de ces moments critiques, où l'amour ne ſongeant qu'à ſe ſatisfaire, malgré la vertu & la raiſon, fait preſque toujours, de l'amant, un téméraire ſacrificateur, & de l'amante, une malheureuſe victime. Nous ne manquames donc pas, non-ſeulement de nous jurer une fidélité à toute épreuve, mais encore, de nous

promettre de ne rien négliger pour faire consentir à notre union ; & nous ne nous séparames, qu'après être convenus qu'en attendant, nous nous reverrions toutes les nuits de la même manière.

J'étois bien éloigné de prévoir le revers qui alloit m'accabler. Cependant, Monsieur & Madame de St. Félix, qui n'ignoroient pas que je n'avois ni naissance ni fortune, prirent la plus grande allarme, en aprenant que leur fille me permettoit de la voir secrettement. Ils jugerent à propos de prévenir le danger, & je fus très-étonné, & très consterné, quand un soir, sur le point de sortir pour aller chez eux, on me rendit de la part de Mademoiselle de St. Félix, un Billet conçu en ces termes.

„ Ce matin, mon frere a été con-
„ duit à la campagne, chez une de
„ mes tantes; & deux heures après,
„ j'ai été emmenée malgré moi, au
„ Couvent des Réligieuses de St. Be-
„ noit, pour y demeurer jusqu'à ce que
„ les conventions d'un mariage pro-
„ posé, soient arrêtées. Mon cher
„ pere & ma chere mere, ont défen-
„ du qu'on me laisse parler à aucune
„ personne du déhors ; mais je me
„ flate que par l'obligeant porteur

„ de ce Billet, je vous marquerai
„ au plutôt le ſtratagême que j'aurai
„ imaginé, pour que nous puiſſions
„ nous voir, & nous garantir du cruel
„ coup qu'on nous prépare. Donnez-
„ moi de vos nouvelles par ce do-
„ meſtique, & ſoyez perſuadé qu'on
„ m'ôtera plutôt la vie, qu'on ne
„ pourra m'engager à donner le con-
„ ſentement dont on aura beſoin,
„ pour me faire une autre deſtinée
„ que celle que je déſire.

Ce contretems me fut extrêmement ſenſible; néanmoins, comme je fondois folement la plus flateuſe eſpérance ſur la vive tendreſſe que Mademoiſelle de St. Félix paroiſſoit avoir pour moi, je ne crus pas le mal ſans remede. Je fis une réponſe que le même domeſtique, l'un des laquais de Mr. de St. Félix, ſe chargea de rendre; & je comptois que l'entrevûe promiſe auroit bientôt lieu; mais quatre ou cinq jours après, Mademoiſelle de St. Félix me fit ſeulement dire par ce laquais, qu'elle étoit ſi fort obſervée, qu'il ne lui étoit plus poſſible, ni de m'écrire, ni de recevoir aucune de mes Lettres.

Alors je perdis beaucoup de mon eſpérance, & me ſentis accablé de la plus vive douleur. J'engageai le

domeſtique à tâcher de rendre un ſecond Billet, où j'exprimois très-pathétiquement la nouvelle ſituation de mon cœur ; mais deux ſemaines s'étant écoulées, ſans que je reçuſſe aucune réponſe, j'eus la joye la moins exprimable, quand au bout d'un ſi long tems, je vis entrer chez moi le jeune de St. Félix. Nous nous embraſſames en parfaits amis, & je lui dis auſſitôt, que j'étois d'autant plus charmé de le voir, qu'il ne m'avoit pas été poſſible, depuis une quinzaine de jours, de recevoir aucune nouvelle de Mademoiſelle ſa ſœur, qui ſans doute étoit malade de chagrin, au Couvent où on l'avoit renfermée.

Je vois bien, me répondit-il avec l'air le plus triſte, que vous ne vous attendez pas à ce que je vais vous aprendre. J'étois encore hier à la campagne chez Madame de... ma tante, & nous ſortions de dîner, quand un de ſes domeſtiques, qu'elle avoit envoyé à mon pere, lui en ayant aporté une Lettre, elle m'annonça qu'elle alloit partir pour ſe rendre avec moi chez lui. Nous partîmes en éfet incontinent, & étant arrivés trois heures après chez mon pere, je fus aſſez étonné d'y voir une

une nombreuſe compagnie, compoſée, non-ſeulement de parents, & d'amis, mais encore de perſonnes qui m'étoient inconnues. Je vis ma ſœur, bien plus parée qu'elle ne l'avoit jamais été; & je crus qu'il s'agiſſoit de votre mariage avec elle. Auſſi, j'allai l'embraſſer avec bien plus d'empreſſement, en lui témoignant le plaiſir infini que j'avois à me flater que ce que je voyois, anonçoit, ſans doute, ſa ſatisfaction, & celle du plus cher de mes amis; mais à ce dernier mot, elle s'éloigna bruſquement, & elle a ſi bien évité le tête-à-tête avec moi, que je n'ai pû, depuis, lui parler en particulier. Néanmoins, je ne demeurai pas longtems dans mon erreur; j'apris preſque auſſitôt, par le compliment que vint me faire Mr. de P. qu'on alloit ſe rendre à l'Égliſe, pour la célébration de ſon mariage avec ma ſœur.

Cette nouvelle m'afligea ſi fort, que mon pere & ma mere ne tarderent pas à s'apercevoir de la triſteſſe qui s'emparoit de mon cœur, en une occaſion où toute la famille faiſoit paroître de la joye. Ils eurent la bonté de me demander en particulier, ſi j'étois malade, ou ſi quel-

que chose me chagrinoit. Comme je ne répondois que par mes larmes, ils me firent passer avec eux dans une chambre voisine, où j'osai enfin leur dire, que j'étois au desespoir, de ce qu'on recompensoit si mal un ami, à qui je devois les jours dont je jouissois depuis l'important & généreux secours par lequel il me les avoit conservés. J'ajoutai même, que je sentois que je serois bientôt au tombeau, si l'on ne rompoit le mariage dont il s'agissoit, & si l'on ne donnoit en vous, à ma sœur, le mari qui méritoit plus de la posséder.

A ces mots, mon pere & ma mere se sont mis à sourire; & mon pere prenant la parole : Il faut, mon fils, m'a-t-il dit, que vous soyez encore bien enfant, puisque vous savez si peu discerner ce qui est convenable d'avec ce qui ne l'est pas, suivant les différentes conditions & les différents états ! N'y a-t-il pas une distinction à faire entre la noblesse & la roture ? entre les hauts rangs & ceux qui sont au-dessous ? & enfin entre les richesses & la pauvreté ? Il est vrai que les sentiments de gratitude sont très-louables & très-dignes de votre naissance; mais ils ne peuvent s'étendre que jusqu'aux bornes

placées par la raiſon & la bienſéance. Ainſi, comme ſuivant les informations que j'ai faites, le jeune homme dont vous parlez, n'eſt pas un parti ſortable pour votre ſœur, vous ne devez pas déſirer que je faſſe un mariage que vous trouveriez bientôt auſſi déſavantageux & indécent qu'il le ſeroit. Il eſt vrai que ce jeune homme eſt eſtimable; mais il lui faudroit le bien qui aujourd'hui fait préférer au gentilhomme indigent, quelque mérite qu'il ait, un roturier mépriſable, que l'aveugle fortune a mal-à-propos favoriſé, je veux dire un riche Piéplat, groſſiérement poli avec les perſonnes qu'il veut reſpecter, & ſuperlativement inſolent avec celles qu'il croit ne pas mériter ſes égards. En un mot, votre ſœur ne pouvant avoir une dot aſſez conſidérable pour ſupléer au bien qu'il manque au jeune homme; & la faim & la ſoif unies enſemble, ne pouvant faire qu'un couple très-malheureux, je me croirois digne du plus grand blâme, ſi j'avois à me reprocher le malheur d'une fille qui m'eſt ſi chere.

Je vous déclare, continua le jeune de St. Félix, que je ne pus qu'aprouver mon pere, lorſqu'il m'eut

inſtruit ſur ce que j'ignorois, & qu'il m'eut fait faire des réflexions ſur la ſituation malheureuſe à laquelle vous & ma ſœur ſeriez réduits par l'union que je déſirois. Néanmoins, me repréſentant encore, combien vous accableroit le cruel coup qu'on alloit vous porter, j'ai propoſé un expédient, que je croyois auſſi bon qu'il auroit falu qu'il le fût pour n'être pas rejetté. Il conſiſtoit dans le parti qu'on pourroit prendre, de faire ma ſœur héritiére, & de ne me donner que ce qu'il faudroit pour m'aider à ſubſiſter, avec un peu plus d'aiſance, dans l'État Militaire que je voulois embraſſer. Je crus donc qu'il ſeroit agréé; mais mon pere, ayant tâché de me perſuader, qu'on n'avoit jamais imaginé un expédient ſi abſurde : Du-moins, répris-je, tandis que de nouvelles larmes couloient, qu'il me ſoit permis de voir toujours ce généreux ami, & de l'introduire chez ma ſœur, qui doit la continuation de ſa bienveuillance, à l'obligeant défenſeur de ſon frere. Oui, mon cher fils, m'a dit mon pere en m'embraſſant, vous verrez votre ami, tant qu'il vous plaira de le voir; ma maiſon ne lui ſera pas interdite, & vous êtes

maître de l'amener dès-demain chez les nouveaux mariés, où il ne peut être que très-bien reçu.

Mon pere achevoit à peine ces derniers mots, que Mr. de P. qui alloit être son gendre, venant l'avertir qu'on n'attendoit plus que lui & ma mere, nous fumes obligés d'aller à l'instant rejoindre la compagnie, avec laquelle on se rendit bientôt à l'Église, pour la cérémonie. Enfin, je remarquai que ma sœur étoit plus gaie qu'elle ne devoit l'être, en voyant que c'étoit à un autre que vous qu'on l'unissoit; mais elle dissimule sans doute, & s'il vous plaisoit de venir avec moi, dîner aujourd'hui chez elle, il est certain que vous auriez la satisfaction de l'entendre, vous témoigner la douleur qu'elle ressent de n'avoir pû se dispenser de consentir à cette union.

Le discours de cet incomparable ami, ne put me faire remarquer toute la bonté de son cœur, sans me rendre extrêmement confus de ce qu'on avoit assez connu mon manque de naissance & de fortune, pour ne pas me trouver digne d'être uni à sa sœur. Je sentis en ce moment, que mon amour étoit moin blessé que ma vanité. Aussi, m'étant à peine

donné le tems de témoigner au jeune de St. Félix, toute la gratitude dont j'étois pénétré, pour les marques ſignalées d'amitié qu'il me donnoit, je l'aſſurai en répondant abondamment des larmes, que rien ne pourroit jamais m'engager à revoir une perſonne qui m'avoit abandonné ſi légèrement. Le jeune de St. Félix employa tout ce qu'il jugeoit propre à me conſoler; mais me voyant ferme dans la réſolution de ne pas aller chez Madame de P. il ſe retira, en me diſant qu'il reviendroit le jour ſuivant, & qu'il ſe flatoit que je ne réſiſterois pas encore, à un ami, qui ne recherchoit que ce qu'il croyoit pouvoir me donner quelque ſatisfaction.

Quand je fus ſeul, je vins inſenſiblement à faire des réflexions, qui enfin diſſipèrent mon dépit & ma douleur. Je me mis à la place d'une fille bien née qui ne peut qu'obéir; & dès-lors ne ſongeant qu'au plaiſir que j'aurois de revoir une perſonne qui m'étoit toujours chere, je me trouvai tout diſpoſé à ne pas me le refuſer. En éfet, le jeune de St. Félix n'ayant pas manqué de venir, le lendemain matin, me faire de nouvelles invitations, je m'y ren-

dis, ſans doute bien plutôt qu'il n'avoit penſé que je le ferois.

Nous trouvames Madame de P. à l'entrée de ſon apartement. Je fus charmé de ce que je pouvois lui parler ſans autre témoin que ſon frere; & pour profiter de cette favorable occaſion : Je puis vous aſſurer, Madame, lui dis-je, que je n'ai pas moins de plaiſir à vous revoir, que de douleur à penſer qu'un autre que moi vous poſſéde. Comme de mon côté, interrompit-elle, je ſens qu'il ſeroit contre mon devoir, de donner entrée chez moi à un homme qui veut me plaire, je vous prie de vous retirer, & de ne pas revenir m'inquiéter par votre préſence. Elle voulut alors s'éloigner, & ſon frere voulut la retenir; mais l'infidéle, irritée par cette contrainte, & forcée pour ſe débarraſſer plutôt, de ne garder aucun ménagement, lui parla d'un air courroucé, en ces termes. Sachez, mon frere, que je ne pourrois regarder votre ami, que comme un incommode, puiſque dès-l'inſtant qu'on m'aprit combien il étoit peu digne de moi, il ne m'inſpira plus que des ſentiments qui lui ſont moins favorables que mon indiférence.

A ces mots, Madame de P. s'é-

chapant, je ne pus plus douter qu'elle n'eut changé à mon égard, & je tombe dans une consternation, & une perplexité qui me rendent aussi immobile qu'une statue. Le jeune de St. Félix, non moins consterné, me regardoit en silence, & voyant que je prenois enfin le parti de me retirer, il me suivit.

Nous sortions, quand nous trouvames à la porte, Monsieur & Madame de St. Félix, qui alloient entrer chez leur fille. Le jeune de St. Félix leur ayant dit que sa sœur n'avoit pas voulu me recevoir, ils m'en firent des excuses, & ajouterent, que je pouvois me persuader qu'elle ne m'avoit donné lieu de me plaindre, que parce qu'elle ignoroit que c'étoit de leur consentement qu'on m'avoit amené chez elle: que s'il me plaisoit de les obliger en rentrant avec eux, je serois satisfait des politesses qu'elle seroit charmée de me faire.

J'étois si passionné pour Madame de P. que cette invitation, qui ne pouvoit que me flater infiniment, écarta de mon idée la juste conjecture que j'avois d'abord tirée de l'offensant discours que je venois d'entendre. J'eus la foiblesse de me persuader,

que Madame de P. n'avoit agi comme elle avoit fait en préſence de ſon frere, que pour ſe procurer plus de liberté à me voir, en faiſant accroire, même à qui n'auroit pas l'intention de la deſſervir, qu'elle n'avoit plus pour moi les ſentiments qui pourroient donner de l'ombrage à ſon mari; ainſi je fus aſſez fou pour me rendre, avec une joye inexprimable, à l'invitation de Monſieur & de Madame de St. Félix.

Ils me préſenterent donc à Monſieur & à Madame de P. & Madame de P. n'ayant pû ſe diſpenſer de me recevoir poliment, je me flatai d'abord que je ne m'étois pas trompé dans ma perſuaſion, & qu'à la diférence près de n'être pas ſon époux, j'en ſerois encore plus aimé que je ne l'avois été avant ſon mariage; mais m'étant auſſitôt attaché à chercher dans ſes yeux, la confirmation de mon bonheur, il me fut impoſſid'y en trouver la moins légère marque. Je m'aperçus au contraire, avec un chagrin qui m'accabloit, que ſes regards ſur le Chevalier de..... ſon beau-frere, étoient ceux dont elle m'auroit favoriſé, ſi j'euſſe encore poſſédé ſon cœur. Mon allarme fut d'autant plus grande, que le Che-

valier me paroiſſoit digne d'être aimé, & qu'il me ſembloit, que ſes regards ſur ſa belle-ſœur, & ſes attentions pour elle, avoient quelque choſe qui tenoit, même de l'amant le plus paſſionné. Néanmoins, ne pouvant me réſoudre à ne pas douter de ma diſgrace, j'avois encore la foibleſſe d'eſpérer, quand au moment que je me retirois avec Monſieur & Madame de St. Félix, ſuivis de leur fils, Madame de P. qui, dès qu'on eût dîné, s'étoit abſentée une demi heure, me gliſſa un Billet qui m'aprit bientôt à quoi je devois m'en tenir. L'empreſſement que j'avois de ſavoir ce qu'il contenoit, me fit réfuſer l'honneur que Monſieur & Madame de St. Félix vouloient me faire, de me mener ſouper avec eux; & leur voiture ne commença pas plutôt à rouler, que m'étant mis à faire lecture du Billet, je le trouvai conçu en ces termes.

„ Vous me forcez à vous déclarer, „ non-ſeulement que vous ne devez „ tirer aucune favorable conjecture, „ d'une reception que je ne vous ai „ faite que pour ne pas déplaire à „ mon cher pere, mais encore, que „ ſi vous ne ceſſez de me marquer „ que je ſuis dans votre ſouvenir,

„ l'amour de mon devoir & ma va-
„ nité, ne manqueront pas de me
„ faire employer tous les moyens
„ qui vous permettront moins d'ou-
„ blier qui je ſuis, & qui vous êtes.

Ce Billet, le juſte prix de mon extravagante perſévérance, me fit juger que j'avois entièrement perdu le cœur de Madame de P. & que l'inclination qu'elle paroiſſoit avoir pour le Chevalier, avoit plus de part que ſon devoir & ſa vanité, au dur procédé dont elle m'accabloit. Comme mon attachement étoit ſincère, je tombai malade du chagrin que me cauſoit le changement inopiné de cette Dame; je ſongeai même d'abord à tâcher de l'en faire revenir; mais je fus aſſez heureux pour ſentir, avant aucune entrepriſe, que la maladie du corps, avoit guéri celle de l'eſprit; car je n'eus plus envie de faire de nouvelles extravagances pour Madame de P.

Je me rapellai alors, ce que le Marquis avoit voulu me perſuader à l'égard des égarements dont la paſſion favorite du cœur nous rend ſuſceptibles, & je reconnus qu'un choix glorieux, ne nous rend pas moins blâmables qu'un choix honteux, quand on n'a pas lieu de ſe

flater qu'il puiſſe avoir le ſuccès qu'on déſire. Je ne pus pourtant me guérir ſitôt, de l'extravagante fantaiſie que j'avois de vouloir plaire à des Demoiſelles du plus haut rang, pour tâcher de m'en procurer une pour épouſe ; je ne pus que me preſcrire, de perſévérer moins opiniâtrement dans de telles tentatives. Eſt-il impoſſible, penſai-je, que les ſentiments vertueux dont je me ſens partagé, ne me faſſent tôt ou tard parvenir, puiſque nonobſtant la corruption outrée du ſiécle, c'eſt encore de tems en tems à la vertu, que quelques dignes mortels doivent leur fortune, quand ils ont le bonheur de rencontrer des ames non moins vertueuſes que les leurs !

Quelques jours après, le Marquis m'ayant fait ſavoir ſon arrivée à Lyon, & la perte qu'il venoit de faire de la Marquiſe ſon épouſe, j'allai le voir à l'inſtant. Je lui fis mon compliment ſur cette perte, & lui témoignai encore le chagrin que m'avoit donné celle que j'avois faite de Mademoiſelle Sophie. Il promit de m'en dédommager, en me faiſant au plutôt préſent de la ſomme qu'il avoit voulu joindre à la dot de cette Demoiſelle, & il promit, même, de faire

faire tout ſon poſſible pour me procurer un emploi plus avantageux que celui dont j'étois pourvû. Je crus donc pouvoir me flater que les ſecours du Marquis ne me manqueroient pas ; mais deux mois après il mourut ſubitement, ne me laiſſant pour tous bienfaits, que ſes inſtructions & ſes promeſſes.

Ce fâcheux évènement me fit juger, qu'on doit faire bien peu de cas de la bonne volonté de tel qui ne prévient pas cet inſtant inévitable, qui nous ravit pour toujours le pouvoir d'exécuter nos bonnes intentions. Un homme, me diſois-je, qui eſt vraiment diſpoſé à nous obliger par ſes bienfaits, que gagne-t-il à les diférer, quand il eſt maître de l'exécution ? Pendant ſa vie on ne peut s'aſſurer qu'il ait la bonne volonté qu'il témoigne ; après ſa mort on ſe perſuade encore moins qu'il l'ait eue. Il auroit donc un bien plus glorieux intérêt, à être capable de cette prudence & de cette généroſité, qui lui feroient prévoir l'incertitude de la vie, comme il voudroit qu'on la prévint, s'il attendoit quelque choſe d'autrui.

Je me plaignis enſuite, de ce que je n'avois preſque pour tout bien,

que les modiques apointements de mon emploi ; mais je ne desirois pourtant pas, d'être du nombre de ces Riches insatiables, qui jusqu'à la mort, ne se tourmentent pas moins pour amasser encore ce dont ils n'ont pas besoin, & dont ils ne secourent personne, que l'indigent ne se tourmente pour se procurer le nécessaire. Je ne désirois une fortune semblable à la leur, que pour vivre tranquilement en faisant une dépense moderée, qui me feroit trouver dans mon bien, un superflu au moyen duquel je me donnerois la satisfaction de secourir d'honnêtes indigents. Enfin, cherchant à dissiper mon chagrin : Consolons-nous, disgraciés de la fortune, me disois-je ; cette Maîtresse du sort des hommes, étant capricieuse, nous ne pouvons que gagner à ses caprices. Supportons donc noblement notre indigence, en ne demandant rien, & en paroissant même contents à tel qui ne seroit pas porté à nous secourir ; nous triompherons du moins par là, de la dureté du cœur de ces inhumains, que leur faux bonheur, & leur sordide attachement à leurs funestes richesses, font impitoyablement rire de nos malheurs.

Mes amis, à qui j'apris auſſitôt la perte que je venois de faire par la mort ſubite du Marquis, me conſeillerent de travailler à gagner le cœur de quelques riches Veuves, & ajouterent, qu'il ne faloit pas rejetter celles qui ſeroient laides ou vieilles; mais qu'il faloit m'attacher à la plus riche de celles à qui je plairois. Je me réſolus à ſuivre leur conſeil, & je ſus m'introduire chez une Veuve de qualité, qui auroit pû faire ma fortune: je lui témoignai la plus vive paſſion, & dès les prémiers jours je fus ſatisfait ſur ce dont je paroiſſois plus empreſſé. Auſſi, comme cette Veuve n'étoit ni jeune ni belle, je m'en promettois avec confiance, ce qui m'avoit attiré chez elle; mais je m'aperçus bientôt, qu'elle n'avoit que du tempérament, & point du tout de généroſité. Elle ne fut donc pas aſſez généreuſe, pour vouloir faire de moi un mari fortuné, & je ne fus pas aſſez dupe, pour vouloir m'amuſer plus long-tems à des ſoins qui ne pouvoient me faire parvenir à mon but.

Je ne tarderai pas, à vous faire part de mes autres tentatives.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE SEPTIÉME.

MONSIEUR,

JE n'eus pas plutôt réſolu de rompre avec la Veuve dont je vous ai parlé à la fin de ma précédente Lettre, qu'un Gentilhomme qui m'avoit vû pluſieurs fois chez elle, me pria de venir le voir, pour que nous nous amuſaſſions enſemble à jouer de quelques inſtruments dont il ſavoit que je jouois, ainſi que lui.

Comme j'aurois déſiré, pour parvenir à mon but, qu'il me fut poſſible d'avoir accès auprès de toutes les perſonnes diſtinguées, je me rendis d'autant plus volontiers à l'invitation de ce Gentilhomme, que j'avois apris par une vieille parente de cette Veuve, qu'il avoit une femme très-belle, & très-aimable, à cela près qu'elle étoit extrêmement fière. Je la trouvai, en éfet, telle qu'on l'avoit dépeinte; & d'abord, je me reſſentis tellement de ſa fierté, que je ne doutai pas que je ne lui euſſe déja été annoncé pour ce que j'étois, par Mr. de B... ſon mari, à qui l'on

n'avoit pas laiſſé ignorer mon manque de naiſſance. Mais inſenſiblement, mon aſſiduité, & ce que je faiſois paroître de modeſtie & de douceur, tandis que j'employois des ſoins, & des flateries, qui tendoient à lui faire ſoupçonner qu'on ne pouvoit être plus épris que je l'étois de ſes charmes, tout cela l'engagea bientôt à me favoriſer de cette bienveillance, que toute perſonne du beau Sexe accorde toujours à tel qui paroit avoir de tendres ſentiments pour elle.

Je commençois à eſpérer quelque choſe de plus, quand je m'aperçus que je donnois de la jalouſie à un vieux Gentilhomme, ſon parent, qui me paroiſſoit tâcher à lui plaire. Il me marquoit un mépris qui me mortifioit beaucoup, & que je jugeois d'autant plus mal placé, que je me flatois que par l'air & les manières, je devois paroître plus noble que lui. Auſſi, un jour qu'il enchériſſoit ſur ſes malhonnêtetés, & qu'elles me faiſoient redoubler mes attentions ſur ce que je lui trouvois de groſſier & de bas, je ſentis le plus vif dépit & la plus grande indignation contre ce rival. Or, tandis qu'il s'enivroit de l'orgueil qu'il tiroit de ſa naiſſance, & qu'il me trouvoit ſi mépriſa-

ble, je disois en moi-même : Qu'ils sont ridicules, les Nobles provinciaux tel que celui-ci ! ils ne regardent tous les roturiers, que comme ils regardent les païsans de leurs Villages ; mais ce seroit quelque chose de bien amusant, que de les voir débarquer à la Cour, ce lieu où l'extérieur des Courtisants est si beau ! Déja, paroissant ailleurs plus petits que nombre des roturiers qu'ils mépriſent, n'y paroîtroient-ils pas à leur tour, les païsans des Seigneurs qu'on voit en faire l'ornement ?

Peu de jours après, voyant qu'en présence de ce Gentilhomme, Madame de B... me regardoit avec plus de sérieux & de fierté, je conjecturai qu'il l'avoit rendue honteuse de ce qu'elle me recevoit, & avoit pour moi autant d'égard que si j'eusse de la naissance. Cette conjecture m'affligea si fort, qu'après les tristes réflexions qu'elle me fit faire, je me déterminai à me bannir, dès ce jour même, de chez elle, pour éviter le desagrément du congé qu'elle pourroit me donner au plutôt. Néanmoins jugeant que je ne devois pas m'exécuter sans faire part à Madame de B... de la résolution que j'avois prise, je ne manquai pas de profiter de la

prémière occaſion que j'eus de lui parler en particulier. Pour cet éfet, prenant la parole : Je ne ſuis point étonné, lui dis-je triſtement, de ce que les répréſentations qui vous ont ſans doute été faites, vous portent à me faire apercevoir que je figure très-mal auprès de vous, & des perſonnes que vous recevez. Je ne vous en ſais donc aucun mauvais gré, & je me ſens pénétré de tant de gratitude, pour les bontés dont juſqu'à préſent vous avez daigné m'honorer, que je crois devoir vous en donner des marques, en m'arrachant dès-aujourd'hui pour jamais de chez vous, nonobſtant tout ce qu'il m'en coutera pour vous faire ce ſacrifice. Dumoins, aurai-je, par ce procédé, la ſatisfaction de m'aplaudir, de ce qu'au défaut d'une naiſſance, que je n'ambitionnerois que pour pouvoir, tous les jours de ma vie, vous donner des ſoins qui pourroient plus vous flater, je ſais dans l'occaſion me connoître, & ſacrifier mes intérêts à ceux des perſonnes qui me ſont chères.

Madame de B... qui dans le fond m'eſtimoit, parut très-touchée de mon diſcours ; elle garda quelque tems le ſilence, ſe conſultant ſans

doute ſur ce qu'elle répondroit ; & s'étant enfin décidée : Je ne puis, me dit-elle, vous cacher, que Mr. de... a été aſſez injuſte pour tâcher de vous deſſervir auprès de moi, en ne me repréſentant que ce qu'il jugeoit devoir vous ôter mon eſtime ; mais vous pouvez vous raſſurer ſur la déclaration que je fais, qu'il n'a réuſſi qu'à me montrer ſon injuſtice. Néanmoins, comme il eſt à propos, que vous & moi uſions de ménagements, parce qu'on tâche de rendre ſuſpects à Mr. de B... vos aſſiduités, & l'air aiſé que j'ai avec vous, il faut que nous diſſimulions devant tous témoins, le plaiſir que nous avons à nous voir, & nous pourrons continuer d'en jouir, ſans employer de plus incommodes ſtratagêmes.

Elle ajouta à cette obligeante réponſe, les plus flateurs témoignages de bienveillance. Je continuai de la voir chez elle avec la même aſſiduité, & je pus bientôt me flater que j'en étois tendrement aimé. Mais il faloit que j'expérimentaſſe, encore, que les plus fortes amitiés, ne ſont pas à toute épreuve, & qu'avec le beau Sexe, tout eſt auſſitôt perdu que gagné. En éfet, Madame de B... me congédia dans un tems où je

penſois moins qu'elle pût jamais me marquer d'autres ſentiments que ceux de ſa tendreſſe. Il eſt vrai que je fis une faute qu'elle jugea m'avoir rendu digne de toute ſon indignation ; je crois néanmoins, que je puis ſans honte, faire part de ce dont je fus coupable.

Les plus proches voiſines de Madame de B... n'étoient que des roturières ; mais elles avoient un rang & du mérite. Ces Dames, qui recherchoient à ſe faufiler parmi les gens de qualité, venoient aſſez ſouvent à la faveur du voiſinage, lui faire des viſites, jouer, & ſe laiſſer gagner leur argent pour être plus volontiers ſouffertes. Madame de B... auroit dû, ou ne pas les recevoir, ou le faire de manière qu'elles ne ſortiſſent que ſatisfaites ; mais en cette occaſion elle n'avoit pas aſſez de nobleſſe ; l'orgueil venoit la poſſéder, & elle les accabloit de mille affectations, qui tendoient à les mortifier en leur faiſant ſentir la ſupériorité de ſa naiſſance.

On étoit en hiver ; & quand ces Dames roturières entroient, les domeſtiques du logis, ſuivant les ordres qui leur avoient été donnés, n'aprochoient pour elles, auprès du feu,

que des petites chaiſes, qu'on nommoit ambulantes. Mais quoique je méritaſſe bien moins d'attention que ces Dames, comme mon ſexe, & les ſentiments qu'on avoit pour moi, ne faiſoient ſans doute trouver aucune conſéquence à ſe relâcher en ma faveur, ſur ces diſtinctions orgueilleuſes, très étrangères à des cœurs que les tendres ſentiments uniſſent, un fauteuil m'étoit toujours aproché pour le tête-à-tête. J'étois ſi flaté de ce qu'en toutes occaſions Madame de B... me témoignoit que ſon cœur m'égaloit à elle, que je paſſois plus volontiers ſur la peine qu'elle me donnoit, en me faiſant aller promptement remettre mon fauteuil à ſa place, & prendre une ambulante, lorſqu'on annonçoit la viſite des perſonnes à qui elle ne vouloit pas donner de plus honnêtes ſiéges.

Enfin, un jour qu'étant ſeul avec elle, on annonça une des Dames dont j'ai parlé, il arriva malheureuſement pour moi, que le laquais s'étant retiré ſans penſer à aprocher une de ces chaiſes, j'allai ſans attention reprendre mon fauteuil que je vins préſenter à cette Dame. Madame de B.... me fait auſſitôt apercevoir de ma faute par un regard cou-

roucé, & par un geſte d'ingination ; & elle eſt bien plus mécontente, en voyant cette dame roturière, accepter le fauteuil, & s'y aſſeoir tout à ſon aiſe avec un air qui marquoit la plus grande ſatisfaction. Alors, ne pouvant ſouffrir une perſpective ſi choquante, elle pâlit de rage, & tombe en une ſi grande défaillance, que je ne hézite pas à faire accourir tous ſes domeſtiques.

Il n'eſt pas douteux, que j'étois au déſeſpoir de lui avoir cauſé cet accident : j'apréhendois une ſuffocation dont elle pouvoit périr ; mais la dame roturière s'étant levée de deſſus le fatal fauteuil, pour donner auſſi du ſecours ; & Madame de B... s'apercevant que ce ſiége n'étoit plus occupé, ce fut ſans doute ce qui la tira du tombeau, car dès l'inſtant elle recouvrit preſque toute ſa ſanté. Néanmoins toujours irritée contre la dame roturière & contre moi : Ah ! s'écria-t-elle, que je ſuis malheureuſe, d'être aſſez bonne pour recevoir des gens capables de me cauſer de ſi cruelles vapeurs ! Sortez promptement d'ici, étourdi, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, & en me lançant un nouveau regard de courroux ; que jamais vous ne ſoyez aſſez té-

méraire pour oſer paroître à mes yeux. J'ai beſoin de mon lit, dit-elle, de ſuite à ſes domeſtiques, aidez-moi à me retirer dans ma chambre. A ces mots elle ſe retire éfectivement, & nous abandonne, la dame roturière & moi, aux réflexions qu'il nous plairoit de faire.

Cette Dame, qui put alors comprendre le ſujet du procédé de Madame de B... ne tarda ſans doute pas à ſortir avec toute l'indignation qu'elle devoit avoir. Pour moi, comme je m'étois trouvé plus près de la porte, & que je m'étois auſſitôt mis à m'éloigner, je fus dehors avant elle d'un logis que la confuſion & le reſſentiment m'interdiſoient autant que le congé qui venoit de m'être donné. Que je ſerois inſenſé, me diſois-je, en me retirant, ſi déſormais l'amour ou la vantié, m'expoſoient encore aux deſagréments par leſquels, tôt ou tard, le roturier paye les frivoles ſatisfactions, qu'il va folement chercher chez des gens dont il ne fait qu'exciter l'orgueil qui doit le bleſſer.

Le lendemain, un jeune Conſeiller dont j'avois fait connoiſſance au café, m'ayant invité à aller ſouper avec lui, & trois de ſes amis, dans une maiſon

maiſon de plaiſance qu'il avoit louée à l'extrêmité de la Ville, & où deux de nos plus jolies Comédiennes devoient ſe rendre, j'y conſentis d'autant plus volontiers, que j'étois curieux de me trouver en partie avec de telles filles, que juſques là je n'avois vûes que ſur le Théatre. Il s'étoit arrangé avec elles pour deux jours, moyennant huit louis de ſes propres deniers, outre le caſuel de la part des amis qu'il inviteroit.

L'une de ces filles me plut ſi fort, qu'auſſitôt je ſentis que je goûterois les plus grandes douceurs, ſi nonobſtant le mauvais état de ma fortune, je pouvois l'engager à m'aimer ſincèrement & fidélement; mais je fus aſſez ſage, pour ne pas arrêter long tems mon idée à des impoſſibilités.

Ces Meſſieurs m'engagerent enſuite à faire encore avec eux de ſemblables parties, avec des femmes & des filles d'un autre état, que le même eſprit de libertinage & d'intérêt nous procuroit. Je commençois à prendre goût ſans honte à de tels plaiſirs, voyant l'exemple qui m'étoit donné par des hommes d'un rang reſpectable, dont quelques-uns avoient des enfants plus âgés que moi; & ſans

doute que je ne m'en ſerois pas ſitôt ſevré, ſi la diſpoſition où je vis ces libertins, de commettre l'excès le plus odieux, n'eût été capable de me retirer de mon égarement. Voici ce qui ſe paſſa.

Une femme toute dévouée à leurs volontés, ayant attiré par ſupercherie, dans la maiſon dont je viens de parler, une fille mendiante d'environ dix-huit ans, dont le viſage & la taille, étoient d'une beauté admirable, tous, excepté moi, uſerent de violence envers elle. Comme elle montroit ſa vertu, par ſa réſiſtance & ſon éfroi, je me mis auſſitôt à la défendre, tant par les forces du corps, que par celles que je tâchois de donner à mes répréſentations; & mon zèle ne devenoit que plus vif par les touchantes prières que cette fille me faiſoit, apréhendant que je l'abandonnaſſe. Je vous ſuplie, s'écrioit-elle, de continuer à me ſecourir, vous, par qui le Ciel veut ſans doute me délivrer: il vous aidera, & je vous devrai plus que ſi je vous devois la vie. Cependant ces indignes me ridiculiſoient; ils me faiſoient une foibleſſe des ſentiments qui m'animoient, & ils tâchoient de m'en donner autant de honte, qu'ils en

auroient dû avoir de leur scélératesse.

Enfin, cette vertueuse fille & moi, ne pouvant plus résister aux éforts de quatre hommes que nous avions contre nous, nous allions être réduits à céder, quand, un de ces éfrénés, le plus respectable par son âge, & par le haut rang qu'il tenoit dans la Ville, tomba subitement dans une défaillance, qui fit tout apréhender pour sa vie. Les trois autres ayant été obligés de lui donner du secours, ce moment fut favorable à cette fille; je la fis évader, malgré le mécontentement qu'on me témoignoit, & je revins incontinent pour m'aider à secourir le vieillard; mais il me parut qu'on avoit tant de ressentiment contre moi, que je jugeai à propos de me retirer.

Des hommes capables de l'excès que je viens d'exposer, ne me paroissants dignes que de mépris & d'indignation, je ne fus pas long-tems fâché d'être brouillé avec des amis qu'il étoit moins dangereux d'avoir pour ennemis. J'avois néanmoins compté sur leur amitié, pour les services dont je pourrois avoir besoin, suivant les vûes que j'avois de me procurer plus de fortune; mais je n'étois pas fait pour être heureux:

en voici de nouvelles preuves.

Peu de tems après, une vieille Dame qui m'étoit inconnue, s'étant laissé tomber en sortant d'une Église, d'où je sortois aussi, mon caractère naturellement officieux, me porta avec grand empressement à aider son domestique à la relever, & à la reconduire jusqu'à sa voiture. Cette attention, & la part que je paroissois prendre à l'accident, excita tellement sa gratitude, qu'après qu'elle m'eut fait bien des remerciments, & qu'elle m'eut apris qu'elle étoit veuve & héritière de Monsieur... qui avoit passé pour un riche financier, elle m'invita à venir dîner avec elle.

Je savois déja assez l'usage du monde, pour ne pas réfuser de me rendre à l'invitation : d'ailleurs j'ambitionnois trop une situation avantageuse, pour ne pas profiter d'une occasion qui sembloit me la présenter. Nous dînames tête-à-tête ; je lui apris à mon tour qui j'étois, & je lui plus si fort, en lui montrant des sentiments, & en la flatant autant que ma franchise pouvoit me le permettre, qu'en moins de huit jours, elle fut déterminée à faire ma fortune. Nous dressâmes & signames, elle & moi, des promesses & des conventions de

mariage, qui m'assuroient la propriété de tous ses biens, pour en avoir la possession à son décès; & il ne s'agissoit plus que de la Bénédiction Nuptiale, que suivant les Réglements de l'Église, nous ne pouvions recevoir qu'après l'expiration de cinq jours.

Le lendemain, il me fut proposé par une Dame qui me connoissoit dès mon enfance, & qui étoit parfaitement dans mes intérêts, une jeune Demoiselle à qui on pouvoit faire une dot assez considérable, & qui ne dépendoit que de sa mere, son pere étant mort depuis quelques années. Cette Dame ajouta, que comme elle étoit intime amie de cette mere, & qu'elle avoit un pouvoir absolu sur son esprit, elle se flatoit qu'après qu'elle auroit dit tout ce qu'elle pouvoit dire en ma faveur, il ne tiendroit qu'à moi d'avoir bientôt l'heureuse possession d'une belle & riche femme de quinze ans, dont la vertu & la douceur me feroient une félicité parfaite.

Je fus bien chagrin de ce qu'à cause de l'engagement que j'avois pris avec la vieille Veuve, je ne pouvois consentir au bon office qu'on vouloit me rendre, en tâchant de

me procurer un parti qui m'auroit bien plus flaté, quoiqu'il étoit bien moins avantageux que l'autre. Je fis mes remercîments, & déclarai la position où j'étois; mais trois jours après la Veuve étant morte d'une oppression de poitrine, je me proposois d'aller au plutôt prier l'obligeante Dame, de reprendre ses bonnes intentions pour moi, envers la Demoiselle dont elle m'avoit parlé, quand on me rendit de la part de Mr. de... jeune Officier de Cavalerie, qui m'étoit inconnu, un Billet dont voici la teneur.

„ Comme vous faites des démar-
„ ches pour épouser Mademoiselle N...
„ je vous déclare, en qualité d'amant
„ à qui elle avoit donné son cœur,
„ avant que vous eussiez pensé à les
„ faire, que si vous voulez les con-
„ tinuer, il faut qu'aujourd'hui à six
„ heures du soir, sur le rempart,
„ vous m'arrachiez la vie, si je n'y
„ puis avoir la vôtre. Il me semble
„ que je vous vois déja mon épée
„ au travers du corps.

Je reconnus bien là, l'étourderie dont j'aurois été capable en semblable occasion, avant que les mures réflexions que je faisois depuis quelque tems sur toutes les foiblesses,

m'eussent fait remarquer le peu de raison, & tout le ridicule qu'il y a dans ces sortes de procédés. Je commençois à prendre un si grand dégoût, pour toutes les choses vaines & extravagantes, par lesquelles l'homme a l'imprudence de remplir folement le cours d'une vie dont à la fin il voudroit avoir fait un meilleur usage, que je ne fus susceptible que de pitié pour l'égarement de ce jeune homme. Que d'extravagance ne trouvai-je pas dans la manière de penser de cette sorte d'étourdis! & que j'étois étonné de ce que tant d'hommes, eussent pû se faire un point-d'honneur d'en manquer, par l'injustice de la plûpart des motifs qui les portent à ces déraisonnables excès!

Il me revint aussitôt à l'idée, l'admirable grandeur d'ame, où les beaux & glorieux sentiments d'honneur, d'un autre jeune Officier, qui ayant volé la bourse d'un de ses amis, & s'offensant des justes reproches qu'il lui faisoit, ensuite de la conviction du vol, voulut lui faire mettre l'épée à la main. Il pensoit, sans doute, qu'il étoit moins honteux de passer pour un fripon, que pour un homme qui se seroit refusé la gloire de

tâcher d'arracher la vie à un ami qui l'auroit offenſé. Il ne lui ſuffiſoit donc pas d'avoir dépouillé le ſien, il lui faloit de plus, pour le prétendu point-d'honneur, la ſatisfaction d'en être le meurtrier, par reſſentiment d'un juſte reproche qu'une action des plus baſſes & de plus blâmables avoit arraché à cet ami.

Je trouvai qu'il n'y avoit pas plus de raiſon dans le procédé du jeune Officier, qui ſans avoir aucune autorité ſur moi, oſoit, ſeulement à la faveur de ſon audace & de ſa témérité, me preſcrire une choſe à ſon gré, que je devois ſuivre, ſi je ne voulois expoſer mes jours à ſa fureur. Il ſe faiſoit un point-d'honneur de ne pas ſoufrir de concurrent auprès d'une perſonne ſur laquelle il avoit des vûes, & il vouloit ſoutenir ce point-d'honneur imaginaire, par un attentat qui bleſſoit le plus vivement l'honneur réel, puiſqu'il étoit une violation de la Loi Divine & de la Loi humaine. C'eſt ainſi, me diſois-je, que pour un fantôme, tant de ſemblables étourdis, dépourvus du diſcernement qui leur feroit connoître ce qui leur ſeroit plus glorieux, ſaiſiſſent avec une ardeur digne de pitié, l'occaſion de faire des ex-

travagances dont eux seuls peuvent être capables. Je jugeai donc, que je ne devois répondre au jeune Officier, que par un Billet conçu en ces termes.

„ Jusqu'à cet instant, Monsieur, „ je n'ai fait aucunes démarches pour „ épouser Mademoiselle N... mais „ comme il m'est libre d'en faire, „ je vous déclare, que si je m'y dé„ terminois, je m'allarme si peu ai„ sément, que je ne m'arrêterois pas „ à la terreur que vous tâchez de „ me donner, & que je me satis„ ferois, sans prendre folement la „ peine de me rendre au lieu qu'il „ vous plaît de m'indiquer. Heureu„ sement, je sçais, quoique jeune, „ faire des réflexions qui ne me per„ mettent pas l'étourderie dont vous „ me croyez capable. J'attends qu'„ on me force à me défendre, & „ quand on ose le faire, on éprouve „ que je ne m'exécute pas mal.

„ Voilà, Monsieur, la réponse que „ j'ai cru devoir vous faire, moins „ pour la conservation de ma vie, „ que pour vous engager à ne pas „ exposer témérairement la vôtre, „ avec ce qui doit vous être plus „ cher. Peut-être ne pensez-vous pas, „ que c'est le salut de l'ame.

Je remis ce Billet au domeſtique du jeune Officier ; & quelques jours s'étant écoulés, ſans que j'apriſſe aucune nouvelle de ce Militaire, je ne penſois pas que je touchois à l'inſtant où je le verrois chez moi, quand il s'annonça à ma porte, & demanda à me parler. Comme en éfet, il ne me manquoit pas d'aſſurance, j'allai le recevoir fort tranquilement, quoique je ne m'attendiſſe qu'à une nouvelle attaque, ſoit parce que je n'avois pas ſatisfait à la prémière, ſoit parce que les leçons & la morale de mon Billet, ne pouvoient que déplaire à un étourdi ; mais le jeune Officier ſe préſentoit pour toute autre choſe. Il me montra l'air le plus ſerein, & prenant la parole : Je viens, me dit-il, vous demander pardon, & vous aſſurer que je ſuis extrêmement honteux de ce dont j'ai été capable envers vous, ſur un récit, ſans doute des plus faux, qui m'avoit été fait par une parente de Mademoiſelle N....

Je répondis à l'Officier, que la démarche qu'il daignoit faire auprès de moi, me flatoit ſi fort, que bien loin qu'il fût encore queſtion en moi du plus leger reſſentiment contre lui, je ne penſois qu'à me féliciter de

certe démarche, en admirant toute la nobleſſe des ſentiments qu'elle annonçoit en ſon auteur. Enfin je le priai de me pardonner le trop de liberté que je m'étois donné dans mon Billet. Je n'ai lieu, réprit-il, que de vous faire des remerciments, puiſque par ce Billet, vous m'avez fait connoître non-ſeulement toute l'injuſtice, mais encore toute la folie de mon procédé ; & que d'ailleurs Mademoiſelle N... ne méritoit pas les dangers où je voulois m'expoſer pour elle. J'allois en être trompé très-indignement, ſi la choſe n'eût dépendu que d'elle : c'eſt ce dont vous conviendrez ſans doute, ſur le récit que je vais vous faire.

Il n'y a que trois mois, pourſuivit-il, que je la vis pour la prémière fois avec ſa mere, chez une de mes parentes avec qui elles ſont liées par la plus parfaite amitié. Elle me plut d'abord par ſa beauté, & ſur-tout par ſa douceur & ſa modeſtie, qui annonçoient le plus charmant caractère & la plus grande vertu. Ma parente me procura l'entrée chez cette Dame, qui ayant apris que j'étois dans l'intention d'épouſer ſa fille, & que je ſerois un parti très-avantageux pour elle, ſi je pouvois faire con-

ſentir mon pere au mariage, me recevoit avec les manières les plus engageantes. Mademoiſelle N... ne répondoit que très-froidement aux témoignages de mon amour ; mais je me flatois qu'en perſévérant, il me ſeroit d'autant plus aiſé de l'y rendre ſenſible, que je ne voyois rien qui pût me la faire ſoupçonner d'avoir de l'inclination pour qui que ce fût.

Deux mois s'étant ainſi écoulés, j'eus enfin le plaiſir de m'apercevoir, qu'elle commençoit à m'écouter avec moins d'indifférence, & je ne réſolus que plus fermement, de faire tout ce qu'il faudroit pour parvenir à être ſon époux. Ce fut dans ce tems-là, qu'une parente de cette Demoiſelle, ayant jugé à propos de me faire accroire, ſans doute pour me donner plus d'empreſſement, que nombre de perſonnes, entre leſquelles on vous nommoit, faiſoient des démarches pour l'obtenir de ſa mere, j'eus la témérité de vous écrire le Billet auquel je dois de très-heureuſes réflexions.

Comme j'étois fils unique, que j'avois du bien, & de la naiſſance, & que Mademoiſelle N... que mon pere ne trouvoit pas aſſez riche, n'étoit

n'étoit que fille de Négociant, il ne pouvoit se résoudre à m'accorder son consentement pour ce mariage. Cependant je ne me lassois pas de le lui demander, espérant que le désir qu'il avoit de me voir hors du service, que je promettois de quitter pour toujours, en épousant cette Demoiselle, le détermineroit à me laisser satisfaire; & ce matin j'allois encore le solliciter plus instamment, quand Madame N... m'a fait informer, que sa fille venoit de faire une chûte dont on apréhendoit les plus fâcheuses suites.

Je me suis aussitôt rendu chez elle, très-allarmé. Elle est venue, suivie de sa vieille femme de chambre, me recevoir à l'entrée de son apartement, & je comptois qu'elle alloit tout de suite me mener dans la chambre de la malade; mais m'ayant fait entrer dans une autre: Ne suis-je pas bien malheureuse, s'est-elle à-même-tems écriée, & ma fille ne l'est-elle pas encore plus, de ce que vous avez osé profiter de la foiblesse de son âge pour la deshonnorer! la violente chûte qu'elle fit hier après souper, en entrant dans sa chambre, vient de lui faire faire, il n'y a que trois quarts d'heure, une fausse couche, dont,

heureuſement, aucune perſonne étrangère n'a connoiſſance, que cette vertueuſe fille, qui s'en eſt aperçû la prémière, & qui eſt autant diſcrette qu'on doit l'être.

Madame N... alloit continuer; mais l'indignation & le dépit qui m'animoient alors contre ſa fille, ne put me permettre de diférer d'aprendre, que je n'étois pas le téméraire qui méritoit les reproches qu'on me faiſoit. Que je ſuis indigné, répondis-je avec vivacité, en interrompant cette Dame, d'aprendre que Mademoiſelle votre fille, non contente d'avoir eu avec un autre que moi, des foibleſſes qui doivent lui faire juger qu'elle eſt indigne de ce que mon amour me portoit à faire pour elle, ait aſſez d'impudence pour m'accuſer d'une choſe dont je ne ſuis pas coupable! Je rends néanmoins toute la juſtice que je dois à la vertu, & aux ſentiments d'honneur dont vous êtes partagée; car je ſuis bien perſuadé que vous ne vous ſeriez pas propoſé de me donner votre fille pour épouſe, ſi vous euſſiez ſû qu'elle étoit en un état qui auroit très-mal recompenſé mon amour & ma confiance.

A ces derniers mots, pourſuivit

le jeune Officier, j'ai voulu me retirer; mais Madame N... me retenant, & marquant encore plus d'affliction: Au moins, Monsieur, reprit-elle, daignez en faveur de mon innocence, écouter ce que je dois vous dire, pour que vous ne jugiez pas ma fille plus coupable qu'elle ne l'est. Elle ne vous a pas accusé, & je ne vous ai fait mes plaintes, que parce que j'ai cru ne pouvoir me plaindre que de vous, ne m'étant pas aperçue qu'elle ait eu aucune intrigue galante avec qui que ce soit. Je ne lui ai donc pas demandé quel est le téméraire qui l'a séduite, & elle ne me l'a ni nommé ni fait connoître, quand par la réprimande que je n'ai pû m'empêcher de lui faire, elle a apris qu'elle avoit été enceinte d'environ deux mois, & qu'elle venoit d'en donner des marques certaines. Elle n'a marqué qu'un étonnement extrême, en s'écriant aussitôt: Ha! ma chere maman, comment puis-je avoir été enceinte sans être mariée? Son état digne de pitié, ne m'a pas permis de pousser plus loin les choses, & il pourroit bien être, comme je le pense à présent, que ma femme de chambre & moi nous soyons trompées, qu'on puisse reconnoître

l'innocence de ma fille, & que je ſois l'unique coupable, par l'indiſcret reproche que je viens de vous faire.

Ce diſcours de Madame N... ne m'ayant pas ſatisfait, je me ſuis bruſquement retiré ſans vouloir voir ſa fille, que j'abandonne à qui voudra s'en accommoder. Cependant je ſens une douleur extrême de ce que je ſuis fruſtré, par ce honteux écart, de la félicité dont je me flatois de jouir, & vous pouvez vous croire aſſez bien vengé de mon extravagant procédé envers vous.

Je tâchai de conſoler le jeune homme, par les répréſentations que mon eſprit plus mûr que le ſien, m'inſpiroit. Il ſe retira, paroiſſant très-content de moi; je l'étois de lui; mais je déſaprouvois fort l'indiſcrétion qu'il avoit eue à l'égard de la réputation de Mademoiſelle N.... Auſſi, n'avois-je pas manqué de l'inviter au ſilence qu'il devoit garder.

Ayant fait des réflexions ſur ce que je venois d'aprendre, je jugeai que quand il ſeroit vrai que cette Demoiſelle auroit eu les foibleſſes dont elle étoit ſoupçonnée, un homme qui ſauroit penſer, n'auroit pas

raiſon de ſe croire deshonnoré en l'épouſant. Par conſéquent, ne ſentant pas que j'euſſe de répugnance à m'unir à elle, ſi on me l'accordoit, dans le cas où le mariage avec l'amant inconnu qui l'avoit ſéduite, ne pourroit avoir lieu, je me déterminai, cinq ou ſix jours après, à aller faire part à l'amie de Madame N... de la diſpoſition ou j'étois. Ce ne fut pas ſans avoir fait cette attention, que je devois ne lui parler, ni du jeune Officier, ni de ce que j'en avois apris.

Pour cet éfet, je dis à cette Dame, que je venois, & l'informer de la mort de la Veuve dont j'avois compté de devenir l'époux, & l'aſſurer, que je ne déſirois rien avec tant d'empreſſement, que le bonheur d'être uni à la Demoiſelle qu'elle avoit eu la bonté de vouloir me procurer pour épouſe.

Je puis vous aſſurer, me répondit-elle, que je ſerois très-charmée de pouvoir vous ſervir en cette occaſion; mais je viens d'aprendre de mon amie, que Mademoiſelle N... ſa fille, qu'elle s'étoit flatée de marier à un jeune Gentilhomme, alla hier s'enfermer dans un Couvent, avec la ferme réſolution de ne ſe marier ja-

mais. Elle ne m'a pas caché que ce qui l'y avoit déterminée, étoit le chagrin que lui avoit causé, non-seulement le refus de consentement du pere de son amant, mais encore la facilité que ce jeune homme avoit eu, pour complaire à son pere, de s'absenter aussitôt pour ne plus la revoir. Je vous promets, néanmoins, ajouta-t-elle, que dès-demain, je solliciterai, autant qu'il me sera possible, cette Demoiselle, à ne pas persévérer dans sa résolution, & à consentir que vous veniez tâcher de l'engager à prendre en votre faveur, un parti dont elle seroit plus satisfaite, que de celui qui lui a d'abord inspiré le dépit.

Cette Dame ne manqua pas à sa promesse; mais comme nombre de tentatives, qu'elle eut la bonté de faire, n'eurent aucun éfet, Mademoiselle N... persistant à témoigner qu'elle étoit très-éloignée de se rendre à ce qu'on lui proposoit, je pris la résolution de ne plus penser à cette Demoiselle, & d'attendre avec moins d'impatience, l'occasion où je pourrois me procurer l'établissement dont j'avois besoin.

Deux ans s'étoient écoulés, & depuis la conversation que j'avois eue

avec le jeune Officier, je ne l'avois pas revû, quaand il me fit une seconde visite, en laissant paroître un air aussi triste que celui qu'il avoit lors de la prémière. Je répondis du mieux qu'il me fut possible au compliment très-poli dont il lui plut m'honnorer : il repliqua par de nouvelles politesses, & tout de suite, il me parla en ces termes.

Je viens vous faire part des nouveaux mouvements dont mon cœur est agité, & vous étonner, en vous aprenant que c'est encore Mademoiselle N... qui les cause, par le malheur que j'ai eu d'en devenir plus passionné que je ne l'étois auparavant. Je vais vous raconter comment le hazard m'a raproché d'elle.

Deux jours après ce que j'apris de sa mere, le dépit & le chagrin me firent partir pour aller rejoindre mon Regiment ; & j'étois bien résolu de ne m'en absenter que par la fin de ma vie ; mais il y a trois semaines qu'étant informé que mon pere venoit de mourir subitement, j'ai été obligé de me rendre ici, pour les formalités, & les arrangements nécessaires dans de tels cas.

J'apris bientôt par ma parente, chez qui j'avois vû pour la prémière

fois Mademoiſelle N... que cette Demoiſelle pénétrée de la plus vive douleur de ma rupture avec elle, & de mon éloignement, ne tarda pas à aller ſe renfermer dans l'Abbaye des Dames de... qu'elle y étoit encore, & qu'elle y donnoit l'exemple de la plus éminente vertu, en attendant que ſa mere lui permît de ſe faire Réligieuſe. J'entendis cette nouvelle avec une grande indiférence, & le lendemain ayant été invité, par un de mes oncles, à venir paſſer quelques jours chez lui à la campagne, pour y diſſiper l'afliction que j'avois de la perte de mon pere, je conſentis avec plaiſir à cette partie.

Un ſoir, je revenois de la chaſſe avec un de mes domeſtiques, quand à demi lieue du Château, allant repaſſer devant une maiſon bourgeoiſe, où je voyois à la fenêtre une Dame qui m'étoit inconnue, un jeune taureau qui s'échapoit d'une baſſecour de cette maiſon, fut cauſe qu'en voulant l'éviter je tombai, & donnai du front ſur une groſſe pierre, dont je fus bleſſé. Je me relevai tout étourdi, & je ne me fus pas plutôt mis mon mouchoir au tour de ma tête, que je voulus continuer mon chemin; mais la Dame qui m'avoit

vû tomber, étant accourue avec un de ſes domeſtiques, eut la bonté de me faire entrer chez elle, pour qu'on m'y donnât les ſecours convenables, & je n'en ſortis que très-ſatisfait de ſes ſoins.

Trois jours après, je jugeai à propas d'aller faire la viſite de reconnoiſſance que je lui devois, & à laquelle elle s'étoit ſans doute attendue. Je revis cette obligeante Dame, avec d'autant plus de plaiſir, qu'elle étoit fort aimable; mais jettant auſſitôt le regard ſur une jeune Demoiſelle que je crus être ſa fille, & qu'elle me dit être ſa niéce, avec qui elle arrivoit de Lyon, où elle étoit allé la quérir, l'extraordinaire beauté dont elle étoit partagée, ne manqua pas de produire l'éfet qu'on en déſiroit. Je la conſidérois tandis que je faiſois à ſa tante mes nouveaux remercîments, & je ne m'en fus pas plutôt acquitté, que je dis à cette charmante Demoiſelle, que l'accident dont je venois de parler, me procurant le plaiſir de voir l'une des plus belles & des plus aimables perſonnes du monde, j'avois lieu de ne le regarder que comme une des faveurs de la fortune. Elle me répondit ſi ſpirituellement, & avec

tant de douceur, qu'elle acheva de me charmer, & que je jugeai que ce ne seroit qu'en cessant de vivre, que je pourrois cesser de ressentir la vive passion que je prenois pour elle.

Je lui fis trois visites consécutives, dans lesquelles j'avois la satisfaction de m'apercevoir, nonobstant la tristesse & la langueur dont elle paroissoit accablée, que mon assiduité à la voir, & les autres marques de mon amour ne lui déplaisoient pas.

Enfin, je ne pus tarder plus longtems de demander cette Demoiselle pour épouse. Je déclarai en sa présence à sa tante, que je m'estimerois le plus heureux de tous les hommes, si Mademoiselle sa niéce, à la faveur du consentement de ses parents, agréoit qu'au plutôt je lui fusse uni par les liens du mariage. Elle me répondit qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être satisfait à cet égard, sa niéce & ses parents ne pouvant rien désirer de plus avantageux que cette union, puisque suivant qu'on l'avoit apris par mon domestique, dès le jour de l'accident, j'étois le Chevalier de C... mais, ajouta-t-elle en répandant des larmes, quelle apréhension n'ai-je pas que vos favorables sentiments

s'évanouiſſent, en aprenant que ma niéce que vous méconnoiſſez, parce que ſa taille & ſes traits ſont maintenant plus formés, eſt l'infortunée, qu'il y a deux ans que vous abandonnates à ſon deſeſpoir, ainſi que je l'apris de ma ſœur ſa mere, au retour d'un voyage que j'étois allé faire avec mon mari, avant que perſonne de la famille eût l'honneur de vous connoître.

La fin de ce diſcours, continua l'Officier, m'étonna & me conſterna. Je ſentis auſſitôt renaître le même dépit qui m'avoit fait abandonner cette Demoiſelle, & je me mis en devoir de me retirer. Madame N... me retenoit, tandis que je tâchois de m'échaper, & elle me prioit de vouloir du moins écouter, ce qu'elle ſavoit que ſa niéce avoit à me dire pour ſa juſtification, quand Mademoiſelle N... extrêmement frapée du parti qu'elle me voyoit prendre, tomba évanouie ſur le carreau. J'ai le cœur ſi peu dur, que je ne me diſpenſai pas de m'aider à la ſecourir. Elle ſe ſentit à peine moins mal, que voyant les domeſtiques qui étoient accourus, ſe retirer, de l'ordre de ſa tante, elle m'adreſſa la parole en s'exprimant en ces termes.

Je ne veux, me dit-elle languiſſamment & toute en larmes, vous faire aucune plainte ſur les marques d'indignation dont vous m'accablez. J'ai apris à penſer pendant votre abſence, & je n'ai pas tardé à comprendre, que le raport que vous fit ma mere, pouvoit vous perſuader que j'étois d'autant plus coupable envers vous, que je ne pouvois douter que je ne le fuſſe, & que je ne miſſe le comble à l'offenſe, en me rendant votre épouſe. Daignez donc m'écouter un inſtant; je n'ai qu'à vous mettre en état de juger, que de ce côté vous n'avez aucun reproche à me faire. J'ai failli, je le confeſſe, tandis qu'il ne tiendroit qu'à moi de le nier; mais vous ne pouvez vous offenſer de ma faute, & il eſt certain que je ſuis plus digne de pitié que de blâme : je me flate que vous en conviendrez, après le récit que je vais vous faire, aux dépens de l'extrême confuſion qui m'accablera.

Le jeune maître qu'on m'avoit donné pour la muſique, & que pendant quelque tems vous avez vû m'enſeigner, fut à peine venu ſept ou huit fois au logis, qu'il ſe propoſa ſans doute dès-lors, de me diſpoſer

à

à satisfaire ses desirs criminels. Quoiqu'il en soit, il fût être si prévenant, si atentif en tout ce qu'il jugeoit pouvoir flater une jeune fille, encore dans l'âge où l'on n'est sensibe qu'aux amusements les plus enfantins, que je me familiarisai bientôt avec lui. Il me faisoit des petites caresses badines que je recevois chaque jour plus volontiers : je lui en faisois à mon tour, même en présence de ma mere, & je ne pensois pas que je fusse répréhensible par ces caresses. En éfet, ma simplicité étoit si grande, quoiqu'alors j'eus près de quinze ans, qu'ayant remarqué qu'il ne me caressoit que dans le tête-à-tête, je croyois qu'il n'agissoit ainsi, que parce qu'il ne me trouvoit, ni assez jolie, ni assez âgée pour n'avoir pas honte de paroître mon amant. Mon amour propre en souffrit, jusqu'à ce que par une réprimande que ma mere me fit, en disant que rien n'est plus laid à une fille, que de faire des caresses aux hommes, & de recevoir celles qu'ils ont la hardiesse de lui faire, j'eusse compris le vrai motif qui engageoit ce jeune homme à cacher les siennes.

Cependant, ne goutant pas la manière de penser de ma mere, &

ignorant que je m'exposois aux plus grands dangers, sa réprimande ne fit d'autre éfet sur moi, que de me faire observer devant elle, & tous autres temoins, la même retenue qu'observoit mon maître. Aussi reconnus-je bientôt, que s'il peut y avoir quelques raisons, qui ne permettent pas aux meres d'instruire à cet égard, leurs filles, plus clairement qu'elles ne les instruisent, il peut y avoir un très-grand risque à ne pas le faire.

Le jeune musicien, se hazardant donc, chaque jour, à de plus grandes libertés, peut-être souffris-je les dernières sans savoir qu'elles le fussent, & qu'elles pussent me mettre en l'état honteux où ma mere me crut d'abord, sur des aparences qu'ensuite elle jugea peu propres à ne laisser aucun doute sur cet état. Mais le téméraire n'abusa qu'une fois de ma plus grande foiblesse, car le lendemain, pour punition de sa témérité, il fut attaqué de la maladie dont il mourut trois jours après. Il ne me reste qu'a vous confesser, que je le regrettai, jusqu'à ce que le plus de discernement que je prenois, m'ayant rendue sensible à votre mérite, je commençai à sentir pour vous, cette

plus ſolide & plus vive tendreſſe qui bientôt me cauſa les plus cruels déplaiſirs.

Si ce que vous venez d'entendre, n'eſt pas capable de vous faire revenir de l'indignation que vous avez conçue contre moi, peut-être pourrai-je, en ne ſurvivant pas à ce nouveau coup, vous prouver combien m'a été ſenſible la perte de votre eſtime, & de votre cœur.

Mademoiſelle N... continua l'Officier, ne put qu'avec beaucoup de peine, articuler ces derniers mots; un nouveau ſaiſiſſement de douleur la reprit; elle tomba dans une ſi grande défaillance, que nous la crumes près de n'être plus. Je m'aidai encore à la ſecourir, & je fus d'autant plus touché de l'état où je la voyois, que le récit qu'elle venoit de faire, la juſtifioit du côté qui étoit l'unique dont j'euſſe pû me plaindre. Je ſentis même renaître, lui trouvant toujours plus de beauté, toute la tendreſſe que le diſcours de ſa tante avoit fait expirer, & je l'aſſurai, que je ne reſſentois plus rien de ce dépit dont les éfets lui étoient ſi ſenſibles. Ce retour la calma: elle me témoigna avec joye ſa gratitude pour les ſentiments favorables que je

paroiſſois reprendre : je lui proteſtai qu'ils étoient réellement en moi, & je ne me retirai qu'en lui promettant que je reviendrois la voir le lendemain matin.

J'étois éfectivement dans la volonté de tenir ma parole ; mais je n'eus pas plutôt perdu de vûe cette Demoiſelle, que je fis des réflexions ſur les foibleſſes qu'elle avoit eues ; & au lieu d'aller la revoir, je me rendis ici, où je ſuis depuis huit jours. Néanmoins je me reproche la dureté de mon procédé, & j'ai ſouvent été tenté d'aller me jetter aux pieds de cette charmante perſonne, pour m'excuſer, lui demander pardon, lui jurer l'amour le plus parfait, & lui proteſter que je ne deſire rien avec plus d'ardeur, que d'être au plutôt ſon époux. Il eſt donc très-malheureux pour moi, que mon amour me ſollicite à ne ſuivre que ſes tendres mouvements, tandis qu'une fâcheuſe délicateſſe, me fait répugner à me donner une épouſe que je croirois toujours capable de manquer à ſon devoir.

Ces mots terminerent le récit. Comme je n'avois pû l'entendre, ſans être autant touché des nouveaux & cruels chagrins de Mademoiſelle N...

que charmé de ſes ſentiments & de ſa franchiſe, je me crus obligé à faire tout mon poſſible pour déterminer l'amant de cette Demoiſelle, à la rendre auſſi ſatisfaite qu'elle le déſiroit, & qu'elle méritoit de l'être par la conſtance & la vivacité de ſa tendreſſe; ainſi, je répondis au jeune Officier, en ces termes.

Quoi! Monſieur, vous ſentez que Mademoiſelle N... pourrroit faire votre félicité, & vous voudriez renoncer à cette félicité, pour ſatisfaire un mécontentement que vous ne devez qu'à la témérité de notre ſexe! En éfet, cette Demoiſelle n'étoit qu'un enfant, qui ne connoiſſant, ni le danger des bleſſures, ni la malice du téméraire qui lui préſente un poignard pour qu'il s'en perce le ſein, le prend auſſitôt avec joye, & ſe porte le coup qui fait la ſatisfaction de ce téméraire. Ne conjecturez donc pas de l'avenir par le paſſé, & n'apréhendez pas d'avoir lieu de vous plaindre d'une perſonne qui vous chérit, & dont le diſcernement & la vertu, ſont maintenant au point qui peut, non-ſeulement lui faire connoître la gloire attachée à ſon devoir, mais encore la faire réſiſter à la ſéduction. Car il eſt certain, qu'en

toutes les perſonnes du beau Sexe, qui ſe ſont relevées après une ſemblable chûte, la vertu eſt plus grande & plus ſolide qu'elle ne l'étoit en celles, qui n'ayant été réſervées que juſqu'au mariage, ſe rendent auſſitôt coupables de tant d'écarts, qu'elles ne font reſſentir à de tendres époux, que les plus cruelles amertumes, au lieu des douceurs qu'ils ſe flatoient de goûter.

Il eſt vrai qu'on eſt plus ſatisfait, quand on croit pouvoir ſe perſuader qu'on épouſe une fille dont l'innocence n'a pas été corrompue; mais après tout ce qui ſe paſſe ſecrettement à cet égard, qui peut s'aſſûrer d'en trouver une telle? Si donc nous ſommes trompés, la tromperie ne nous eſt-elle pas d'autant plus ſenſible, que nous nous étions flatés qu'on ne nous trompoit pas? Mais, en épouſant Mademoiſelle N... du moins, ne pourrez-vous vous plaindre qu'elle ait eu l'intention de vous tromper, puiſque par un éfet de ſa droiture, qui doit vous toucher, & dont vous devez lui faire un grand mérite, elle vous a fait l'aveu le plus ſincère de ce qu'elle auroit pû vous laiſſer ignorer.

D'ailleurs que de gratitude! Que

de tendreſſe ! Que de flateuſes ſoumiſſions ne trouveriez-vous pas en une épouſe qui ſentiroit combien elle eſt redevable à vos généreux & peu communs ſentiments ! Pour une unique ſatisfaction dont vous ſeriez privé, vous en auriez nombre d'autres, plus capable de faire le vrai contentement d'un homme ſenſé.

Que l'amour & la raiſon, vous rendent donc au plutôt à cette tendre amante, qui regardée avec les yeux de l'équité, mérite encore toute votre eſtime, toute votre tendreſſe, & le contentement infini que vous lui donneriez, en vous uniſſant à elle par les liens que vous déſiriez avec tant d'ardeur. Il vous ſera glorieux d'avoir élevé vos ſentiments au-deſſus de ceux du vulgaire, & vous ſerez charmé de ne vous être pas fruſtré d'une félicité digne d'envie, pour vous expoſer, par une autre union, à des déplaiſirs accablants qui pourroient durer autant que vos jours.

Le jeune Officier m'avoit écouté très-attentivement, & j'avois remarqué avec une grande ſatisfaction, qu'avant la fin de mon diſcours, il avoit commencé à répandre des larmes. Il les eſſuya à meſure que je le finiſſois, & s'éforçant de ſurmonter

le saisissement qui étoufoit sa voix : Que je vous ai d'obligation, me dit-il, pour les réflexions que vous m'avez fait faire, & le conseil qu'il vous a plû me donner ! Il s'accorde si bien avec les sentiments de mon cœur, que je suis tout déterminé à le suivre. Je ne différerai donc pas un instant, d'aller rémédier aux maux que mal-à-propos j'ai causé, & cause encore à cette chere amante, que je suis dans la ferme volonté de rendre satisfaite, en lui donnant les plus sensibles marques de la vivacité de mon amour. Je viendrai bientôt vous aprendre que je me suis exécuté à cet égard, & vous prier de venir souvent être témoin du contentement que mon épouse & moi vous devrons. Il seroit bien plus grand, si nous pouvions vous marquer toute notre gratitude.

A ces mots Mr. de... se retira, & je fus à peine seul, que je me mis à faire des réflexions sur son récit Je connus encore plus l'injustice & la méchanceté des hommes ; & m'étant rapellé les plaintes qu'ils font tous les jours contre le beau Sexe, & celles que le beau Sexe fait contre eux, je remarquai, que souvent nous ne nous plaignons que de ce que

nous devons nous imputer. Oui, me disois-je, il est certain que si le beau Sexe faillit, il ne le fait que par la séduction de ces hommes prétendus judicieux & équitables, qui ne s'accordant pas avec eux-mêmes, exigent la vertu de chasteté en toutes les personnes du beau Sexe, & néanmoins sont fâchés de la trouver en celles qu'ils veulent corrompre, en osant alors leur insinuer l'inutilité de cette vertu, de l'altération de laquelle ils leur font ensuite un crime. Le beau Sexe peut donc bien nous reprocher, que nous causons tous ses écarts à l'égard de la galanterie; les Maris, par les insuportables amertumes de leurs mauvais procédés, les Amants, par la fatale douceur de leurs perfides caresses; & il ne devroit regarder un amant peu vertueux, que comme le plus cruel ennemi de l'objet même qu'il adore.

Après ces réflexions, je me felicitai de l'heureux changement que mes conseils alloient aporter au malheureux sort de Mademoiselle N.... J'entrois dans la joye qui étoit près de transporter deux amants, dont les cœurs ne se réuniſſoient que pour assurer leur félicité par un indissoluble lien; mais le jour suivant, l'Officier

revint me voir avec un visage si triste & si défait, que dès-l'instant je m'attendis à la nouvelle qu'il venoit m'apprendre.

Que j'ai été cruel ! & que je suis malheureux ! s'écria-t-il aussitôt, avec transport. Mademoiselle N... n'est plus ! C'est en l'abandonnant de nouveau, qu'enfin je lui ai arraché la vie ! Hier, quand je me rendis auprès d'elle, on lui avoit déja administré les derniers Sacrements, & elle étoit si mal, qu'elle ne put d'abord me reconnoître. Vainement lui témoignois-je, en fondant en larmes, & en sanglotant, la douleur que me faisoit ressentir l'état où je la voyois, elle ne donnoit pour signe de vie, que la plus foible respiration. Enfin mes sanglots & ma voix, ayant réveillé ses sens, & rapellé sa connoissance, ses yeux qui étoient fermés se rouvrirent ; elle jette sur moi un regard dénué de tout ce feu dont mon cœur avoit été embrasé, & me demande languissamment, si elle se trompe en croyant entendre la voix du Chevalier de C... Je lui réponds qu'elle ne se trompe pas, je lui répette mon témoignage de la part que je prends à son indispoſition, & je l'assure que je ne suis venu la revoir,

que pour lui donner des marques du ſincère retour de toute mon eſtime & de toute ma tendreſſe, en uniſſant au plutôt nos deſtinées par les liens qu'il lui a plû de déſirer. Mademoiſelle N... me répondit; mais il ne lui avoit été poſſible de le faire qu'à pluſieurs repriſes, & d'une voix ſi foible, que ce ne fut qu'en écoutant avec le plus d'attention, que je pus entendre qu'elle s'exprimoit en ces termes.

Je ne ſaurois vous exprimer, combien il m'eſt doux, que vous ayez daigné venir me donner la ſatisfaction que j'ai à vous revoir dans de plus favorables ſentiments, que ceux qui m'ont réduite en l'état où vous me voyez. Je ſuis néanmoins très-charmée, que vous ſoyez venu aſſez tard, pour que ma mort vous épargne l'éfort que vous feroit faire votre généroſité, en vous portant à épouſer une fille, dont la vive tendreſſe, l'inviolable fidélité, & la plus parfaite reconnoiſſance, ne pourroient ſeules remplir tous vos déſirs. Je ſens que je meurs. Je ne puis vous marquer plus parfaitement, combien vous m'êtes encore cher, qu'en vous priant d'ouvrir ſi bien les yeux ſur le tableau que je vais expoſer à votre vûe,

que vous n'y puissiez voir l'incertaine durée de la vie, sans vous prescrire, dès-l'instant, de ne couler vos jours qu'avec cette vertu, qui seule peut vous donner une tranquilité aussi durable qu'eux, & ne vous pas faire apréhender que rien de funeste leur succéde.

Elle voulut ajouter quelque chose à ce discours; mais elle avoit eu tant de peine à en articuler les derniers mots, & je la voyois décliner si rapidement, que je jugeai à propos, de l'interrompre. Ne vous fatiguez pas d'avantage, lui dis-je, en tâchant de surmonter le saisissement qui étoufoit ma voix; tranquilisez-vous, ne pensez qu'à guérir, pour recevoir toutes les marques de mon amour. Vous ne mourrez pas sans que je sois votre époux, puisque je le suis déja de volonté, & qu'il ne tient qu'à votre guérison, & à votre consentement que je le sois dans toutes les règles. Voilà ma main, donnez-moi la vôtre pour signe de ce consentement; je le mérite en faveur de la douleur & du repentir qui me déchirent le cœur?

Mademoiselle N... ne répondit que par un soupir, & en me tendant sa main. Je la baisai plusieurs fois avec

les

les plus vifs transports de tendresse, & en l'arrosant de mes larmes. Je prie ensuite cette Demoiselle, de m'aprendre par le moindre signe, si elle est satisfaite; mais avec un second soupir, son ame s'envole, & laisse la mienne dans un si grand desespoir, que je suis étonné de ce qu'il n'a pu lui procurer, aussitôt, le plaisir qu'elle auroit eu à suivre celle de cette digne & malheureuse amante.

A ces mots, le jeune Officier s'afligea si fort, que son affliction ne me toucha pas moins que ce que je venois d'entendre. Il sortit de chez moi sans qu'il parut que j'eusse réussi à le calmer; mais deux jours après, étant allé lui rendre visite, je n'eus, sur ce que j'apris d'abord de lui-même, qu'à le féliciter d'un mariage très-avantageux qu'il étoit sur le point de conclurre avec une fille de qualité très-riche, & l'une des plus belles qu'il y eut dans la Ville. Je connoissois les jeunes gens, je ne fus point étonné de ce que l'Officier n'avoit pas été plus long-tems inconsolable.

Maintenant, MONSIEUR, je vais si bien abréger, que cette Lettre sera la dernière que j'employerai au

récit que j'ai cru devoir vous faire ; car je dois apréhender que nonobſtant votre bonté, mes Lettres vous ſoient importunes. D'ailleurs cette apréhenſion favoriſant ma pareſſe, je ne ſuis que plus porté à finir ce récit, qui par les vains éforts que j'ai fait pour m'exprimer, du moins paſſablement, m'a autant fatigué qu'il a pû vous ennuyer, ſi vous avez eu la complaiſance de le lire. Voici donc ce qui tiendra lieu de tout ce que je me propoſois de vous aprendre, outre ce que j'ai déja mis au jour.

Comme je ne diſcontinuois de deſirer un mariage avantageux, mes ſoins me procurent la connoiſſance d'une Veuve belle & riche, qui étoit fille d'un Gentilhomme, Capitaine dans le Régiment Dauphin. Son mari, dont les affaires s'étoient dérangées, avoit été l'un des prémiers Négociants de cette Ville. Je devins d'abord paſſionné de cette belle Veuve, & elle ſe trouva ſuſceptible de tant de gratitude pour mes tendres ſentiments, qu'enfin je fus aſſez heureux pour lui être bientôt uni par le ſacrement.

Je n'étois alors que dans la vingt-deuxiéme année de mon âge, &

j'étois déja plus heureux que je n'avois eſperé de le devenir. Je poſſédois une femme que je chériſſois, & à qui j'avois trouvé plus de quatre mille livres de rente, un bel apartement, & trois domeſtiques. Mais, inconſidéremment, en jeune homme qui d'une poignée d'or ſe fait une ſource intariſſable, l'ayant engagée à des dépenſes ruineuſes, d'équipage, de parure, de table, & de jeu, ce brillant ne fut qu'un éclair, & à peine nous reſta-t-il de quoi vivre avec une certaine décence.

L'abandonnement des perſonnes diſtinguées, qui avoient daigné nous honnorer de leur préſence à notre table, nous fit faire, alors, de plus ſolides réflexions que celles dont il s'agiſſoit quand nous entendions parler d'un procédé ſemblable, déja eſſuyé par tant d'autres infortunés: Nous ſentimes encore plus combien il étoit indécent, & ne trouvames que moins de ſentiments & de pudeur en l'homme qui oſe s'en rendre coupable. Ma femme, dès cet évènement embraſſa les plus éminentes vertus du Chriſtianiſme, & elle eût pû les pratiquer long-tems, ſi la trop grande aprehenſion de n'être pas aſſez pé-

nitente, ne lui eût fait faire des austérités capables d'altérer mortellement sa santé. Cette digne épouse tomba dans un épuisement, qui, nonobstant tous mes soins, ne lui fit traîner, durant trois ans, qu'une vie très-languissante, où elle ne trouvoit d'autres douceurs, que celles qu'elle tiroit de sa vertu, & de la parfaite tendresse que nous avions toujours l'un pour l'autre.

Enfin je vis arriver, avec une douleur inexprimable, ce cruel moment destiné à notre séparation. Les dernières marques de tendresse qu'elle me donnoit dans ses touchants adieux, me déchiroient si fortement le cœur, que je n'y pouvois répondre que par des larmes & des sanglots; & je tombai dans un si grand saisissement, la voyant expirer entre mes bras, que les personnes présentes jugerent à propos de m'arracher d'auprès d'elle, & de m'emporter dans une maison voisine. J'y demeurai deux jours sans vouloir prendre aucune nourriture; mais des personnes pieuses m'ayant répréſenté, qu'en causant moi-même, criminellement, la fin de mes jours, je ne pourrois tout au plus que pour un tems, me faire unir de corps à

cette sainte épouse, que je devois plutôt tâcher de joindre dans cet heureux séjour où nous serions à jamais inséparables, je commençai à me calmer, en me rendant à la Réligion & à la raison.

Néanmoins, comme j'étois extrêmement fatigué, par les soins que je m'étois donné durant une si longue maladie, je demeurai près de six mois à me remettre, retombant souvent dans ma prémière affliction, que je ne tâchois pas de dissiper par aucun des amusements qu'un autre que moi auroit recherché. Je me plaisois enfin, dans la tranquilité d'une vie retirée; elle étoit bien préférable aux faux plaisirs du monde, puisqu'elle m'exemptoit des peines qui presque toujours les précédent & les accompagnent, & ne manquent jamais de leur succéder.

L'image affreuse de l'humiliante fin de l'homme, même le plus puissant & le plus heureux, laquelle je me répresentois continuellement depuis la perte que j'avois faite de ma chere épouse, me maintenoit dans ce dégout que j'avois pris de la société. Comme je n'avois point d'enfants, je projettai, bientôt, d'aller

passer le reste de mes jours à voyager, ne me fixant nulle part, & continuant de fuir ces cercles où l'on ne peut paroître sans qu'on ne vous trouve du ridicule, ou sans que vous n'en trouviez en autrui un assez choquant, pour être tenté de le regarder plutôt avec mépris, qu'avec la pitié qu'on lui doit.

Oui, me disois-je résolument, je veux encore plus éviter d'être en rélation avec les hommes, puisqu'il s'en trouve tant d'Injustes, de Faux, de Durs, de Rustres, d'Insolents, & que quand on croit pouvoir vivre d'intelligence avec tel qui nous doit son amitié, il ne lui faut, à notre égard, que le plus leger prétexte pour ne pas différer d'un ennemi. Partons au plutôt; abandonnons la Patrie. Peut-elle être chere à qui n'y peut trouver un vrai ami.

Je ne pensois qu'à exécuter mon projet; mais l'arrangement qu'il faloit mettre à mes affaires, concernant les biens que ma femme m'avoient donnés, exigea un retardement, pendant lequel je fus engagé à prendre le parti dont je vais parler.

Dès les prémiers mouvements que je me donnai pour tout ce que j'a-

vois à terminer avant mon départ, je tombai malade, & cette maladie qui fut longue, m'ayant laiſſé dans une langueur extrême, il plut à mon medecin de me dire, qu'il croyoit que rien ne ſeroit plus propre au parfait rétabliſſement de ma ſanté, que la compagnie d'une nouvelle épouſe qui mériteroit toute ma tendreſſe : Qu'il connoiſſoit une Demoiſelle telle qu'il me la faloit, & qu'il ne doutoit pas qu'elle ne me charmât, dès la prémière fois que je la verrois & l'entendrois. Son pere, ajouta-t-il, qui eſt Mr. G... & qui eſt l'un de mes meilleurs amis, tient un Rang aſſez honorable par ſa charge de... & il peut donner à ſa fille une dot dont vous pourriez être content. Je répondis fort ſérieuſement à mon medecin, qu'en l'état ou j'étois, me ſentant plus propre pour la terre que pour une épouſe, je croyois devoir me perſuader, que ſuivre ſon ordonnance, ſeroit prendre la poſte pour aller plus vîte en l'autre monde : Que par conſéquent, quelque parti qu'on eut la bonté de me propoſer, il ne pourroit me faire manquer à la réſolution que j'avois priſe de ne pas me remarier.

Apres cette réponſe ſur laquelle il ſortit de chez moi, je ne penſois pas qu'il lui prendroit envie de me parler encore de cette Demoiſelle ; néanmoins, dés le jour ſuivant, il vint m'inviter à aller du moins la voir une fois avec lui, pour qu'il eût la ſatisfaction de me convaincre de la bonne volonté qu'il avoit eue de me procurer le plus heureux ſort. Il eſt vrai qu'avec autant de politeſſe que j'en pus employer, je réſiſtai d'abord très-fermement à ce qu'il déſiroit ; mais il me fit de ſi fortes inſtances, qu'enfin je me vis obligé de m'y rendre.

J'avois bien crû, que je pourrois m'en tenir à la complaiſance a laquelle il ſe reſtraignoit ; mais dès la prémière fois que je vis Mademoiſelle G... je fus en éfet ſi charmé de ce qu'elle avoit de prévenant en ſa phiſionomie, de ſon bon air & de ſa douceur, que je ſentis qu'il m'en couteroit beaucoup de ne pas revoir une perſonne ſi aîmable. Je la revis deux jours après, & jugeant que par ſon charmant caractère, elle ne pourroit que faire la félicité d'un époux, je penſai dès-lors à tâcher que cette félicité ne m'échapa pas, & je parvins à me la procurer.

Par ce mariage je ne parus pas dans une plus brillante ſituation, parce que la dot de cette ſeconde épouſe, fut d'abord preſque toute employée à payer des dettes que j'avois faites avec la prémière. N'ayant donc pas un gros bien à laiſſer à trois enfants qui me reſtent de ſept, le déſir de leur procurer des Protecteurs, me porta il y a plus de deux ans à compoſer, & à mettre au jour un petit Ouvrage. J'en adreſſai des exemplaires à quelques perſonnes très en état de reconnoître mon attention; mais j'attends encore qu'on daigne le faire; & comme ordinairement, les Grands ne s'aperçoivent de notre exiſtence, que quand nous avons pû les offenſer, ou qu'au lieu d'avoir beſoin de leurs bienfaits, ils ſe trouvent avoir beſoin de nos ſervices, je cours grand riſque d'être à jamais oublié.

Néanmoins, MONSIEUR, je déclare, qu'on a tort de ſe plaindre d'eux, tant qu'on le fait: le Tracas, inſéparable de la Grandeur, diſtrait, & la diſtraction cauſe la négligence, & l'oubli. Les Petits ne doivent donc pas murmurer au manque de ſuccès de leurs prémières tentatives auprès

des Grands ; ils feroient mieux de les réiterer, en ſe flatant, que bien qu'ils n'ayent encore trouvé que des Grands, tels qu'ils ſont, il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'ils n'en trouvent enfin quelques-uns, tels qu'ils doivent être.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Fin de la ſeptiéme & dernière Lettre.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Lib
University of

Date

For failure to re
or before the last
below there will b
cents, and an extr
cents for each ad